U d'/of OTTAWA
39003003483582

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/exgsedeslieu00bloy

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

EXÉGÈSE
DES LIEUX COMMUNS

(NOUVELLE SÉRIE)

DU MÊME AUTEUR :

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly.

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS.

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus).

LE DÉSESPÉRÉ, roman.

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX.

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).

LE SALUT PAR LES JUIFS.

SUEUR DE SANG (1870-1871), avec un portrait de l'auteur en 1893.

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS.

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES.

LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII, en héliogravure.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy à 18 ans.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*)

MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat*.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*. Deux portraits de l'auteur.

BELLUAIRES ET PORCHERS. Autre portrait.

L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER.

LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

PAGES CHOISIES (1884-1905). Encore un portrait.

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.

L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.

LE SANG DU PAUVRE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de l'*Invendable*. Deux gravures.

VIE DE MÉLANIE, *Bergère de la Salette*, écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy. Portrait de Mélanie.

L'AME DE NAPOLÉON.

LÉON BLOY

—

Exégèse des Lieux Communs

(NOUVELLE SÉRIE)

Omnia arbitror ut stercora,
ut Christum lucrifaciam.
Philip. III, 8.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

Universitas
BIBLIOTHECA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur papier impérial numérotés de 1 à 5.
Vingt-sept exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 6 à 32.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1482

PQ
2198
.B18E9
1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A MA CHÈRE PETITE AMIE

ELISABETH JOLY

Un poète qui errait au cimetière s'avisa de frapper à la porte d'un tombeau. Cette porte s'ouvrit aussitôt et ce fut son âme qui lui apparut, son âme qu'il n'avait jamais regardée, mais qu'il reconnut à certaines souillures affreuses. Il se souvint alors de l'avoir abandonnée là, un jour, pour explorer inutilement des sépulcres vides. La voyant si triste, si profondément triste et si belle, il la prit par la main très tendrement et la ramena tout en pleurs à la Maison du Père des vivants dont elle lui montra le chemin.

LÉON BLOY.

PRÉLUDE

Il faut se mettre à la portée de tout le monde

Voilà ce qui m'est demandé. On me trouve trop extraordinaire, trop inaccessible. Je suis également incompris du notaire, de la dévote et du fabricant de suppositoires. Les rudimentaires affirmations, les incontestables axiomes et jusqu'aux lapalissades les plus vérifiées prennent avec moi comme un aspect de mystère dont le sens commun est outragé. J'ai donc décidé de me mettre à la portée de tout le monde.

Mais j'ignore la manière. Je suis même forcé d'avouer que je ne sais pas ce que ces mots veulent dire. Dois-je entendre qu'on est à la portée de tout le monde quand on est situé de

façon à recevoir de partout des gifles ou des coups de bottes, situation, je l'avoue, très peu conforme à mes habitudes et à mes instincts ? Combien de fois, au contraire, et avec quelle force de convoitise, ai-je désiré, dans le même sens, que tout le monde fût à ma portée !

Il est vrai que ce désir était absurde, puisque *tout le monde* est une expression inintelligible pour désigner une chose indiscernable. Quand on me parle des gens du monde, des hommes ou des femmes du monde, ma pensée va sur-le-champ à cette populace élégante et stupide, marquée du sceau du Prince des démons, pour laquelle Jésus a dit qu'il ne priait pas. Je comprends tout de suite, et même je suis tenté de courir au plus prochain cimetière pour y contempler, une fois de plus, l'épouvantable misère de ces dalles orgueilleuses que la sainte de Dülmen voyait couvertes de ténèbres et qui s'enfoncent quelquefois — je l'ai remarqué — *au-dessous du niveau du sol*, peu de temps après la sépulture.

Mais il y a la multitude infinie des autres gens, de tous ceux qui ne peuvent pas être dits du monde et qui, pourtant, sont implicitement désignés chaque fois qu'on dit : *tout le monde*. Dans cette multitude il y a surtout les pauvres gens. Ici ma raison défaille et je ne vois plus du tout comment je pourrais, en même temps,

me mettre à la portée des sépulcres noirs et des vivantes hosties lumineuses !

Me mettre à la portée de tout le monde, encore une fois ! Voyons ! ô ma pauvre âme, est-ce possible ? Réponds-moi, puisque mon intelligence est silencieuse. Tu étais, ce matin, à l'église, essayant de t'unir, de t'identifier à Jésus qui s'est donné à tous les hommes. Tu as prié, sans doute, aussi bien que tu le pouvais, pour les vivants et pour les défunts. Au risque de me donner la nausée, tu t'es même souvenue miséricordieusement, je le suppose, de ceux-là qui ne sont ni des vivants ni des morts, qui subsistent, on ne sait pourquoi, dans les ordures, et qu'on nomme les Bourgeois. Est-ce là se mettre à la portée de tout le monde ? Il me semble, au contraire, qu'en un tel moment, le monde n'était plus tangible pour toi et que tu lui étais devenue toi-même absolument intangible... Tu ne me dis rien, toi non plus, et je reste sur ma question comme sur un pal.

Me voici donc incapable de faire ce qu'on me demande. J'essaierai cependant, étant habitué aux besognes impossibles. Qui sait ? le monde n'est peut-être pas aussi vaste qu'on l'imagine. Quand une pauvre ménagère crible son foyer, elle s'étonne de la quantité des cendres et du peu de combustible qui lui reste pour cuire son repas et pour chauffer sa maison. Il se pourrait

qu'après la cuisine de ma précédente *Exégèse*, je ne trouvasse que peu de chose à remettre dans mon fourneau et que Tout le Monde se réduisît à quelques unités profitables. Cette pensée me ranime.

I

A la fortune du pot ou Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois

La seconde formule serait étonnante si elle partait d'un théologien. Mais elle est trop variable pour qu'il soit possible de s'y arrêter. Autant dire que quand il y en a pour sept, il y en a pour neuf et même pour vingt-quatre. Il suffit d'étendre suffisamment... L'infini est au fond du couloir et la clef est sur la porte... Mais ce n'est pas l'Infini que demande le Bourgeois. Quand il voit arriver un convive imprévu, on peut être sûr que celui-ci aura le suif du gigot ou la relavure du potage et que même il n'y en aura que pour lui. C'est ce que réalise l'application de cette fraternelle maxime.

Quant à la fortune du pot, c'est autre chose. La Fortune, dit Homère, est fille de l'Océan, ce qui donne déjà une vaste idée du bouillon que peut offrir la bienveillance du Bourgeois. D'autres poètes la représentent chauve, aveugle et

debout avec des ailes, un pied sur un globe en mouvement et l'autre en l'air. Chez les Achéens elle était peinte ou sculptée, tenant à la main une corne d'abondance et l'on voyait l'Amour à ses pieds. L'antiquité lui érigea plusieurs temples où elle était adorée sous divers noms, parmi lesquels ceux de Virile, de Vierge et même d'Equestre. Mais chez les bourgeois on ne révère que la Fortune du Pot, lequel pot, remarquons-le, semble avoir remplacé la corne d'abondance. Pour ce qui est de l'invocation d'*équestre,* malheureusement tombée en désuétude, elle pourrait signifier ici tout au plus qu'on est à cheval sur les convenances et qu'en même temps, il est à propos d'encourager l'hippophagie quand on a du monde.

J'ai beaucoup dit que les Lieux Communs sont de véritables trépieds pour ceux qui en font usage et qui profèrent alors, à leur insu, des oracles fort à craindre. Quand on m'invite à la Fortune du Pot, mon imagination saturée de réminiscences mythologiques évoque aussitôt Médée et son effroyable chaudron, sans que je parvienne à me représenter l'amour aux pieds de cette divinité contemporaine, et je vais dîner au restaurant.

II

Le choix d'une carrière

C'est le titre d'un livre de notre grand Hanotaux. J'ignore s'il a épuisé la matière, n'ayant pas eu la force d'aller au delà de quelques pages. Employé que je suis aux Pompes funèbres des Lieux Communs, il m'est impossible de lire des livres écrits avec tant d'art et une aussi démontante originalité. Je sais, d'ailleurs, que celui-ci chatouille agréablement le Bourgeois, selon l'intention de l'auteur qui n'est pas de ces faiseurs d'embarras se plaisant à le contredire ou à l'étonner.

Avant l'invention des chaussures, quand la carrière de la cordonnerie n'existait pas, non plus que celle des bas de laine, j'ai lu que les rois barbares, en leurs festins, chauffaient leurs pieds nus dans le tiède sein d'un esclave privilégié couché sous la table. Le généreux Hanotaux est aujourd'hui le titulaire de cet office chez le Roi moderne et il s'en acquitte avec un grand zèle. Ce ne sera vraiment pas sa faute si la muflerie désirable et le bienfaisant crétinisme n'augmentent pas dans des proportions infinies.

Hanotaux, si digne de servir de chauffe-pieds à M. Prudhomme, croit fermement qu'on peut choisir une carrière comme on choisit un ministre ou un député. La désuète et poussiéreuse idée d'une *Vocation* irrésistible n'est pas accueillie sous la coupole surbaissée de son crâne où ne peuvent être admises que des pensées rampantes et similitudinaires.

Le premier devoir du citoyen, après celui de voter pour des acéphales, c'est de choisir sa carrière ou mieux d'accepter, avec la plus vive reconnaissance, une carrière choisie par ses parents ou par Hanotaux. Tout le reste est fantaisie et péril grave pour la société.

Je connais un poète que son père avait destiné, longtemps avant sa naissance, à l'entreprise des démolitions. Une providence ironique voulut qu'il devînt, en effet, un démolisseur de bourgeois et le père, trop exaucé, en mourut de désespoir. Tel est le désordre prévu par notre infaillible Gabriel qu'on ne consulte pas assez.

III

Un homme sans aveu

Où donc es-tu, mon cher frère, homme sans aveu ? Je te cherche partout, depuis si longtemps ! Tu m'expliquerais peut-être des choses que je comprends mal. On m'a dit souvent que j'étais moi-même sans aveu, parce que je paraissais une sorte de vagabond privé de la considération publique, et c'est à cause de cela que je te nomme mon frère, ce qui ne te fait peut-être pas grand honneur.

Mais on se trompe certainement, quant au premier point, car je suis un sédentaire, presque un *rond-de-cuir*, quoique ayant beaucoup déménagé au cours de ma triste vie. Puis il est étrange de prétendre que je suis sans *aveu*, lorsqu'il est notoire que je me confesse quelquefois et qu'étant, je le reconnais, avoué de si peu de gens, j'ai eu, néanmoins, le cynisme d'avouer beaucoup de choses qui ont bien souvent déplu. Mes livres sont pleins d'aveux très désagréables pour la plupart des contemporains illustres. Cela ne peut pas être valablement contesté. Je

ne peux donc pas être dit un homme sans aveu, ni au pluriel ni au singulier, au sens grammatical ou philosophique de cette expression bizarre. Pour ce qui est de l'estime publique, il y a des années que je me suis assis dessus confortablement et c'est même de cette façon que je suis sédentaire.

Je voudrais donc savoir qui tu es, mon frère inconnu, et comment il est possible d'être sans aveu *dans l'Absolu*, car c'est bien là ce qu'il faut entendre, n'est-ce pas ? la langue ayant été donnée à l'homme pour parler dans l'Absolu. Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, qu'il soit crétin ou qu'il ait du génie, l'homme est forcé de parler et, par conséquent, d'agir dans l'Absolu. C'est ce que firent les bourgeois et les bourgeoises de Béthléem, lorsqu'ils refusèrent l'hospitalité à saint Joseph et à Marie pleine de grâce, voyant en eux des gens sans aveu et les réduisant à s'abriter dans une étable...

Mais alors, toi, mon frère inconnu, voici que tu me fais peur. Comme le Prince des Prêtres, au temps de la Passion Douloureuse, *je t'adjure par le Dieu vivant*, dis-moi qui tu es. Je sais qu'un jour, on verra paraître un Inconnu prodigieux, un Vagabond omnipotent, semblable au vent qui souffle où il veut, qu'on entend sans savoir d'où il vient ni où il va, et je tremble de penser que tu pourrais être Celui-là, homme

sans aveu et probablement va-nu-pieds, sous la grande voie lactée du firmament !

IV

Un homme de poids

Celui-ci est beaucoup moins mystérieux. La première condition pour avoir droit à ce titre honorable, c'est d'être quelqu'un et surtout d'être *quelque chose,* sans qu'il soit indispensable d'être quelqu'un.

Un maire de village, un brigadier de gendarmerie, un garde champêtre, un instituteur, sont des hommes de poids. C'est rarement le cas du curé depuis la Séparation, eût-il même des paroissiens innombrables, parce que n'étant pas fonctionnaire, on ne peut pas dire qu'il est quelque chose, fût-il quelqu'un.

Plus on est quelque chose, plus on a de poids, c'est élémentaire et, à un certain degré, on démolit toutes les bascules. Les astronomes qui sont des gens d'une foi puissante ont pesé, dit-on, la planète Jupiter et même le soleil, mais qui oserait entreprendre de peser, je ne dis pas un Président de la République, mais un notaire? Il y a aussi, je le sais bien, des femmes de poids,

j'en ai rencontré, mais cela nous entraînerait trop loin et je risquerais de paraître psychologue, ce que je ne veux à aucun prix. C'est assez de savoir qu'il y a des hommes d'un poids écrasant et qu'il est difficile de s'en débarrasser. Il y en a qui sont comme des dalles tumulaires sur des enterrés vivants et leurs noms ressemblent à des épitaphes.

V

Promettre plus de beurre que de pain

Le beurre, d'après la Glose, signifie ou peut signifier la Consolation divine, le Paraclet, et le pain, c'est le Corps du Christ. Il est certain que le spéculateur qui promet plus de beurre que de pain aux imbéciles est infiniment éloigné de savoir ce qu'il dit. Mais Celui qui le fait parler le sait pour lui et doit même trembler de le savoir, comme peuvent trembler les démons.

C'est promettre le rassasiement aux affamés, c'est promettre la Béatitude à ceux qui n'ont point de part à la Rédemption, et cela je l'entends à chaque instant.

Lorsque le Bourgeois parle, il me semble que je ne pourrais plus entendre le tonnerre. Le soleil s'obscurcit, la lune ne donne plus de lumière et les étoiles tombent...

VI

Manger son pain blanc le premier

Un voyageur, parcourant une des plus pauvres campagnes, rencontre un enfant déguenillé dévorant un morceau de pain qui ressemble à du cirage. Ému de compassion il lui donne un petit pain blanc. Alors il voit, pour ne plus l'oublier, ce jeune sauvage découper avec respect le pain blanc en tranches minces et l'étendre sur son pain noir, comme il eût fait d'une rare friandise, pour les manger *ensemble* voluptueusement. Le voyageur comprit que, pour ce petit pauvre qui ne le remercia même pas, le pain noir était l'essentiel et le pain blanc une volupté fortuite, estimable sans doute, mais ne valant pas une expression de reconnaissance, et qu'il eût été déraisonnable de les engloutir séparément.

Le Bourgeois qui n'a jamais mangé lui-même

de pain noir, le réservant exclusivement pour ses esclaves, sans addition d'une seule bouchée de pain blanc, fait étalage d'une insigne mauvaise foi quand il donne à croire, par ce Lieu Commun, que le pain noir ne lui fait pas peur et qu'il en mangera, un peu plus tard, la semaine des quatre jeudis, lorsqu'il n'y aura plus de pain blanc. Mais, en même temps et sans le savoir, il parle, comme toujours, en prophète. Le pain blanc signifie pour lui les noces joyeuses, les délices de ce monde auxquelles il a un droit incommunicable, l'autre pain signifiant le contraire qui doit être le partage des imbéciles affamés de Vie supérieure, et les deux, évidemment, ne peuvent être avalés ensemble.

Alors le Bourgeois se regardant en lui-même comme en un miroir, se voit tout blanc de la tête aux pieds, blanc comme le pain qu'il veut toujours manger, blanc comme la neige, blanc comme la lune, et n'aperçoit pas son ombre derrière lui, son ombre noire de bêtise, d'ignorance compacte, de laideur infâme, de méchanceté infinie, dans laquelle il lui faudra demeurer éternellement, quand la Face du Dieu des pauvres aura pris la place de son miroir.

VII

En tout bien et tout honneur

Madame, il est vrai que je vous aime passionnément et vous ne l'ignorez pas. Mais comme j'ai l'âme bien située, je vous aime en tout bien et tout honneur. Quand même vous vous traîneriez à mes pieds, en pleurant et en sanglotant de convoitise, vous ne parviendriez pas à me faire oublier un seul instant que je dois vous respecter en vous adorant. Rappelez-vous la modération de mes transports, la dernière fois que nous couchâmes ensemble et la contrition profonde qui vint ensuite. Que voulez-vous ? J'ai été élevé ainsi et on ne se change pas. Avant tout et toujours la pureté d'intention, c'est la règle de ma vie.

C'est comme cela que mon père a fait sa fortune. Il est devenu riche par la pratique charitable de l'usure dans les quartiers pauvres, industrie vainement discréditée par des envieux qui ne veulent rien savoir de l'héroïsme intérieur qu'il est nécessaire d'y déployer pour borner ses opérations et de la délicatesse d'âme indispensable pour tenir constamment en équi-

libre sa conscience et celle des autres. Je ne vous parlerai pas non plus de ma vénérable mère qui est bien connue et dont l'éloge n'est plus à entreprendre...

Je le répète, la droiture et la pureté d'intention. Telle est notre loi suprême. Bien faire et laisser dire. On ne force personne. Les actes les plus répréhensibles en apparence peuvent être justifiés s'ils sont accomplis en tout bien et tout honneur, avec l'intention cachée, mais souvent efficace, de secourir, en réalité, des infortunes qui ne savent où s'adresser.

N'est-ce pas votre cas, ma charmante amie ? N'étant plus très jeune, ayant même passé l'âge où une femme est encore un peu ragoûtante, vous n'avez pu résister à la violence de vos désirs pour un adolescent qui avait des dettes et qui ne vous paraissait remplaçable par aucun autre. Je me suis laissé toucher parce que j'ai du cœur et nous avons fait tous deux une avantageuse affaire, en tout bien et tout honneur. Ne me demandez rien de plus.

VIII

Payez et vous serez considéré

C'est ce que vient de me dire le percepteur en encaissant les 250.000 francs de contributions que je lui verse chaque année. Sur cette parole remarquable, je suis parti rêveur.

Qu'a-t-il voulu me faire entendre, cet homme plein de chiffres et de pensées ? Je sais bien que les impôts ont une destination connue et certainement patriotique. Ils servent à nous payer un Président de la République et le décor changeant des ministères. Des députés et sous-députés innombrables y trouvent leur pitance, pour ne rien dire de leurs dames dont la multitude est mouvante comme la surface des mers. Et combien d'autres encore ! Tout cela nous fait du prestige et le citoyen qui paie tout cela avec la raclure de son garde-manger et le fond des culottes de ses enfants mérite une considération indiscutable.

Cependant il y a d'autres paiements, d'autres manières de payer. J'ai tout de suite pensé à Judas qui fut payé pour trahir son Maître, pas bien cher, il est vrai, et on ne remarque pas que

les Juifs qui le payèrent aient obtenu beaucoup de considération. Cela tient sans doute à ce que Judas rendit l'argent, ce qui n'arrive jamais à mon percepteur.

Mais que penser de ceux qui paient leurs dettes à la société sous le couteau de la guillotine ou dans un bagne ? Voulez-vous me dire de quelle sorte de considération ils sont gratifiés ? Quand on paie les pots cassés on est ridicule et payer pour tout le monde paraît idiot. Je ne vois donc pas le moyen d'échapper à l'obscurité de cet oracle de mon percepteur.

Après tout, il se pourrait que ce fonctionnaire qui est manifestement un homme de poids, fût en même temps un individu de haute piété, et qu'en me parlant il se soit souvenu de saint Paul disant aux nations que nous avons été « achetés à grand prix ». Alors tout s'éclaire, si on prend la peine de remarquer l'extraordinaire considération des contemporains pour CELUI qui a payé et le respect infini qu'on a pour LUI dans les carrefours de la politique moderne et dans les administrations de l'Etat.

IX

Il n'y a que le premier pas qui coûte

Ceux qui ont fait la guerre en France, il y a quarante-deux ans, ou ceux qui la font à l'heure actuelle, en Thrace ou en Macédoine, savent que les autres pas ne coûtent pas moins que le premier et même qu'ils coûtent beaucoup plus. Les facteurs ruraux, qui ne sont pourtant pas des guerriers, le savent aussi et chacun s'en aperçoit dans les campagnes, quand ils sont ivres-morts avant la fin de leur tournée. C'est même un sujet d'inquiétude pour les destinataires lointains. Mais nous devons, sans chicaner sur les mots, accepter loyalement ce Lieu Commun dans son sens allégorique, tel qu'il nous est présenté par des hommes sages qui savent très bien ce qu'ils veulent dire. Ils nous feraient remarquer tout de suite qu'ils n'ont en vue que le chemin de la vertu ou celui du vice pour ce premier pas.

Alors pourquoi veut-on que ce soit le seul qui coûte ? On me dira peut-être que j'ai des sentiments ou des instincts déréglés, mais il me semble que chaque pas dans l'étroit sentier de la vertu doit coûter beaucoup et qu'au contraire le

premier pas sur la grande route du vice, et peut-être aussi le second, ne coûtent absolument rien. C'est, je crois, l'opinion universelle.

Il faudrait donc s'entendre sur le mot *pas* qui doit signifier ici autre chose que l'action médiocre de mettre un pied devant l'autre. « Quiconque », dit l'Evangile, « te voudra contraindre à faire mille pas, fais-en deux mille autres avec lui. » Evidemment ce texte est allégorique puisque, à s'en tenir au sens littéral, on risquerait de dépasser le but et d'aller inutilement au delà de Fontainebleau ou de Carcassonne. Il est, dès lors, nécessaire d'entendre cette parole avec simplicité dans le sens d'un précepte formel de donner le double de ce qui est demandé, précepte monstrueux pour le Bourgeois qui ne peut concevoir l'usure qu'à la manière d'un prêteur. Donner un centime serait pour lui le premier pas vers le Gouffre et celui-là lui coûte tellement qu'il ne consent jamais à le faire.

X

Mettre la charrue devant les bœufs

Autant dire se marier avant d'avoir une *position* ou toute autre folie du même genre. Le Bourgeois n'imagine pas la charrue allant toute

seule et les bœufs la suivant par derrière de leur pas tranquille. Ce serait un miracle et il n'en faut pas.

Nourrir au désert cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, comme fit Jésus, lui semble un conte pour amuser les enfants, et il ne se doute pas, le malheureux ! que les grands hommes de son choix, ceux qu'il croit des porte-lumière, la racaille philosophique du XVIIIe siècle, par exemple, et le moderne gratin de cette racaille, accomplissent, depuis deux cents ans, un non moindre prodige, en le nourrissant, lui et ses congénères innombrables, et en l'engraissant de bêtise par le moyen de cet aliment héroïque dont le nom précisément est formé de *cinq* lettres et de *deux* syllabes.

En ce qui concerne la charrue à laquelle il ne mit jamais la main, qu'en pourrait-il faire et comment pourrait-il mettre, devant ou derrière cet instrument agricole chanté par Virgile, les nobles bêtes du sacrifice qui ne représentent pour lui que le pot-au-feu ?

XI

Les bons comptes font les bons amis

Un bon compte est nécessairement celui qui profite au comptable. Autrement ce serait un mauvais compte. Et les bons amis sont ceux qu'on peut utiliser en les dépouillant ou même en les dévorant. Définitions axiomatiques.

Reste à savoir comment un bon ami peut être le produit certain d'un bon compte. Suivez-moi attentivement. Si je vous éclaire mal, vous le verrez bien.

Je vous suppose caissier, faisant le compte de l'argent des autres, en ayant soin, cela va sans dire, de créer, par le moyen des reports, un certain prestige à votre avantage. Survient un ami, non moins canaille que vous, qui vous apporte le renfort de son expérience personnelle et de son grattoir. Si vous faites usage de votre raison, vous devez voir en lui le doigt de la Providence et vous servir de cet auxiliaire avec tant d'astuce que le jour où vos patrons s'aviseront de vérifier, lui seul puisse être soupçonné. Au besoin vous le dénonceriez avec une extrême indignation et le Saint Nom de Dieu

invoqué, comme cela se pratique dans les curies épiscopales. Vous savez les trucs et les manigances beaucoup mieux que moi et je n'ai pas à vous apprendre votre métier.

Qu'arrivera-t-il alors ? Votre compère ira au bagne, inondé d'ignominie, et vous recevrez peut-être une copieuse gratification. Vous aurez ainsi gagné du même coup la forte somme et un ami sûr qui vous bénira de loin.

Au surplus si les bons comptes ne font pas les bons amis, il est clair du moins que les bons amis font les bons comptes, ce qu'il était utile de démontrer.

XII

Porter bonheur. Porter malheur

C'est une grosse difficulté, un problème énorme de savoir ce qui porte bonheur ou malheur. Dans les temps anciens, il y a quatre ou cinq cents ans, avant d'entreprendre n'importe quoi, on allait prier devant la statue colossale de saint Christophe qu'on était certain de trouver dans les cathédrales. Aux pieds de l'Auxiliateur fameux se lisaient ces mots : « *Christophorum videas, postea tutus eas.* Regarde Christophe et

puis va-t'en tranquille. » Il était généralement admis, au moyen âge, qu'on ne pouvait mourir subitement ni par accident, au cours de la journée, si on avait *vu* une image de saint Christophe.

Seulement, à cette époque lointaine et oubliée, on ne disait pas « porter bonheur ». On invoquait avec foi le Christophore, parce qu'il avait porté le Christ et qu'il pouvait bien porter tous ses membres. Cela suffisait aux simples âmes et cela leur réussissait.

Aujourd'hui on est devenu sage et on invoque des fétiches. Il y a des cochons porte-bonheur, ou plutôt porte-*veine*, car la langue est à la hauteur de la pensée. On a vu des aviateurs, des escaladeurs de nues, emportant avec eux des petits chats, des petits singes, des polichinelles de quatre sous, certains, m'a-t-on dit, de petits sachets d'excréments. Toutefois, un grand nombre de ces « conquérants de l'air » ayant péri misérablement, on s'est avisé que quelques-uns de leurs porte-veine pouvaient être des porte-*guigne* et plusieurs schismes se sont introduits dans la religion des fétiches.

Mais je dois faire observer qu'il n'est ici question que des héros, des demi-dieux du sport, des martyrs de la *galette* qui risquent leurs os en vue de gagner les prix exorbitants dont les rémunère la sottise deux fois millénaire des admirateurs de Simon le Magicien. Le modeste

Bourgeois que ne sollicite aucun héroïsme et qui n'ambitionne pas de monter au ciel, s'estime suffisamment préservé des occurrences du malheur s'il a dans sa poche son porte-monnaie ou le porte-monnaie d'autrui.

Tout au plus y glissera-t-il un sou percé ou un petit morceau de corde de pendu, parce qu'il faut bien accorder quelque chose à l'Inconnu. Mais cela, c'est sa concession extrême. Etant surtout raisonnable il plane, le cul par terre, au-dessus des superstitions, sachant parfaitement qu'il ne faut rien entreprendre le vendredi qui est le jour consacré à Vénus, le Vendredi Saint surtout qui appartient au Saucisson, et qu'il est imprudent d'être treize à table, ce qui porte malheur infailliblement, à moins que le treizième convive ne soit une affaire d'or, c'est-à-dire une de ces excellentes poires qu'il est ridicule de dédaigner.

XIII

Boucher un trou

Dans ma précédente *Exégèse des Lieux Communs*, il y a dix ans, je me suis occupé des trous qu'on peut faire, surtout à la lune, m'efforçant

de démontrer l'inhérence de l'idée de trou à l'idée de prospérité dans l'esprit de beaucoup d'hommes respectables.

Mais tout n'est pas dit. Quand on a fait son trou, il faut le boucher pour que les vagabonds n'y pénètrent pas. C'est l'instinct des fourmis et de certains coprophages. Fort bien, seulement avec quoi le boucher efficacement, sinon avec ce qu'il y a de plus puant, de plus repoussant et de plus impénétrable? Le meilleur bouche-trou c'est la conscience des honnêtes gens.

XIV

Avoir une mauvaise affaire sur les bras

La pire affaire c'est de se trouver dans la nécessité absolue d'accomplir un acte héroïque, une restitution, par exemple. Une loi, supposons, qui contraindrait les enfants à reconnaître leurs parents et à combler leur vieillesse de douceurs serait une affaire exécrable. Combien d'autres encore !

Essayez de vous représenter la situation d'Hanotaux le Juste cramponné, jusque dans son

fauteuil d'académicien, par une malheureuse ayant succombé jadis à l'irrésistible tentation de son visage, et qu'il aurait abandonnée dans la crotte, ainsi qu'il convenait, lorsqu'il lui fallut renoncer aux joies inférieures pour s'élever aux emplois sublimes. Quelle haïssable et pesante affaire sur les bras de cet Atlas déjà trop chargés du poids d'un monde !

Aristide mourut pauvre, la grammaire nous l'enseigne, et c'est vraiment trop injuste d'être menacé d'ostracisme par une femme de basse condition qui ose prétendre que son infidèle la nourrisse au moins un peu sur les jetons de présence de l'Académie, lorsqu'il y a tant de croûtes mangeables dans les boîtes à ordures des maisons bourgeoises ! Les bras d'Hanotaux et une telle affaire sur de tels bras !

Je l'ai beaucoup connu, il y a vingt-cinq ou trente ans, lorsque cet enfant de notaire n'était encore que saute-ruisseau aux Archives de l'Extérieur d'où il devait bondir tout à coup jusqu'au lustre du grand théâtre de la politique. J'eus, un jour, l'occasion de lui parler d'une autre abandonnée et je me souviens de l'indignation généreuse qu'il exhala, du mépris amer dont il accabla le coupable. Il avait raison sans doute, celui-là n'étant pas académicien.

XV

Etre sur des charbons

C'est une autre mauvaise affaire, mais au lieu d'être sur les bras, elle est sous les pieds ou sous le derrière, si j'ose dire. Tout le monde n'a pas la joyeuse humeur de saint Laurent sur son gril où il n'y a de place, fort heureusement, pour aucun bourgeois.

On est sur des charbons lorsqu'on attend le facteur ; lorsqu'on prévoit des gifles et qu'on a oublié son masque de fer ; lorsqu'on est impatiemment attendu par la bien-aimée et qu'on patauge derrière l'omnibus avec le numéro 650 ; lorsqu'on voit que le marchand de parapluies a cédé sa boutique à un débitant de vitriol ; lorsqu'on a un furieux besoin de prendre le train de zéro et qu'il n'est encore que vingt-deux heures ; lorsqu'un mari redoutable monte l'escalier et qu'on éprouve de la difficulté à enfiler son pantalon ou à trouver son chapeau, sans savoir comment on s'évadera ; lorsqu'on exerce un métier honnête et qu'on est forcé de passer plusieurs fois par jour devant la gendarmerie ; etc., etc.

Il y a des gens qui sont toute leur vie sur des charbons et qui n'ont pas le plus petit mot pour rire. Il y en a d'autres qui se plaisent à attiser vilainement ces charbons sous leurs semblables et qui marchent eux-mêmes sur des tessons de bouteilles, en sorte qu'il n'y a que tribulation et misère le long de la vie.

« Si ton ennemi a faim », dit le Saint Livre, « donne lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; ce faisant tu amoncelleras des charbons de feu sur sa tête. » C'est ce que ne fait pas le Bourgeois. Il garde pour lui seul tout son charbon et laisse parfaitement crever de faim et de soif ses plus chers amis.

XVI

Avoir des charges

On a des charges quand on a du monde à nourrir : une femme, des enfants, une belle-mère, de vieux parents qui s'éternisent et qu'on ne peut pas envoyer chez l'équarrisseur sans perdre quelque chose de sa considération. Il est vrai qu'il y a l'assistance publique, laquelle n'a pas été faite pour les chiens, mais comment y re-

courir quand on a, en même temps, une charge de magistrat, de notaire ou d'agent de change? Alors on est un martyr et on en avise quotidiennement la terre et le ciel.

La richesse même n'y fait rien. Il faudrait n'avoir aucune expérience de la vie pour ignorer que plus on est riche, plus les charges sont pesantes parce qu'on a moins de prétextes pour s'en plaindre, et il faudrait être sourd ou bien insensible pour ne pas entendre, à cet égard, les gémissements des riches et n'en avoir pas le cœur déchiré.

Oui, sans doute, mais heureusement la lance d'Achille guérit les blessures qu'elle fait. Quand on possède plusieurs millions et qu'on a des charges écrasantes telles que de payer une pension alimentaire de deux francs par jour à sa vieille mère, on a la ressource précieuse d'éconduire les solliciteurs en leur disant : « J'ai des charges ! » Ce faisant on réalise des économies génevoises, les plus appréciables de toutes, et, du même coup, on se parfume la conscience.

XVII

Faire son chemin

Ceci n'a rien de commun avec l'acte pieux qui consiste à faire son chemin de croix. Il est même tout à fait indispensable de ne pas faire des chemins de croix très fréquents lorsqu'on veut faire son chemin avec rapidité. Il faut se dire que c'est un obstacle certain, la pratique du chemin de croix paraissant incompatible avec l'élasticité nécessaire à l'homme qui a résolu de faire son chemin.

Cependant il y a chemin et chemin, quoique tous mènent à Rome, dit-on. Il y a des chemins de velours et des chemins pierreux. Il y en a qui montent, d'autres qui descendent. Il y a le grand chemin et le petit bonhomme de chemin. Il y a aussi le chemin de traverse qui est quelquefois le plus court et que choisissent ordinairement les voyageurs qui ne veulent pas se faire écraser. On a observé néanmoins, qu'il est souvent adopté par la roue de la Fortune. L'essentiel est de ne pas se laisser choir dans les ornières profondes et dangereuses creusées par cette roue qui n'est pas légère.

Il n'est pas moins important de bousculer

avec énergie les infirmes ou les pauvres qu'on y peut rencontrer et, surtout, il ne faut pas se laisser distancer par qui que ce soit. Ceux qui ont fait leur chemin vous diront tous qu'il est des circonstances où on ne doit pas craindre de supprimer, de manière ou d'autre, les gens trop pressés. Le plus sûr, c'est d'enjamber le compétiteur après l'avoir égorgé.

Mais le chemin qu'il ne faut jamais prendre, c'est celui du Paradis qui passe par le Calvaire où on ne voit que des amoureux et des suppliciés.

XVIII

Faire des cérémonies

C'est justement ce qu'il ne faut pas faire et le Bourgeois vous en avertit à chaque instant. « Je suis », dit-il, « sans cérémonies. Avec moi il ne faut pas de cérémonies. Je vous invite à dîner sans cérémonie, etc. » Vous avez tout de suite l'impression d'être en présence d'un individu sage et bienveillant qui ne veut pas importuner non plus qu'être importuné, et qui prend soin d'écarter ce qui pourrait attiédir ou seulement retarder l'effusion des cœurs.

Les cérémonies de l'Eglise, par exemple, for-

mes vaines jugées par sa raison pure ou sa raison empirique, ont cet effet de paralyser son âme et de faire obstacle aux élans de piété qu'il pourrait avoir. A plus forte raison les cérémonies du monde qui ont, cela va sans dire, une importance plus grande.

C'est un homme simple, tout d'une pièce, tout rond, si vous aimez mieux, et ne prétendant pas à une vaniteuse envergure. Vous savez tout de suite ce qu'il veut faire et ce qu'il veut dire. Ainsi, quand il vous invite sans cérémonie, vous êtes immédiatement fixé. C'est la Fortune du Pot qui nous tend les bras. D'ailleurs, il vous donne l'exemple du sans-gêne le plus délicieux, en s'accordant à lui-même de roter ou de crépiter à table, s'il en éprouve le besoin. Pourquoi se gêner avec les amis ? On n'est pas des diplomates, et d'une façon générale, pourquoi ne pas se montrer tel qu'on est, quand on n'a rien à se reprocher ?

Il est vrai qu'il y a des gens moins simples qui abusent de cette aimable cordialité pour essayer de lui soutirer des emprunts. Mais cela ne prend pas et ne le déconcerte nullement. Plus que jamais alors il se montre tel qu'il est. Avec de profonds regrets et des yeux humides de tendresse, il vous objectera ses charges, ses écrasantes charges, qui ne lui permettent pas de faire ce qu'il voudrait, et vous reconduira

très affectueusement jusqu'au palier, sans aucune cérémonie.

XIX

Faire bien les choses

Lettre d'un condamné à mort, la veille de son exécution :

« Cher ami, je serai guillotiné demain, au petit jour. Au fond, j'aimerais mieux que cette opération n'eût pas lieu, ma santé ne laissant rien à désirer, mais il paraît que mon cas est sans pardon.

« J'ai passé ma vie à *faire bien les choses*. Voilà le grand mot lâché et, demain, je ferai encore mieux les choses, puisqu'on me coupera la tête pour tous ceux qui les font mal et qui croupissent, à cause de cela, dans le cloaque de leurs consciences. Tu crois, peut-être, comme ces messieurs du jury, que j'aurais pu me contenter d'assassiner quelques bourgeois, au lieu d'en assassiner une multitude, mais ma nature expansive ne me permet pas de me borner et j'ai voulu bien faire les choses.

« Lorsqu'un épicier ou un marchand de salaisons marie sa fille, il pourrait se contenter d'un

repas de noces où les déchets de sa boutique et même les déchets de quelques autres boutiques seraient économiquement utilisés. Il pourrait également manœuvrer de telle sorte que l'addition, majorée à son avantage, fût présentée au jeune époux à l'heure précise où son allégresse et sa plénitude l'auraient rendu incapable d'une vérification. Mais non, il veut faire bien les choses, il veut surtout qu'on le dise et qu'on l'honore pour cela. En réalité il se trompe, puisque tous les convives penseront, au contraire, qu'il est un idiot. Celui qui aurait massacré toute la noce, généreusement, en se désintéressant des récompenses terrestres, le voilà celui qui aurait bien fait les choses.

« J'ai voulu être cet homme. On a cru voir en moi un anarchiste affilié à je ne sais quelle bande, alors que je suis un solitaire et doux rêveur ennemi de la vermine et toujours armé pour la combattre. On ne comprend pas que le Bourgeois est cette vermine, qu'il n'appartient pas à l'humanité et que les êtres formés à la ressemblance de Dieu ont le droit et le devoir de le détruire par tous les moyens imaginables. On le comprendra plus tard, quand on verra tomber les aigles asphyxiés par l'épouvantable fumier des propriétaires et des négociants, au Grand Soir des cataclysmes annoncés.

« Il est impossible d'être un Artiste, c'est-à-dire

un Témoin de la Vie supérieure, sans exterminer, chaque jour, un tas de bourgeois, au moins par le désir intérieur, par le vivant et puissant désir de la Splendeur qu'ils obscurcissent. Et plus un artiste est amoureux, plus ce désir a de véhémence. Des poètes tels que Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire, en ont ainsi égorgé des millions devant le trône de Dieu, et c'est moi qu'on guillotine parce que j'ai été leur bras visible.

« J'y consens par force, avec le regret amer d'avoir eu si peu de temps pour écheniller l'arbre de vie. Quand on m'aura tranché la tête, il sortira de moi une belle nappe de pourpre qui pourra servir de tapis de pieds à Celui qui doit venir à la fin des fins et qui fera vraiment bien les choses, étant le seul Juge pour l'exacte répartition des auréoles et des châtiments. »

XX

Faire dire à quelqu'un bien des choses

— Vous lui direz, de ma part, bien des choses.

Pour s'acquitter exactement de cette mission de confiance, il n'est pas inutile d'être muet et

même sourd-muet. Si on n'a pas cet avantage, on aura du moins la ressource de bafouiller n'importe quoi et le message sera, de la sorte, fidèlement transmis, l'intention protocolaire du mandant ne dépassant pas le vaste abîme de néant où se localisent les sentiments affectueux de nos amis et de nos innombrables frères.

XXI

Faire du bien autour de soi

Question de périmètre. Moins il est étendu et plus on se fait de bien à soi-même. Cela, je pense, n'a pas besoin de démonstration. Mais quelle sorte de bien faut-il entendre ?

S'il s'agit prosaïquement de venir en aide aux pauvres, ce qui est en désaccord avec les rudiments de l'économie bourgeoise, à quelle distance, autour de moi, faudra-t-il lancer mes croûtes ou mes épluchures pour qu'ils aient le temps de les ramasser avant la survenue des cochons ou des chiens errants ? Car il ne peut être question de leur envoyer des sous ou des centimes, largesse absurde qui les inciterait à faire la noce, ni de les gratifier de bons de pain ou de

viande qui les exposeraient à l'indigestion et à l'insomnie.

D'ailleurs il ne faut humilier personne et, en même temps, observer toujours les distances, très soigneusement. Si je donne un vieux pantalon ou une paire de savates hors d'usage depuis trente-cinq ans, faudra-t-il que ce soit de la main à la main ? Dans ce cas, je serai forcé de sortir, de mettre le pied dans la rue, en risquant d'attraper de la vermine et de voir surgir autour de moi d'autres guenilleux qui solliciteront le même bienfait.

Puis, en accomplissant cet acte charitable, n'aurai-je pas manqué à un précepte essentiel ? Ma main gauche aura nécessairement aperçu ce que faisait ma main droite et *vice versa*. C'est extrêmement embarrassant.

D'autre part, s'il s'agit de faire du bien aux âmes, comme on dit, c'est vrai que je peux offrir mon exemple si capable de les instruire en les exaltant, mais *je ne vois pas d'âmes autour de moi*, pas une seule âme ! Aucun de ceux à qui je ressemble ne m'a laissé voir qu'il avait une âme. Ma raison ne peut concevoir que ce qui est visible. Le mot âme n'a pas de sens pour moi. Quand je l'épèle, je ne saurais expliquer ce qui se passe, mais tout à coup je me vois seul et je me sens vide... absolument, épouvantablement seul et vide !...

XXII

Faire de son mieux

Heureusement, il y a cette ressource : Faire de son mieux. C'est le refuge, le trottoir et le parapluie de la conscience, j'ose le dire. Quand on ne peut rien faire du tout, on fait de son mieux, c'est indiscutable. Ceux qui se plaisent à contredire auront beau prétendre, que, dans ce cas comme dans d'autres, le mieux est l'ennemi du bien, il n'en est pas moins certain que la conscience de l'honnête homme est plus sûrement abritée dans le silence et l'inaction que dans le vacarme et les combats.

Celui qui, considérant avec sagesse l'inutilité de s'exposer à quoi que ce soit sans l'évidence d'un profit personnel tout à fait palpable, s'esquive par la tangente, en laissant les autres se débrouiller comme ils pourront ; si même il se joint discrètement à l'ennemi pour une plus décisive et avantageuse conclusion du démêlé ; celui-là, on peut le dire, a fait de son mieux. De toute autre manière on risque d'attraper un mauvais coup, ce qui est absurde.

L'honnête homme ne doit jamais se compro-

mettre et on a fort injustement dénigré Pilate qui fut le type de l'honnête homme faisant de son mieux et se lavant les mains, — comme fait le prêtre avant le sacrifice de la messe. *Lavabo inter innocentes manus meas*, je laverai mes mains dans la compagnie des innocents.

Pilate était le grand Bourgeois romain, quand les Romains étaient les maîtres du monde. L'académicien Anatole si cher au Bourgeois moderne est tout désigné pour la réhabilitation de ce méconnu. Il nous apprendrait sans doute, avec son autorité foudroyante, et après avoir consulté son expérience personnelle, que si nous avions la belle concision romaine — en l'occurrence du Lieu Commun dont il vient d'être parlé — nous ne dirions pas : Faire de son mieux, mais *Faire*, tout simplement. Ce serait autrement fort et combien plus explicite !

XXIII

Faire la vie

Les peintres ambitieux et aussi ceux qui n'ont pas d'ambition disent volontiers : Faire *de* la vie, et on sait à peu près ce qu'ils paraissent

vouloir dire. Le Bourgeois dit absolument : Faire la vie, et c'est tout à fait différent. Il sait peut-être ce qu'il veut dire, mais assurément il ne sait pas ce qu'il dit. Quand il profère ces trois mots, il se trouve, à son insu, dans la situation étrange que j'ai si souvent remarquée. Il est sur son trépied et prononce une parole dont la portée lui est inconnue. Il est comme un voyageur égaré dans une caverne pleine de bruits souterrains et de fumée prophétique. Il brait dans l'Infini et l'Inconnaissable.

Rembrandt ou Donatello font *de* la vie ; l'étudiant en médecine ou en droit qui se soûle avec des filles au quartier latin fait la vie. Que vous compreniez ou que vous ne compreniez pas, cela est. Le père bourgeois qui parle ainsi doit avoir raison pourtant, comme toujours et trois fois raison, puisqu'il parle d'En-Bas, puisque sa langue est abjecte, enfin et surtout puisqu'il ne parle pas *de lui-même*.

S'il disait que son fils, le sympathique noceur adolescent fait *de* la vie, cela n'aurait aucun sens, même pour les autres noceurs qui sont à l'école des Beaux-Arts ; mais il dit : « Mon fils fait la vie, le fier garçon sorti de moi qui se pocharde tous les soirs, parmi les fornications et les blasphèmes, est, en cette manière, un producteur de la vie, comme je le fus moi-même autrefois, quand j'avais son âge. » Sans doute le pauvre

vieil imbécile n'y comprend rien, sinon que cela lui coûte beaucoup d'argent et que toutes ces femmes du quartier lui sont « plus amères que la mort », ainsi qu'il est écrit dans l'Ecclésiaste ; mais, quand même, il est exultant d'avoir un enfant qui est comme Dieu, puisqu'il fait la Vie, quelle que puisse être l'attribution de ce vocable.

Le Blasphème dont se nourrit le Bourgeois est un pain fait avec des lettres plus dures que le marbre rouge de l'enfer et que lui seul peut digérer. — *Ego sum Vita*, dit le Rédempteur des vivants. — C'est moi qui fais la Vie et je ne te connais pas, répond le Bourgeois à l'agonie, en refermant sur lui-même la porte colossale de la Mort.

XXIV

Faire fortune

On fait fortune à peu près comme on fait la vie, c'est-à-dire en se surveillant assez pour ne jamais rien faire de propre ou d'utile aux autres et pouvant donner lieu à un soupçon de désintéressement. Alors l'argent vient à vous comme les insectes et les limaces à un fruit tombé.

On est complètement pourri et on est rempli de bêtes horribles, mais on a fait fortune et on est environné de la plus dévote considération. On est fétide, mais on a des pieds d'où s'exhale comme le frais parfum des acacias et des amandiers en fleur. On est hideux effroyablement, mais les Anges eux-mêmes ne paraissent pas plus beaux. Lorsque mourut le milliardaire Chauchard, sa charogne répandit une odeur tellement suave que le pieux clergé de sa paroisse n'hésita pas à lui décerner les funérailles d'un saint. S'il n'y eut pas de panégyrique, c'est que la matière de l'éloge était trop copieuse.

Quand on n'a pas fait fortune, au contraire, quand on a eu pitié de ceux qui souffrent, quand on a cherché, en pleurant d'amour, la Beauté et la Grandeur, on est dans les nuages ou dans les étoiles, c'est-à-dire très au-dessous des animaux les plus immondes. J'ose mettre au défi n'importe quel imbécile régulier ou séculier de démentir cette affirmation. Ouvrez un bourgeois, vous la verrez inscrite autour de son cœur.

XXV

Faire la pluie et le beau temps

Cela n'est possible que quand on a fait fortune. Seul un homme qui a fait fortune peut enrichir ou ruiner à volonté les marchands de parapluies et les décrotteurs. Mais beaucoup trop d'hommes ayant fait fortune, depuis que l'excrément surabonde, et la volonté de tous ces hommes étant ondoyante, on ne peut jamais savoir le temps qu'il fera. C'est la pluie constante, c'est la sécheresse, c'est un soleil miteux à chaque instant contesté par des averses.

Puis, il y a l'influence mystérieuse et météorique des femmes. Lorsqu'il se trouve un trop grand nombre de cocus parmi les hommes, c'est l'inondation probable et ceux, en nombre inégal, qui croient à la fidélité de leurs épouses et qui voudraient le beau temps, sont submergés, vaincus et cessent aussitôt d'avoir fait fortune. C'est un désordre infini. C'est la ruine des almanachs et le découragement total pour les amateurs de villégiature.

Ici, dans ma retraite charmante de Bourg-la-Reine où la crotte sévit en toute saison, j'ai dû

renoncer à cultiver la statistique. Comme pour dérouter tous mes calculs, la municipalité inonde les rues quand il ne pleut pas, et décrète le marécage en les défonçant aussitôt qu'il pleut, en sorte que j'ignore invinciblement les mœurs de ce pays — dans l'impossibilité où je me trouve d'établir une balance probable entre le petit nombre connu des ménages riches et la quantité fabuleuse d'infortunes supposée par cette illusion perpétuelle d'un abominable temps. Que se passe-t-il ailleurs ?

XXVI

Faire la charité

« *Date eleemosynam*, donnez l'aumône. »

Traduction à l'usage des bourgeois pieux : *Faites la charité*. On a trois cent mille francs de rentes, on donne quelques sous à la porte de l'église, puis on s'élance dans une auto pour vaquer à des turpitudes ou à des sottises. Cela s'appelle : Faire la charité. Ah ! il faudra qu'un jour, Dieu qui a fait la langue de l'homme venge terriblement cette outragée !

« Qu'il soit pris au piège de ses yeux, quand il me regardera », dit l'éblouissante Judith allant

couper la tête d'Holopherne, « et toi, Seigneur, tu le châtieras par les lèvres de ma charité. » — « La charité couvre tous les crimes », dit Salomon. — « Le bien-aimé m'a fait entrer dans l'endroit où il garde son vin et il a ordonné en moi la charité. Soutenez-moi avec des fleurs, environnez-moi de fruits, car je languis d'amour... Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité et les fleuves non plus ne la noieront pas. » C'est l'Ame douloureuse du Fils de Dieu torturé qui chante ainsi dans le *Cantique des cantiques*. — « Je t'ai aimée de charité perpétuelle, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, et je t'ai attirée, par pitié, vierge d'Israël. »

Combien d'autres paroles avant d'arriver à l'Evangile où Jésus parle du « refroidissement de la charité d'un grand nombre, lorsque abondera l'injustice », et maudit les pharisiens qui la « transgressent avec mépris »; avant surtout d'arriver au chapitre formidable de saint Paul que chante l'Eglise, le dimanche de Quinquagésime, au moment de rappeler à ses fidèles, que le Fils de l'Homme va être trahi, bafoué, outragé, conspué, flagellé et mis à mort ; chapitre aussi effrayant que pourrait l'être le mugissement des étoiles, où la Charité est peinte comme une *Personne* incapable de mourir, assise devant une porte inconnue !... On voit qu'Elle peut tout souffrir, tout croire, tout espérer. On

est averti que sans Elle tout est inutile, qu'il ne servirait de rien de donner tout ce qu'on possède et même son corps pour être brûlé. Si on est les enfants des Saints ou les arrière-petits-neveux des enfants des Saints, on lit en pleurant et en sanglotant que ce n'est rien de parler toutes les langues, d'être prophète, de connaître tous les mystères et de posséder toute science ; qu'avec tout cela, on n'est absolument rien sans Elle ; que la Charité est patiente, bénigne, nullement envieuse ni malicieuse, n'ayant ni enflure, ni ambition, ne cherchant pas même ce qui lui appartient, également étrangère à l'irritation et à toute pensée concernant le mal ; enfin que la Charité, c'est Dieu lui-même !...

On en est là, et, tout de suite, on apprend que la sage-femme, le marchand de vins en gros, l'accordeur de pianos, l'épouse du photographe, la demoiselle de compagnie du chef de gare font la charité. Alors c'est ahurissant et abrutissant. On ne sait plus si on est à Pathmos ou à Lesbos, si on est bon pour le service militaire ou pour le service anthropométrique, si on est lucide ou dément, si on est assis à quelque joyeux festin ou si on est couché vivant au fond d'un sépulcre dans une bière clouée avec certitude par des ensevelisseurs consciencieux.

On pense et on se dit, plein de stupeur, que, depuis la Grand'Messe du Golgotha, il y a eu des

Chrétiens en nombre infini, des millions de Martyrs ayant accepté avec joie les pires tourments, des Confesseurs, des Solitaires, des Vierges, ayant renoncé à tout ce que le monde peut offrir, ayant donné tout ce qui peut être donné, afin de mourir d'amour dans le dénuement absolu et qui n'estimaient pas même avoir fait assez pour qu'on les crût charitables.

Il paraît que tout cela n'est rien en comparaison de l'héroïsme d'un Propriétaire qui donne ostensiblement dix centimes, chaque dimanche, au mendiant du porche, après avoir songé, pendant tout l'office, au décisif emploi des grands moyens pour l'expulsion des familles pauvres qui ne peuvent pas le payer.

Un sage vieillard que je consultais m'a dit cette parole profonde que je recommande aux penseurs : « Les Saints *donnent l'Aumône*, les Bourgeois seuls *font la Charité*. »

XXVII

Faire l'amour

Laissons celui-là qui n'est qu'une réitération, un double emploi de beaucoup d'autres, tels que *le Choix d'une carrière* ou la recommandation

sublime de *ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier*. Je préfère ne pas insister. Le Bourgeois est, par nature, déicide, homicide, parricide et infanticide, mais glorieux. *Qui potest capere, capiat.*

XXVIII

Il vaut mieux faire envie que pitié

Cherchons la lumière de ce côté. Le mot mieux, *magis*, est si lumineux ! *Melius est magis*. « Il vaut mieux », dit Tobie, « faire l'aumône que d'empiler des trésors. » Evidemment ce n'est pas cela que nous cherchons. « Il vaut mieux », dit David, « être abject dans la maison de Dieu que d'habiter les tabernacles des pécheurs. » Nous n'y sommes pas encore. Continuons à feuilleter le Saint Livre. « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, » dit Jésus à Nicodème. Ah ! cette fois, je crois que nous approchons. Un peu plus loin, Jésus dit encore qu'il y en a qui « aiment mieux la gloire des hommes que la gloire de Dieu ». Inutile de chercher plus longtemps, nous y sommes en plein.

Les phraseurs ont assez souvent parlé des té-

nèbres de l'envie et, par opposition, on a voulu faire croire aux imbéciles que la pitié avait, au contraire, quelque chose de radieux. D'autre part il est naturel de préférer la gloire humaine qui rapporte de l'argent et qui fait courir les jolies femmes, à la gloire de Dieu qui ne procure, on l'a beaucoup vu, que la misère et l'humiliation. Notre choix n'est pas douteux. Nous laisserons les autres nous envier tant qu'ils voudront dans leurs ténèbres, et nous garderons la lumineuse pitié *pour nous-mêmes*, considérant avec sagesse qu'il vaut mieux tenir que quérir et qu'étant des êtres périssables et de durée incertaine, il importe de se donner immédiatement toutes les consolations possibles, les pauvres dussent-ils en crever d'envie.

Le *Miserere* des défunts est une sottise poétique. Les amateurs de liturgie se plaisent à imaginer que la mort n'existe pas, qu'il y a une autre vie très *changée*, où les riches qui se sont beaucoup amusés peuvent avoir besoin de pitié quand on a porté leurs carcasses au cimetière. Eh! bien, nous croyons à la mort, nous autres, à la vraie mort intégrale, sans résurrection ni purgatoire. Nous l'appellerons de tous nos vœux, quand nous ne pourrons plus jouir, et nous la voudrons *éternelle*.

XXIX

Faire un bout de toilette

Le bourreau se présente avec une paire de ciseaux pour couper les cheveux de son client. – Allons ! cher ami, lui dit-il affectueusement, nous allons faire un bout de toilette. — Tu parles ! répond le condamné. La conversation, ordinairement, ne va pas beaucoup plus loin.

Lorsque j'entends un bourgeois déclarer qu'il va faire un bout de toilette pour *aller dans le monde*, je pense à cette scène, à ce condamné, moins criminel, peut-être, qui fait, lui aussi, un bout de toilette pour aller dans *l'autre monde*, et je vois très distinctement la Mort derrière mon bourgeois. Il reviendra, j'y consens, avec sa tête sur ses épaules, mais si elle est comme son cœur, ce sera une tête de mort, et les autres bourgeois à têtes de morts salueront en lui un homme du monde qui leur est semblable, —en oubliant les règlements administratifs qui prescrivent la fermeture des cimetières à la tombée du jour.

XXX

Faites comme chez vous

Merci, cher monsieur Lanson, je consens à faire comme chez moi, d'autant plus volontiers que je suis le Diable ou, si vous le préférez, un ami du Diable, un commensal de l'enfer et que, dans votre maison, il me semble, en effet, que je suis tout à fait chez moi. Mes compagnons habituels vous ressemblent traits pour traits et je ne vois pas pourquoi je me gênerais. Lorsque vous serez assez gracieux pour me rendre ma visite, vous serez accueilli d'une manière qui ne vous laissera aucun doute sur nos sentiments. *In pœnis tenebrarum clamantes et dicentes : Advenisti* SOCIUS *noster*.

XXXI

Se faire une pinte de bon sang

Non pas une chopine, ni un demi-setier, mais une belle et bonne pinte, c'est-à-dire un litre, d'après l'ancienne mesure. Il ne faut pas moins

que la capacité d'un litre de sang pour traduire la joie d'un honnête homme qui se tord de rire en apprenant que la République a cambriolé les âmes du Purgatoire ou les religieuses hospitalières. « La capacité de ce cœur ! » disait Mme de Sévigné.

Au bon temps des sans-culottes qui fut, est-il dit, celui des géants, on en buvait assez souvent et on trinquait avec les amis. Mais il fallait le boire chaud et se tenir pour cela très près de la guillotine, dans les courants d'air. C'était soûlant et patriotique, mais inconfortable. Aujourd'hui que la guillotine est devenue intermittente, l'honnête homme privé de ce breuvage, mais toujours aussi fraternel et non moins disposé à la joie, se fait une pinte de bon sang avec les larmes des pauvres et des enfants, ayant le pouvoir, comme autrefois Moïse, de changer cette eau en sang. Il peut le boire chez lui, se l'assimiler fort tranquillement devant un bon feu, en compagnie de sa chère femme ou de la chère femme d'un locataire besogneux, l'une ou l'autre ayant exactement les mêmes goûts que lui. Quand la pinte est consommée, son huissier lui en apporte une autre toute pleine, et la fête continue. C'est presque aussi joyeux que sous la Terreur.

XXXII

Les meilleures choses n'ont qu'un temps

Hélas ! oui. La valse aimée du Bourgeois et surtout de la Bourgeoise, n'est donc pas une des meilleures choses, puisqu'elle a trois temps. Quand on veut pratiquer la vraie religion des Lieux Communs, il y a comme cela, bien des illusions qu'il faut quitter. Au fond, c'est une religion de renoncement.

Le temps de la jeunesse, par exemple, passe généralement pour une excellente chose, mais peut-on admettre de bonne foi que la jeunesse n'a qu'un temps, alors qu'il se dit couramment que telle ou telle femme n'est pas de la première jeunesse ? Il y a donc plusieurs jeunesses, au moins pour les dames, par conséquent le temps de la première, de la seconde, de la troisième jeunesse et peut être aussi, de la quatrième. C'est une contradiction fort singulière et la jeunesse risque beaucoup de n'être pas une des meilleures choses.

Il y a encore le temps de la vieillesse qui paraît unique, les mêmes distinctions n'étant pas

usitées pour elle dans le langage ordinaire. Faudra-t-il dire que la vieillesse et, *a fortiori*, la décrépitude complète, est la meilleure des choses? Je crains qu'il n'y ait là une autre illusion. Tous les grammairiens enseignent que le verbe a quatre temps primitifs et leurs dérivés. Qui osera prétendre cependant que le Verbe n'est pas la meilleure des choses, puisque c'est le Nom même du Créateur de toutes les choses ?

Tout cela est grave.

Les pratiquants du Lieu Commun devraient méditer cette parole forte qui me fut dite, un jour, par une femme charmante qui m'édifia singulièrement : « Avant de parler, il faut tourner sa langue sept fois dans la bouche de son voisin. »

XXXIII

Un bonheur n'arrive jamais seul

C'est comme les punaises dans le lit d'un pauvre. Le bonheur est donc toujours accompagné. Je le crois puisque vous me le dites. Reste à savoir par qui ou par quoi il est accompagné. S'il m'arrive une somme inespérée, je considère naturellement que c'est un bonheur,

mais, presque aussitôt, je vois surgir mes créanciers et voilà ce bonheur en fuite. Ne pensez-vous pas qu'il serait plus exact de dire que le bonheur s'en va toujours seul ? « Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule », disait Racine. Le bonheur des bons fait exactement la même chose et il laisse derrière lui un limon fétide.

XXXIV

Il n'est si bonne société qui ne se quitte

Evidemment la bonne société est celle où on s'amuse. Etant un homme de plaisir, je ne la conçois pas autrement. Je suis plombier et ma femme est couturière. C'est tout vous dire. Désirant nous amuser, nous avions invité, dimanche, quelques amis triés avec soin. On devait déjeuner à la campagne dans un endroit délicieux.

Cela commença par quelques accrocs. Forcés de s'attendre, on manqua plusieurs trains et la pluie se mit à tomber. Nous arrivâmes enfin, très tard, mouillés et crottés, au *Cochon d'or*. Ma femme, une personne douce, avait déjà giflé

le peintre Isidore et le vieux monsieur décoré, de l'Amicale des Instituteurs, qui nous honorait de sa présence, l'un et l'autre s'étant permis des familiarités excusables un jour de fête.

Tout allait bien cependant et on put se faire servir dans une espèce de grange où l'odeur de la moisissure se combinait avec celle d'un fumier voisin. C'était tout à fait champêtre, l'imagination des convives s'exaltait et la fanfare de Seine-et-Oise qui vint à passer nous remplissait de sentiments généreux, lorsque la compagne de notre ami le jardinier de l'Obélisque, s'avisa de soulever je ne sais quelle question de chapeaux dont ma femme fut offusquée. Il y eut bientôt un échange d'épithètes bucoliques où je crus reconnaître les noms de quelques-uns de ces volatiles ou quadrupèdes qu'on ne doit pas s'étonner de rencontrer à la campagne. Ici, je l'avoue, ma mémoire est un peu trouble. Nous avions bu, depuis deux heures, un assez grand nombre de litres et je ne sais plus exactement ce qui se passa. Je me souviens d'avoir vu, comme en un rêve, divers projectiles et entendu des clameurs confuses...

Lorsque le garde champêtre vint me ramasser sous la table, à la petite pointe de dix-neuf heures, j'étais seul parmi des débris étranges, ayant à régler une jolie addition. Mais j'eus la satisfaction d'apprendre que ma femme avait été

emmenée avec la plus touchante sollicitude par le vieux monsieur de l'Amicale qui avait déployé, paraît-il, une chevalerie au-dessus de tout éloge. Il me la ramena, le lendemain, en très bon état, quoique un peu émue encore et sincèrement affligée d'avoir été forcée de se séparer de moi, en même temps que les autres, pour ne pas manquer le train. Je la consolai de mon mieux en lui faisant remarquer qu'il n'y a pas de si bonne société qui ne se doive quitter un peu plus tôt ou un peu plus tard, et je garde précieusement le souvenir de cette belle journée.

XXXV

Avoir de l'ordre

Parole banale entre toutes. Un monsieur a de l'ordre quand il règle ses factures et qu'il est en mesure pour ses échéances. Une dame a de l'ordre quand elle vérifie, chaque jour, les comptes de sa cuisinière ; quand elle est attentive à ne pas laisser le linge sale dans le voisinage des casseroles ; à ne pas faire habituellement ses cheveux au-dessus du potage ; à ne pas se servir de la brosse à dents de son mari pour la

toilette de ses ongles, etc. ; mais surtout quand elle a le souci constant de la plus méticuleuse économie et qu'elle s'applique à ne pas ressembler à ces personnes ruineuses qui s'occupent quelquefois des indigents, comme si les bureaux de bienfaisance n'existaient pas. Tout cela est élémentaire.

Mais il y a une question plus haute, si toutefois il peut y avoir quelque chose de plus haut que la sagesse dans le gouvernement d'une maison bourgeoise. Dieu a-t-il de l'ordre, oui ou non ? Voilà, je pense, une sacrée question, c'est le cas de le dire et crânement posée, on en conviendra.

Je connais des bourgeois réellement forts qui ont lu Schopenhauer et Nietzsche, et qui couchent volontiers avec M. Bergson. Sincèrement épris de la vérité, ils déplorent de bonne foi et avec une grande tristesse le désordre effrayant de l'œuvre de Dieu. Ils voient, pour s'en affliger profondément, que rien n'est à sa place, ni les choses ni les hommes, à commencer par eux-mêmes, et qu'il est infiniment regrettable que le Créateur ait négligé de les consulter. Ce serait puéril de leur opposer la fable du *Gland et de la Citrouille* qu'ils ont lue dans leur enfance avec le mépris convenable. « Dieu fait bien ce qu'il fait », dit La Fontaine, « en louant Dieu de toutes choses ». Cette antienne leur est connue

et ne les impressionne pas. Hautement ils revendiquent les droits de la citrouille et se mettent à la place de ce cucurbitacée qui ne devrait pas ramper. Ainsi de tout le reste.

La création laisse beaucoup à désirer. Elle est, disons-le, ratée et même sabotée. Dieu n'a pas fait ce qu'on devait attendre de lui et c'est fort injustement qu'il exige un salaire d'adoration. Un ouvrier qui travaillerait comme lui ne resterait certainement pas six jours à l'usine. Sans parler du froid et du chaud qui s'équilibrent si mal, des inondations injustes et des iniques sécheresses, des pestes ou des choléras qui s'attaquent sans discernement aux riches et aux pauvres ; sans insister même sur ces guerres calamiteuses dont il est impossible de prévoir l'issue et qui peuvent déterminer soudainement des désastres financiers ; sans rien dire non plus de certaines famines inopinées qu'on n'a pas eu le flair d'organiser à l'avance et qui surprennent si péniblement parfois les capitalistes engagés dans d'autres affaires d'un rendement inférieur ; oui, même en faisant table rase de tout cela, que penser des aberrations despotiques de la prétendue morale chrétienne ?

En supposant que le Décalogue ait été promulgué uniquement pour les esclaves et les miséreux, on pourrait l'admettre à la rigueur, avec certaines atténuations. Mais c'est un désordre

insupportable de prétendre qu'un propriétaire, par exemple, soit astreint à l'obligation de n'adorer qu'un seul Dieu ou qu'un commerçant ait le devoir de ne pas voler et qu'il lui soit défendu de mentir. « Au surplus et pour couper court », dira le philosophe bourgeois, « n'est-il pas écrit dans les livres soi-disant sacrés qu'on dit inspirés de l'Esprit-Saint, que le Fils de Dieu venu pour sauver le monde a choisi la folie et a enseigné la folie ? » Il ne manquera pas d'ajouter que cet aveu est concluant, que le désordre divin est manifeste et que la question posée tout à l'heure est parfaitement oiseuse.

XXXVI

Avoir du toupet

Ce Lieu Commun n'intéresse pas directement les coiffeurs. On ne parle pas chez eux de friser ni d'onduler un toupet, encore moins de le rafraîchir. On peut avoir du toupet, un immense toupet, si vous voulez, sans posséder un seul cheveu. L'exemple de Jules César au Rubicon est tout à fait sans réplique. Il est vrai que nous avons eu Charles le Chauve, « *Josiæ similis parque*

Theodosio, semblable à Josias et l'égal de Théodose », d'après la légende assez ironique d'une vieille image de livre d'heures où il est représenté, d'ailleurs, avec une abondante chevelure. Cependant l'histoire ne mentionne aucune escapade insigne de ce poussiéreux carolingien. Il n'y a donc pas lieu d'insister sur la calvitie dont je n'ai parlé que pour mettre les perruquiers hors de cause.

Ajoutons que le toupet est déjà un vocable usé. On dit maintenant avoir du *culot*, expression charmante que tout le monde paraît comprendre, même à l'Académie française où Hanotaux l'employa quand il fut chargé d'accueillir M. de la Palice, en remplacement d'un podagre de l'épiscopat ou peut-être de Paul Bourget mort avant terme, si ma mémoire est fidèle. Mais toupet ou culot, le Bourgeois a horreur de ce qui est signifié par ces locutions.

Exemples : un beau jeune homme n'ayant d'autre industrie que de tuer, chaque aurore, le mandarin, ou de noircir des verres pour les éclipses, sollicitant la main de la fille aînée d'un riche notaire ; un anarchiste recherché plaçant lui-même une bombe à renversement dans le chapeau de M. Lépine ; un locataire insolvable offrant à son propriétaire, le jour du terme, un instrument de précision pour l'extraction de la poutre qu'il a dans l'œil ; un quatrième vicaire

de Sainte-Clotilde ou de Saint-Roch prêchant sur la nécessité des souffrances ou le devoir de la nudité évangélique ; enfin et pour tout dire, un poète que nous supposerons le plus grand du monde, mettons Dante, oui, Dante lui-même, venant proposer la *Divine Comédie* à l'éditeur de François Coppée ! Telles sont les pratiques les plus ordinaires de l'individu qui a du toupet, toupet moyen ou fier toupet, selon les cas, mais toujours horripilant pour le Bourgeois qui en est infailliblement suffoqué.

XXXVII

Avoir fait ses preuves

Il est connu qu'un homme a fait ses preuves quand il a tué quelqu'un en duel ou ruiné plusieurs familles. Une femme peut avoir fait ses preuves d'une manière un peu différente, mais identique, à ne considérer que le résultat. Les preuves ou la preuve de quoi ? Je voudrais bien le savoir.

Il y a encore des professeurs, de l'école de Fénelon, qui prouvent l'existence de Dieu par la fluidité de l'eau ou la consistance du roc. Cela

me fut enseigné vers le milieu du siècle dernier par un vieux pion de lycée de qui la jeune femme, très ragoûtante, s'employait à des démonstrations plus certaines et mieux appréciées. Mais il ne s'agit pas de cela.

Si on me parle d'un homme dans les affaires ou simplement d'un écrivain quelque peu notoire ayant fait ses preuves, je garde le silence, ne voulant pas passer pour un imbécile, mais je me souviens aussitôt de quelques glorieux plus ou moins connus et je me demande à moi-même si le personnage qui m'est désigné a seulement prouvé sa propre existence. C'est cette preuve-là qu'il me faut et non pas une autre. Car je suis devenu extrêmement défiant depuis le jour où je me suis aperçu de l'inexistence absolue d'un très grand nombre d'individus qui semblent situés dans l'espace et qu'il est impossible de classer parmi ceux qui ont une appréciable et suffisante raison d'être.

Si vous avez du temps à perdre, essayez de vous représenter Hanotaux ministre, par exemple, ou Hanotaux écrivain. Efforçez-vous ensuite d'imaginer Anatole France caressant amoureusement Hanotaux ou Paul Bourget sur sa *Barricade*, vous n'y parviendrez jamais. Le Néant, épuisé d'avoir vomi tant d'autres hommes illustres, s'est trouvé complètement vide lorsque Dieu a voulu les en tirer à leur tour.

Si de tels numéros sont inexistants, comme il est facile de s'en assurer par le plus rapide examen, que faut-il penser d'un pharmacien, d'un professeur de billard ou d'un conseiller municipal, qui ont fait leurs preuves, et quelles preuves, encore une fois ?

Les recensements ne signifient rien. On ne saura jamais combien est infime le nombre réel des habitants de notre globe. Un visionnaire que je connus autrefois sur le fumier me démontra, en trois mots, le néant des chiffres. Lui parlant un jour de la Vallée de Josaphat où le prophète Joël a prédit que toutes les nations et toutes les générations seront jugées *in circuitu*, je m'étonnais de la petitesse vérifiée de ce point géographique et de l'impossibilité matérielle d'y rassembler une aussi prodigieuse multitude pour réaliser la prophétie. Il eut un aimable sourire et, s'étant recueilli quelques minutes, il me répondit simplement : « *On sera* TROIS !... »

Je n'oublierai jamais la sensation foudroyante qui me fut procurée par cette parole.

XXXVIII

Avoir plusieurs cordes à son arc

L'arc est une arme de guerre singulièrement démodée depuis l'invention des mitrailleuses et des schrapnels, et notre législation pénale a ruiné le commerce de la corde. Un désespéré qui voudrait se pendre avec gloire à une corniche de l'Arc de triomphe serait forcé, pour trouver une ou plusieurs cordes convenables, de courir assez loin dans l'avenue de la Grande Armée où les boutiques sont rares. Encore ne lui vendrait-on que de honteuses cordes d'emballage qui déshonoreraient son suicide et il se verrait forcé d'y renoncer. Il faut donc s'en tenir au sens métaphorique, d'ailleurs très obscur.

On dit qu'un citoyen de la République a plusieurs cordes à son arc lorsqu'il peut être successivement ou simultanément, un honnête homme et un homme de sac et de corde; lorsqu'il est également capable de cambrioler une villa suburbaine et de présider une société de tempérance; lorsqu'il a l'esprit assez délié pour donner indifféremment des leçons de mathématiques et des leçons de maintien, pour être à la

fois courtier d'assurances, agent électoral, ordonnateur aux enterrements de première classe, auteur dramatique ou tenancier d'une maison de joie ; lorsqu'enfin il est assez ambidextre, au café ou en omnibus, pour avoir, en même temps, sa main dans sa poche et dans les poches de ses voisins. Cela nous met sans doute un peu loin de l'arc d'Ulysse, mais le sage moderne se garderait bien de percer de ses flèches les prétendants de Pénélope, considérant que la tapisserie de cette princesse qui défait, la nuit, son travail du jour, est une attraction certaine pour les amateurs qu'un époux subtil peut utiliser.

XXXIX

Avoir du foin dans ses bottes

Assurément les bottes sont un fichu râtelier pour la mangeaille des herbivores. Mais il est inutile de faire l'idiot. Tout le monde sait que le foin signifie l'argent et que les bottes signifient la caisse. Mais il est bien permis de trouver étrange que ceux qui possèdent l'argent soient comparés à des bestiaux et que les bottes soient préférées à n'importe quoi pour symboliser leur toute-puissance. On a besoin de se

rappeler que les pauvres sont dits va-nu-pieds et que les riches, quelquefois, mangent leur argent, ce qui expliquerait la trivialité de cette locution proverbiale. Cependant elle est singulièrement irrespectueuse. Je ne me représente pas notre Président Fallières assimilé à un vieux carcan et sur le point de prendre sa retraite, empruntant les bottes métaphoriques d'un gendarme de l'Elysée pour y insérer ses modestes économies.

XL

Avoir un cœur d'or

Quel privilège ! Plus de palpitations, plus d'émotions, plus d'amour bête, plus d'entraînements irréfléchis. On est tranquille comme Baptiste et heureux comme les cochons. Cessation des phénomènes absurdes. On ne se ronge plus le cœur, le cœur ne saigne plus. On n'a pas un cœur d'airain, ni un cœur de pierre, encore moins un cœur de lion, mais un bel organe rutilant, conoïde et creux, tout en or et parfaitement insensible. C'est le privilège inestimable du vrai Bourgeois. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui, c'est qu'il a un cœur d'or. Les propriétaires, les huissiers, les usuriers, ont presque

toujours un cœur d'or et cela se voit tellement ! Si vous essayez de les troubler, de les impressionner, de les émouvoir d'une façon quelconque, vous perdrez vos peines. Le cœur d'or vous mettra du plomb dans la tête, du plomb dans les jambes et vous aurez bientôt une mine de plomb.

Seulement le cœur d'or est un don de la nature. On ne le trouve pas chez les bijoutiers qui ne vendent ordinairement que du doublé et qui trompent ainsi tant de jeunes époux candides en leur préparant des surprises désagréables au Mont-de-Piété. Si la nature marâtre ne vous a donné qu'un cœur ordinaire, il vous reste la ressource d'épouser une jeune fille ayant un cœur d'or et très peu de foin dans ses bottines. Dès le lendemain vous connaîtrez votre bonheur. C'est le conseil que je vous donne.

XLI

Avoir le témoignage de sa conscience

— Monsieur Bivalve, donnez-vous la peine d'entrer.

— Je vous remercie, chère madame, je me

suis fait un devoir de vous saluer en passant, mais je crains de vous paraître indiscret.

— Pas le moins du monde, je vous assure. Débarrassez-vous donc de votre chapeau et de votre parapluie. Très bien. Maintenant asseyez-vous dans ce fauteuil qui vous tend les bras et donnez-moi des nouvelles de Mme Bivalve. Elle m'avait paru fatiguée, la dernière fois que je l'ai vue.

— Il est vrai, ma pauvre femme se surmène. J'essaie bien, quelquefois, de la retenir à la maison, mais elle ne veut rien entendre. Elle ne connaît que le sacrifice.

— Elle donne trop de leçons, n'est-ce pas?

— Oh ! madame, ne m'en parlez pas, je ne sais comment elle peut y résister. Leçons de piano, leçons de chant, leçons d'anglais, d'allemand, et même de russe. On ne voit qu'elle dans le métro et les autobus. Quand elle n'est pas chez ses Américains du Trocadéro, elle est à Montmartre ou à Montparnasse. Elle a des élèves jusque dans la banlieue. Aussi je mange presque toujours seul. Quelquefois elle ne rentre pas. A toutes mes observations, elle répond invariablement qu'elle a le témoignage de sa conscience et je suis en paix. Je travaille de mon côté à mon grand ouvrage.

— Oui, je sais que vous avez entrepris une œuvre très remarquable qui vous ouvrira cer-

tainement les portes de l'Institut. Mais permettez-moi de revenir à cette chère Mme Bivalve. Je veux croire que son activité excessive est suffisamment rémunérée.

— Eh ! sans doute, et c'est justement ce qui la rend infatigable. « Tu as ton œuvre à faire », me dit-elle, chaque fois qu'elle met son chapeau, « tu as une glorieuse mission, je veux écarter de toi les soucis vulgaires. » Et la voilà partie. Oh ! nous ne manquons de rien, c'est sûr. Quelquefois elle me fait de jolies surprises. Tout dernièrement, connaissant mes goûts cynégétiques toujours contrariés par l'étude, n'a-t-elle pas eu l'idée charmante de décorer notre salle à manger de magnifiques ramures de cerf, entremêlées de cornes d'aurochs ou de bisons qui ont probablement coûté fort cher et que je regarde avec attendrissement pendant mes repas. N'est-ce pas admirable ?

— Ah ! oui, le mot admirable n'est pas trop fort. Ce que je remarque surtout, c'est le tact bien féminin de ce cadeau qui a dû vous donner une haute idée de la conscience de votre femme. Evidemment il lui fallait un mari comme vous et elle le sait.

— Madame, je vous en prie, ne m'accablez pas de confusion. Je me sens tout à fait indigne d'une telle compagne, et puisque vous parlez de conscience, la mienne me rend ce témoignage

que je n'ai rien fait jusqu'ici pour la mériter. Permettez-moi maintenant de prendre congé. Mes livres me rappellent et je suis impatient de rechercher, sur une indication malheureusement trop vague de Molière, un chapitre lumineux d'Aristote ou de Thucydide concernant la coiffure des hommes mariés aux temps héroïques de la Grèce. J'ai l'honneur de vous saluer.

M. Bivalve est l'auteur connu et redouté de la *Sélection des Témoignages historiques*. Mme Bivalve a d'autres affaires que nous n'avons pas à connaître et qui ne nous regardent pas ; mais tous deux ont le témoignage de leur conscience. Ils ne cessent de l'affirmer et ce serait une indignité de ne pas les croire. Pendant que M. Bivalve construit ses cataplasmes de notes et de références où succombent sans espoir les textes originaux des vieux chroniqueurs, Mme Bivalve est absente et ne rentre que quand il lui plaît, laissant à cet homme savant le soin vulgaire d'une cuisine qu'il ignore ou d'un raccommodage très urgent dont il se reconnaît incapable. C'est d'ailleurs un ménage parfait, chacun ayant comme nous l'avons dit, le témoignage de sa conscience, point essentiel pour assurer la félicité conjugale et pour confondre les méchants. Que le mari soit traité de crétin dans des journaux sans vergogne ou que survienne un déluge de lettres anonymes l'informant de la conduite

scandaleuse de sa femme, aussitôt ils se réfugient tous deux sous le même bouclier impénétrable, et leur sérénité n'en est pas altérée un seul instant.

Le réjouissant équilibre de ce couple a été pour moi l'occasion de réfléchir profondément sur la conscience. Il y a, comme cela, bien des mots d'usage courant qu'on néglige de scruter. La conscience, disent les philosophes, est le sentiment qu'on a de soi-même, sentiment presque toujours agréable. La conscience alors est comme un miroir amoureux de la personne qui le consulterait. C'est une voix intérieure, un jugement secret qui approuve les actions louables et qui condamne les mauvaises. Dans le premier cas qui est, sans doute, le plus fréquent, l'approbation est sans réserve. Dans le second, auquel il vaut mieux ne pas penser, la condamnation des pires turpitudes est heureusement mitigée par une indulgence inépuisable et par la miséricordieuse prodigalité de tous les sursis, car il est constant qu'on ne se veut aucun mal. S'il s'agit de pénétrer dans la conscience des autres, ce qui est beaucoup plus facile et surtout bien plus amusant, comme chacun sait, la sévérité s'impose naturellement, une extrême sévérité, la morale bien entendue, la charité même, pour tout dire, exigeant qu'on soit plus attentif aux autres qu'à soi-même. Mais cela nous entraînerait trop loin.

« Je me déplais moins qu'autrefois », a dit notre François Coppée dans la *Bonne Souffrance.* Comment pourrais-je oublier l'attendrissement que cette parole me procura ! Autrefois, quand il pratiquait les pauvres noces qui devaient le conduire, comme par la main, au lit mécanique, il ne se déplaisait pas trop, je pense, mais enfin il se déplaisait. Plus tard, quand il se fut avisé de pratiquer, au petit bonheur, les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise il se déplut moins et, la beauté de son âme lui étant révélée de jour en jour, il cessa complètement de se déplaire, j'aime à le croire.

C'est un grand et fameux exemple qu'il nous est loisible d'opposer à ces saints farouches qui ont prétendu que la recherche de la vertu doit avoir pour effet de nous dégoûter de nous-mêmes de plus en plus. François Coppée si judicieusement admiré, comme poète et comme chrétien, par la *Bonne Presse,* avait donc au plus haut degré, le témoignage de sa conscience. Son cas est irréfutable et irréfragable. C'est, sans aucun doute, celui de M. et Mme Bivalve, en même temps que de beaucoup d'autres.

La conséquence crève les yeux. Dans quel bourbier d'ignominie ne voit-on pas les malheureux qui se déplaisent tout le temps. L'homme juste doit être content de lui-même, exactement comme le charcutier qui fait sa caisse, le soir du

14 juillet, ses volets bien clos, après avoir écoulé dans la journée une extraordinaire quantité de cochonneries. Qui osera dire que ce n'est pas là un profitable examen de sa conscience, et comment celle-ci lui refuserait-elle son témoignage le plus enchanteur ?

Le vertueux Fouquier-Tinville, au moment d'être conduit à la guillotine où il en avait expédié tant d'autres, écrivit : « Je n'ai rien à me reprocher, je meurs sans reproche. » Ce témoignage de sa conscience est conservé aux Archives nationales. Une telle relique est probablement miraculeuse et on devrait la faire toucher aux imbéciles atteints de mansuétude.

Les théologiens qui parlent de la conscience ont l'air d'ignorer qu'elle ne peut pas être *identique*. La conscience de Néron, par exemple, qui se savait matricide, empereur du monde et artiste supérieur, n'était certainement pas la conscience des guenilleux chrétiens dont il faisait des luminaires. De même, aujourd'hui, il y a la conscience du maître de forges et celles de ses ouvriers, de leurs femmes, de leurs petits enfants qu'il utilise. Il y a la conscience des riches et la conscience des pauvres, la conscience des bourgeois et la conscience évidemment disparate des artistes. Enfin et d'une manière générale, il y a ceux qui n'ont rien sur la conscience et ceux qui ont quelque chose sur la cons-

cience, de quelque manière qu'on veuille entendre ces mots. Cela fait autant de témoignages et c'est à s'y perdre. J'imagine quelquefois que le monde finira par un déluge de témoignages.

XLII

Être pour le solide

Une chose qui m'a souvent étonné, c'est d'entendre un ivrogne déclarer qu'il est pour le solide. J'ai même remarqué que plus il est soûl, plus il s'obstine à promulguer cette inconcevable préférence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne sont pas des ivrognes de carrière et qui disent volontiers la même chose plusieurs fois par jour. Cependant le fait que je viens de signaler a son importance et il ne serait peut-être pas déraisonnable d'en espérer un peu de lumière. La sagesse des nations ne nous apprend-elle pas que « la vérité est dans le vin » ? A plus forte raison dans l'alcool qui est l'esprit du vin, quand il n'est pas l'esprit du bois ou de toute autre matière végétale ou animale. Ici, je ferai remarquer en passant, rien qu'en passant, qu'il y a un joli blasphème dans l'emploi cons-

tant de ce vieil adage, si on se prend à considérer que la Vérité est un des noms de Jésus et que sa présence est *réelle* dans le vin transsubstancié du Sacrifice. Mais, *non est hic locus.* Nous y reviendrons plus tard.

En ce moment il s'agit de savoir ce qu'on entend par le solide. Les rudiments nous enseignent que c'est une portion de l'étendue géométrique ayant les trois dimensions et cela paraît incontestable. Mais alors que penser d'une piété solide ou d'une amitié solide? Où prendre leurs dimensions? Comment faire pour les mesurer? Le rôle de la géométrie à leur égard ne sera-t-il pas étrangement sacrifié ? Une piété triangulaire ou polygonale ne se conçoit pas mieux qu'une amitié sphérique ou en équerre comme une potence. On parle quelquefois de livres solides, ce qui est compréhensible si on voit en eux des cubes pouvant tenir plus ou moins de place dans la bibliothèque d'un bourgeois. On ne peut être pour le solide que carrément ou rondement, c'est bien clair et toute autre conception est illusoire.

L'homme qui est pour le solide, qui veut le solide, doit donc se tenir aussi éloigné que possible de la religion, laquelle est évidemment liquide ou gazeuse, puisqu'elle ne présente que des objets insaisissables à la main du charcutier et imperceptibles à l'œil du bœuf. Interro-

gez M. Bergson. Si sa digestion a été favorable ou si son portrait le plus récent par un cubiste audacieux a pu combler son esthétique, il vous concédera sans difficulté, je veux le croire, que le Saint-Esprit n'est pas encore descendu en lui et que l'Incarnation du Fils de Dieu est en instance ; mais que le gigot à l'ail ou sans ail est un aliment d'une solidité indiscutable, qu'il y a du bon dans toutes les religions, que la plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a et que Paris n'a pas été bâti en un jour. Vous serez alors en pleine lumière.

XLIII

Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints

C'est le conseil très précieux des gens instruits qui savent à quoi s'en tenir. Autrefois, il y a longtemps, quand les protestants et les modernistes n'avaient pas encore été enfantés, on croyait que les Saints avaient le pouvoir de venir en aide à ceux qui les invoquaient avec amour. Il y avait des Martyrs fameux dits Auxiliateurs qui ne marchandaient pas leur assis-

tance aux pauvres chrétiens qui les honoraient en souvenir de leurs tourments. Il y avait aussi et surtout des patrons célicoles pour les divers corps de métier : saint Blaise pour les tisserands ; saint Barthélémy pour les tailleurs ; saint Crépin pour les cordonniers ; saint Eloi pour les orfèvres ou serruriers ; sainte Catherine pour les charrons ; saint Joseph pour les charpentiers ou menuisiers ; les saints Côme et Damien pour les médecins ; saint Isidore pour les laboureurs ; saint Fiacre pour les jardiniers ; saint Yves pour les avocats ; saint Luc pour les peintres ; saint Michel pour les pâtissiers ; saint François pour les tapissiers, et combien d'autres que j'ignore ou que j'oublie !

Chacun de ces habitants du Paradis était honoré d'une façon toute particulière et l'objet d'une confiance que rien n'altérait. On avait *affaire* à Dieu, sans doute, mais par ses saints ; non seulement en France, mais dans tous les pays chrétiens. C'était un reflet de la Gloire essentielle dans les plus humbles demeures et c'est ainsi que se formèrent les patientes et miraculeuses nations du Moyen Age. Les mendiants seuls, les va-nu-pieds qui demandaient leur pain de porte en porte eurent le privilège insigne du patronage direct de Jésus-Christ, étant configurés, plus que les autres chrétiens, au Sauveur du monde et c'était, à cause de cela,

un très grand honneur et une allégresse de les accueillir. Quand on en rencontrait un dans la campagne desséchée, on croyait rencontrer une source vive...

La piété moderne, éteignant cette poésie grandiose, a établi que les vieux saints d'autrefois devaient être considérés à l'avenir comme des domestiques de peu de confiance, au service d'un Dieu éventuel et pouvant être supposé problématique ; en sorte que le plus sûr, aujourd'hui, paraît être de n'avoir affaire à *personne*, sinon à l'huissier ou au percepteur. C'est je pense, tout ce qui reste au fond du tamis où ont été passées les cendres des siècles. Cela suffit à notre Bourgeois qui ne veut rien savoir du calendrier ecclésiastique et qui ne se croit pas impie. Cela suffit également à beaucoup de prêtres ennemis de l'exagération religieuse qui proclament que la foi est en progrès, lorsque leurs paroissiens ont la bonté de ne pas faire leurs ordures en pleine église et qu'ils demandent poliment la clef des lieux.

XLIV

La religion est si consolante !

Cette affirmation est ordinairement proférée ou susurrée par des personnes qui n'ont aucun besoin de consolations. Elle sous-entend qu'on a juste assez de religion pour ne pas ressembler à ces publicains qui jeûnent avec tristesse d'un bout de l'année à l'autre, pendant qu'on s'enfile tout le temps des repas exquis dans une grande paix de conscience. On ne doit rien aux gens qui crèvent de misère, puisqu'ils ont la religion pour les consoler. Il ne tient qu'à eux de manger leurs croûtes avec délices ou même de se réjouir en ne mangeant absolument rien. Les ventres creux sont des tambours excellents pour l'entraînement des miséreux à la conquête du Paradis. Tant pis pour eux s'ils ne comprennent pas leur bonheur.

Visite d'un de mes amis au curé d'une des plus riches paroisses de Paris. Des équipages reluisants stationnent devant la porte. Il faut attendre que les belles dames ou les beaux messieurs aient défilé. On introduit enfin le pédestre visiteur. « Monsieur le Curé », dit-il, « cela

doit vous changer beaucoup de M... », nommant une très pauvre paroisse bien connue de l'interlocuteur. « En effet », répond celui-ci, « *c'est plus consolant !* » Je souligne ces mots qu'on ne remarquerait peut-être pas assez. Ils n'ont l'air de rien et c'est toute l'histoire de notre belle France religieuse au commencement du xxe siècle. Ce digne curé n'a pas peur de dire qu'il avait besoin de consolation. La vue des pauvres affligeait son âme sacerdotale. Il n'était pas à sa place parmi ceux qui souffrent et on aurait dû lui confier plutôt les ouailles qu'il était capable de paître. Car les riches sont consolants, ayant eux-mêmes quelquefois le désir d'être consolés.

Pour être exact, il faudrait dire qu'ils en ont encore plus besoin que les pauvres, ayant l'âme beaucoup plus *fine*, comme l'a si délicatement observé notre Paul Bourget, doué lui-même d'une âme si fine qu'elle paraît n'avoir qu'une seule des trois dimensions requises pour la délimitation géométrique des choses brutes et palpables. C'est ce qui est admirablement senti par les curés des dames. Ils les consolent et elles les consolent. La religion est alors un bazar de consolations réciproques, un bazar distingué où s'échangent continuellement des paroles de consolation, *verba consolatoria*, telles qu'en proférait l'ange du prophète Zacharie,

mais où les âmes grossières des indigents ne peuvent être admises.

Sans remonter jusqu'au temps des Martyrs dont l'histoire n'est pas du tout consolante, on peut lire, dans des ouvrages excessifs, qu'il y a eu des époques, fort antérieures à l'institution des Jésuites où on parlait beaucoup moins de consolation. La consolation était ajournée à la venue du Paraclet, venue qu'on supposait lointaine et, en attendant ce Troisième Règne de Dieu sur la terre, on pensait qu'il fallait souffrir au pied de la Croix, dans le Sang du Père des pauvres. Cela on le pensait résolument, absolument, et la dévotion n'avait rien de sentimental. L' « éminente dignité des pauvres » dont parla Bossuet beaucoup plus tard, n'était pas un vain discours adressé à des perruques et à des plumages, mais une réalité tangible, indiscutée, au point qu'il était presque banal de voir des riches et parfois de très hauts seigneurs se faisant pauvres pour y avoir part. Il est vrai qu'alors on avait peur de l'Evangile et que, depuis on est devenu plus brave. « Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation ! » Essayez donc, aujourd'hui, d'effrayer quelqu'un de cette Parole de Jésus-Christ !

Mais je vois que le curé de tout à l'heure m'a entraîné trop loin. Le besoin moderne de consolation ne se fait pas moins sentir chez les pau-

vres que chez les riches, et voilà ce que Bourget ne comprendrait pas. Moi non plus, d'ailleurs, bien que je sois situé à quelque distance de l'illustre psychologue. « Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir », fait dire imbécilement à une de ses héroïnes l'imbécile Alfred de Musset. C'est le sentiment universel de nos dévots et de nos dévotes, riches ou pauvres. De la part des pauvres, c'est renversant.

Avoir la Souffrance et l'Ignominie impétrantes à portée de la main et n'en pas vouloir ! En d'autres termes, avoir le moyen de construire une cathédrale spirituelle plus magnifique et plus haute que les basiliques fameuses et préférer à la première pierre une petite phrase de miel chuchotée dans la pénombre ! Dieu n'existe peut-être pas, mais la religion est si consolante ! Ah ! elle est propre, cette religion de pharisiens et de pharisiennes au cœur prostitué que *console* la Sueur de Sang du Fils de Dieu !

XLV

Les pensées de derrière la tête

On dit qu'un homme a des pensées de derrière la tête quand il ne dit pas tout ce qu'il pense ou tout ce qu'il veut. C'est un cas très ordinaire

t rien d'exceptionnel n'est signifié par cette xpression. Celui qui dirait tout ce qu'il pense t déclarerait toutes ses intentions n'aurait que les pensées de devant la tête, des pensées de *façade*, si on peut dire, et serait une sorte de nonstre. Sa tête ressemblerait à une maison impossible, sans hauteur ni profondeur, sans toit, ans cave, sans escalier, sans propriétaire, où n ne pourrait s'étendre pour dormir qu'en mettant ses pieds et même ses jambes hors de la enêtre, au scandale constant des personnes élégantes ou raisonnables qui passeraient dans la ue. On ne peut imaginer rien de plus absurde. En supposant qu'une telle demeure parût habitable à des malheureux accoutumés à l'étalage e leur misère, comment des gens dignes d'estime, *n'ayant rien à se reprocher*, pourraient-ils upporter de s'offrir en spectacle à tous ceux ui seraient tentés de regarder dans leur intérieur ?

Un homme qui a des pensées de derrière la ête, au contraire, est simplement un individu ensé, habitant une maison bien aménagée, pourue, par conséquent, d'un endroit retiré où il lui oit loisible de penser en sécurité, et d'un autre ndroit, peu éloigné du premier, où il puisse béir à certains appels de la nature, sans que ersonne en soit informé. L'idéal serait qu'il n'y ût qu'un seul endroit pour les deux fonctions

qui paraissent avoir, dans ce cas, une mystérieuse et profonde conformité. Les spéculateurs et les sociologues me comprendront !

XLVI

Lire entre les lignes

C'est extrêmement facile. Il suffit de posséder pour deux sous de clairvoyance, d'avoir quelque peu vécu et d'être dans la volonté habituelle de ne pas s'en faire accroire. Exemple entre plusieurs centaines de mille :

« Cher maître, je viens de lire avec une admiration sans bornes votre incomparable ouvrage sur la *Division du travail sexuel envisagée comme la source de la solidarité conjugale,* et je ne sais comment vous exprimer mon enthousiasme, etc. »

L'auteur, heureusement circoncis, M. Emile Durkheim, pape de la sociologie sorbonnarde, habitué sans doute à la lecture interlinéaire, déchiffrera certainement ceci :

« Triple idiot, je viens d'avaler, avec un indicible dégoût, le chef-d'œuvre de crétinisme que tu as eu l'indécence inqualifiable de publier et je ne veux pas perdre une minute pour te le

revomir à la face, etc. » Notez que j'atténue considérablement les expressions supposées d'une simple lettre à un professeur vénéré.

Que dirai-je d'un livre entier qui serait lu de la même façon ? Il est vrai que, dans ce nouveau cas, c'est l'auteur qui parlerait à son lecteur, mais le style ne serait pas moins généreux et voici à peu près l'avis très sincère qu'on trouverait entre toutes les lignes d'un roman de 400 pages signé Paul Bourget, Maurice Barrès ou plus simplement Bottom :

« Snobs imbéciles et délicieuses catins du monde, voici mon ordure, savourez-la. Elle est digne de vous en tout point et votre goût infaillible pour les immondices ne manquera pas de l'apprécier, etc. »

On devrait fonder une chaire pour l'enseignement de la lecture entre les lignes.

XLVII

Lire à tête reposée

Il n'y a qu'un seul livre qui puisse être lu à *tête reposée.* C'est le Livre de Vie et il n'a qu'une seule ligne : *Electus vel Damnatus.*

XLVIII

Devoir à Dieu et au Diable

Il paraît que c'est exactement la même chose. On doit à Dieu, disent les docteurs ascétiques, le sacrifice de sa volonté, de ses affections, de ses goûts, de sa vie même ; et le diable demande une immolation identique. La seule différence, qu'on pourrait croire essentielle et qui est, au contraire, une confirmation de l'identité, c'est que Dieu exige qu'on renonce au diable et que le diable, de son côté, veut absolument qu'on renonce à Dieu.

Comment faire pour contenter l'un et l'autre? On a bientôt fait de dire que c'est impossible. Le Bourgeois qui a des sentiments religieux voit très clairement qu'il est indispensable de servir deux maîtres à la fois pour mener à bien ses affaires, lesquelles, naturellement, passent avant tout. Il sent, d'ailleurs, en lui, et à tout instant, les deux hommes en opposition continuelle dont il est parlé dans le Livre et il faut nécessairement que chacun d'eux ait son emploi. Une comptabilité obscure intervient alors. Avons-nous fait assez aujourd'hui pour plaire à

Dieu sans mécontenter le diable et *vice-versa*, n'avons-nous pas été désagréables à Dieu en faisant trop de concessions à son adversaire ? Qui peut se flatter d'avoir le tact requis pour le maniement d'une telle balance ?

Qui ? demandez-vous. Mais le Bourgeois naturellement, le Bourgeois avec son livre de Doit et Avoir. Le grand art où il excelle consiste à transposer alternativement et subtilement Dieu et le Diable sur les deux colonnes, de façon à ne pas s'en faire des ennemis et, en même temps, à les rouler profitablement l'un après l'autre. C'est un équilibrisme très savant qui demande à la fois de l'expérience, de la promptitude et un solide estomac.

On objectera peut-être que je cherche midi à quatorze heures, que ceux qui font usage de ce Lieu Commun veulent dire bètement qu'on doit de l'argent à tout le monde. Je répondrai comme j'ai fait plusieurs fois déjà, que la parole du Bourgeois, ayant quelque chose de prophétique, va beaucoup plus loin que sa pensée qui ne va ordinairement nulle part, et que c'est vraiment ce que je viens d'écrire qu'il dit en réalité.

XLIX

Comme on fait son lit on se couche

Un vieil historien parlant de Charles le Téméraire s'exprimait ainsi : « Celui qui hérita de son lit dut le prêter pour faire dormir, puisqu'un homme de si grande inquiétude avait bien pu y sommeiller. » La phrase vaut d'être citée, mais nous ne savons pas comment était fait le lit de ce violent prince, et on peut présumer qu'il n'y couchait guère.

Cela n'a rien de commun avec les lits de nos bourgeois où ne sommeillent pas ordinairement l'héroïsme et l'inquiétude guerrière. Ces braves gens font faire leurs lits par des chambrières plus ou moins attentives et ils y couchent assez régulièrement sans nul souci, quand les affaires vont bien. Ceux qui en héritent après leur mort les font désinfecter avec soin pour y dormir du même sommeil et voilà tout. C'est comme un sépulcre garni et confortable où une charogne en remplacerait une autre sans inconvénient ni péripétie.

Mais si on veut dire positivement qu'un bourgeois fait lui-même son lit, c'est au figuré qu'il

faut l'entendre. En ce sens, il n'est pas *téméraire* d'affirmer que la plupart des bourgeois couchent dans la boue, et un assez grand nombre dans la boue du sang des pauvres, en attendant le matelas de braise ardente qu'ils se préparent pour l'éternité.

L

Mettre de l'eau dans son vin

C'est une antiphrase. L'homme sage met de l'eau dans le vin des autres, le plus d'eau possible et boit lui-même du vin pur, surtout quand il appartient à une société de tempérance. Mais ceci n'est que le commencement de la sagesse. La fin de la sagesse ce serait le déluge et on refuse d'aller jusque-là. Il ne faut pas noyer le client ni compromettre les récoltes. Discernement et juste mesure, voilà ce qui est demandé par la raison. Quelquefois il est à propos de soûler le client, d'autres fois il est avantageux de lui donner la pépie. Question de tact et de coup d'œil.

La seule règle invariable c'est d'éteindre toujours l'enthousiasme et de souffler sur tous les luminaires de l'espérance.

INTERMÈDE

Bien faire et laisser dire

Avant-hier, 19 janvier 1913, on célébrait à la Sorbonne le cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Judas-Ernest Lavisse, membre de l'Académie prétendue française, dans l'Ecole normale supérieure dont il est aujourd'hui le Directeur. M. Raymond Poincaré, élu fraîchement ou fraîchement élu Président de la République, en conséquence d'une admirable cuisine parlementaire, avait tenu à honorer de sa figure cette farce jubilatoire.

Il y eut des discours, naturellement, et quels discours! On entendit un M. Guist'hau, ministre de je ne sais plus quoi, rappelant un vieux boniment où ce Lavisse avait parlé de « la seule

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

puissance désormais souveraine, la Science rénovatrice, philosophie de l'avenir et religion en espérance ». *La religion en espérance!* C'est sur ce dernier échelon du crétinisme universitaire que Poincaré, successeur de Louis XIV, de Napoléon et de Fallières, a serré la main du savant Lavisse qui fut, autrefois, l'un de ses pions. Mais il aurait fallu serrer beaucoup d'autres mains, Lavisse n'étant qu'une unité dans le troupeau.

Il ne faut pas oublier qu'il y a des sorbonnards tels que Aulard, Lanson, inventeur des « six grandes lois de la littérature sociologique » parfaitement ignorées avant lui ; Langlois et le calviniste Seignobos introducteur en France du phylloxera historique ; enfin et surtout l'inimaginable pontife Durkheim à qui la société future, heureusement opérée de Dieu et de l'intelligence, sera redevable du *totémisme* (?) et de la « division du travail sexuel » (!) Les journaux qui ont raconté le jubilé du cacogénaire Lavisse, n'ont fait, je crois, aucune mention de ces professeurs illustres que le nouvel empereur de la République, si capable de les comprendre, eût été si heureux de caresser avec tendresse!

« *Bien faire et laisser dire* », leur aurait-il dit. « Qu'importe qu'une aveugle multitude vous considère comme des crétins impies ou des cuistres impurs en condition chez les assassins de la France. Qu'importe que moi-même, holo-

causte à douze cent mille francs par an, je sois vu, dans le plus prochain avenir, tel qu'un bouvier stupide au service des agriculteurs de la honte et du désespoir ? N'avons-nous pas le témoignage de nos consciences républicaines ? Ne sommes-nous pas les fils des géants de la Révolution ? Nous savons qu'il n'y a pas de Dieu et que l'histoire a commencé en 1789. Ces certitudes, messieurs, doivent nous suffire. »

De si fières paroles prononcées par un tel chef, n'auraient pas manqué d'incendier les puits de science de la Sorbonne, en mettant des ailes aux pieds d'un assez grand nombre d'auditeurs. Mais les choses trop belles n'arrivent pas et le jubilé dut finir assez platement.

Qu'importe ? dirai-je à mon tour, voilà des hommes, un troupeau d'hommes unis dans la généreuse volonté de détruire le christianisme et d'idiotifier la France. Ils ont pour eux la force presque infinie d'une persévérance que ne décourage nul insecticide et le fanatisme véhément de la sottise absolue. Qui oserait dire que cela n'est rien ?

Songez que M. Durkheim s'occupe de nous *fabriquer une morale* et qu'on lui doit cette trouvaille inouïe que l'amour n'est qu'un cas de la division du travail ! C'est ce même sociologue circoncis qui a promulgué la distinction lumineuse des *sociétés poly-segmentaires sim-*

ples, des *sociétés poly-segmentaires simplement composées* et des *sociétés poly-segmentaires doublement composées.* C'est lui-même encore qui a donné cette définition lapidaire : « Les fonctions administratives sont la fonction cérébro-spinale de l'organisme social ! »

Il n'est pas inutile de déclarer ici que je dois la connaissance de ces belles choses à un très intéressant livre de M. Pierre Lasserre sur la *Doctrine officielle de l'Université.* Je n'aurais pu faire, sans danger de mort, les effroyables lectures auxquelles cet écrivain héroïque a survécu.

Ce qui m'a surtout impressionné dans cet exposé de la doctrine universitaire, c'est que la France est en train de perdre le sens du ridicule. On écrit gravement, avec une autorité immense, des choses infiniment plus cocasses que tout ce qui peut être lu dans Molière ou dans Courteline, et nul ne pense à se rouler par terre. On est, au contraire, saisi de respect et d'une sorte de crainte religieuse. C'est la mort imminente annoncée par le plus irrécusable symptôme.

On peut concevoir la France malade, infirme, ruinée, prostituée, demandant l'aumône et ne recevant que des outrages, néanmoins vivante et joyeuse, malgré tout, de sentir en elle un principe de vie, une promesse infaillible de re-

nouveau, de restitution intégrale de sa jeunesse et de sa force, après les infortunes excessives et les non pareilles dérélictions ; mais une France incapable de sentir le ridicule et capable de vivre encore, cela ne se conçoit pas. L'alouette gauloise germanisée, judaïcisée, laïcisée, franc-maçonnisée, au point de ne pouvoir plus distinguer ce qui est risible de ce qui est grave et ce qui est grotesque de ce qui est auguste ; ah ! cette France-là, je ne la vois pas autrement que morte.

Les autres nations peuvent subsister, à leur manière, dans le crottin des pédagogues. Cela n'est pas possible à la Fille aînée de l'Eglise, à l'Epouse préférée de Jésus-Christ, et cependant on pourrait croire que ce malheur épouvantable est sur le point de lui arriver. Ce serait déjà suffisamment horrible de dire que nous pourrions être tout à fait sans Dieu demain matin ou demain soir, mais, que nous descendions assez au-dessous des nègres pour adorer ou faire adorer à nos enfants des excréments présentés par des pontifes tels que le renégat Lavisse ou l'incommensurable imbécile qui a nom Durkheim, quand il ne s'appelle pas Lanson ou Seignobos, c'est un comble d'ignominie que ne supporte pas la pensée française !

Quelques voix, il est vrai, se sont élevées déjà et on commence à espérer le jusant du cré-

tinisme universitaire. Espérance vaine, j'en ai peur. Les sorbonnards ont reçu la poignée de main du Président inauguré qui peut voir en eux des manouvriers d'abrutissement convenables à ses desseins et capables d'illustrer son règne. Électrisés par ce contact, ils reprendront courage, ils reverdiront, ils provigneront et crétiniseront de façon plus dense et plus copieuse. Devenus plus forts et plus pachydermateux, ils opposeront un masque de bronze aux gifles de la critique et le parapluie de leur conscience aux vomissements du dégoût universel. *Bien faire et laisser dire*, penseront-ils alors, en s'accroupissant comme de sales Prussiens sur la civilisation chrétienne.

LI

Le latin de cuisine

La première chose qu'on rencontre en sortant de l'Université, c'est le latin de cuisine. Je n'apprendrai à personne que le latin de cuisine est la langue de l'Église, la langue de Dieu, celle que ne parlait pas Cicéron. Tout le monde sait cela. Les commis-voyageurs eux-mêmes incapables de décliner *rosa*, *la rose*, savent que les païens parlaient un latin très supérieur à celui de la Vulgate. C'est la seule notion qu'ils aient acquise, mais elle est solide comme le roc et préférable à toutes les humanités. Ils sont par là au niveau des sorbonnards qui s'emploient si généreusement à l'extermination de l'enseignement classique.

L'Église parle latin, donc le latin est funeste. Voilà qui est simple et clair. Le symbole de la foi est en latin, le *confiteor* aussi ; l'absolution du prêtre est en latin, la messe et toutes les cérémonies du culte également. Donc il n'en faut plus. Toutes ces vieilleries sont incompati-

bles avec le sport et les autres manifestations de la vie pratique. Abolissons la langue surannée qui les exprime et nous aurons fait un grand pas. Puis, encore une fois, cette langue, si belle au temps des idoles, ne vaut plus rien depuis que les chrétiens en ont fait usage et qu'elle est devenue, par eux, latin de cuisine.

Pourquoi de *cuisine* ? Je n'ai jamais remarqué ni entendu dire que les cuisiniers et les cuisinières eussent la coutume d'employer un latin quelconque pour leurs plus savantes combinaisons. Serait-ce que la tradition vingt fois séculaire de je ne sais quelles recettes d'Apicius aurait fait croire qu'ils avaient étudié ce vieil auteur ? Mais Cœlius Apicius, le plus célèbre des goinfres antiques, vécut sous Tibère et son traité de l'*Art culinaire* est écrit dans la langue de Pétrone qui n'était certainement pas un chrétien. Il faut donc chercher ailleurs l'origine de ce Lieu Commun et j'y renonce, me bornant à présumer une crainte obscure des grils et des rôtissoires de l'enfer qui hanterait, secrètement et malgré tout, les plus fiers ennemis du latin d'église.

LII

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté

Braver l'honnêteté semble impliquer qu'on est malhonnête, ce qui étonne de la part d'une langue prétendue morte. Si honnêteté signifie pudeur, comme au temps de Boileau, la conséquence nécessaire est qu'on peut dire en latin les pires obscénités sans craindre de faire rougir les personnes les plus chastes, même dans le cas où elles comprendraient. Ainsi s'expliquerait peut-être l'acharnement de nos universitaires contre une langue qui outrage leur pureté, et les impudiques seraient en posture de les combattre avec énergie. On aurait alors un trop beau spectacle : le conflit de la Sorbonne et du Lupanar !

Les adversaires ne seraient d'accord que sur un seul point essentiel : la nécessité d'en finir avec l'Eglise qui abuse vraiment de son latin. Interrogez tous les bourgeois, ceux surtout qui n'ont jamais su un mot de latin, vous n'en trouverez pas un seul qui ne soit persuadé que la Bible est pleine d'ordures, la Bible en latin bien

entendu, les autres bibles ayant été fort heureusement expurgées par de séraphiques protestants. Ces bons juges ne manqueront pas de vous dire que même les livres de Zola sont virginaux en comparaison, étant écrits en français, et en quel français ! mais que le latin, avec le mystère scandaleux de ses déponents et de ses gérondifs, est une langue tout à fait perfide. Je connais des personnes d'une piété sublime qui ont horreur de l'*Ave Maria* à cause du mot *ventris* qui leur paraît une abominable profanation.

LIII

Le latin est une langue morte

Pourquoi ne l'enterre-t-on pas ? Vous verrez qu'elle finira par sentir mauvais et que ce sera un danger public. Le Pape s'obstinant à n'employer que le latin pour parler à toute la terre, alors qu'il a l'*espéranto* à portée de la main, ne nous offre-t-il pas, du haut de sa Chaire, la plus complète évidence de ce danger redoutable et ne devrait-on pas faire subir une quarantaine très rigoureuse à tous les actes pontificaux, en les assainissant avec beaucoup d'attention avant

que d'en permettre l'entrée, surtout en France où la contagion paraît le plus à craindre ?

L'aveuglement est si étrange dans ce malheureux pays qu'on ne prend aucune précaution, au point qu'on y trouve encore des individus persuadés que Tacite et Juvénal peuvent être lus par des hommes qui ne sont pas au cimetière ou que la Vulgate a le pouvoir de vivifier les intelligences.

Heureusement la République vient de changer de chemise, une fois de plus, et paraît avoir enfin compris que le plus sûr moyen d'en finir avec le latin, c'est d'étrangler la langue française. Nos universitaires y travaillent. Quand personne en France ne parlera plus français, on ne saura plus même ce que signifie le nom de nation latine. On sucera la vie aux généreuses mamelles de l'Angleterre, de l'Allemagne ou, peut-être, de la Bulgarie. Mais j'affirme qu'on pourra compter alors sur le prodige d'une langue universelle plus vivante que toutes les langues parlées aujourd'hui dans le monde, et ce sera la langue de Cambronne !

LIV

J'y perds mon latin

Etrange aveu de votre concierge ou de votre frotteur, quand ils veulent exprimer leur impuissance à retrouver une pièce de monnaie que vous aviez étourdiment laissé traîner et qu'ils ont soigneusement rangée dans leur poche.

Par l'effet d'une très obscure et très ancienne impulsion, ces candides serviteurs affirment, sans le savoir, que la perte de *leur* latin, en cette circonstance, est un désastre au moins égal à celle de leur virginité. Le latin leur appartenait exactement comme votre pièce de cent sous qu'ils ne parviennent pas à retrouver, et cette perte irréparable les abreuve de honte et d'ennui.

Quand vous entendez un bourgeois totalement illettré déclarer qu'il y perd son latin, soyez persuadé qu'il se passe en lui quelque chose de semblable, qu'il est aux prises avec une difficulté de conscience et qu'il vient probablement de faire un mauvais coup. Etendez ce raisonnement très simple aux nations qui ont perdu leur

latin et j'ose vous promettre une réconfortante vision.

LV

Le mariage est une loterie

On a cru longtemps que c'était un sacrement. Depuis le divorce nous savons que c'est une loterie, heureusement renouvelable. Si on ne gagne pas le gros lot, on peut toujours attraper le gros numéro et la vie cesse d'être morose. Si les émotions de la loterie ne conviennent pas à votre tempérament, c'est bien simple, il faut renoncer au mariage.

Mais ne remarquez-vous pas l'extrême beauté de ce nouvel ordre de choses? Autrefois, c'était une terrible affaire que le mariage. Il fallait aimer et être aimé, il fallait faire une cour plus ou moins longue, consentir à des formalités ennuyeuses, à des cérémonies vaines. Enfin et surtout il fallait se lier indissolublement pour toute la vie. Aujourd'hui vous prenez un billet et vous attendez tranquillement le jour du tirage.

Si vous êtes parmi les gagnants, vous voyez venir une petite femme de plus ou moins de valeur qu'il vous est loisible de conduire aus-

sitôt à la mairie où l'officier municipal vous accouplera sans barguigner. Si vous êtes mécontent de votre lot, vous n'avez, un peu plus tard, qu'à changer d'épouse, en prenant un nouveau billet. La loi vous y autorise, vous y encourage, et la loterie est toujours ouverte. Si des enfants sont survenus, l'Assistance publique se charge d'assurer leur bonheur. Mêmes avantages pour la femme qui peut avoir plusieurs billets sortants et les réaliser le même jour, ce qui multiplie vos chances de progéniture. L'existence est alors comme un paradis.

LVI

Tromper son mari

Voulez-vous savoir ma pensée ? On ne trompe jamais son mari. Il n'y a pas d'exemple qu'une femme ait jamais trompé son mari, qu'elle ait pu lui faire croire que les vessies de ses amants étaient des lanternes. C'est le mari qui se trompe lui-même et c'est un cas ordinaire d'auto-suggestion.

Ecrivant, comme on sait, pour les jeunes filles, je ne voudrais pas leur faire lire des incon-

venances. Cependant je suis forcé de déclarer la vérité. Tout bourgeois a l'ambition d'être cocu. Ambition cachée, je le sais bien, et même ignorée de l'ambitieux lui-même quelquefois, mais absolument certaine. Il faudrait n'avoir jamais exploré le Bourgeois pour ignorer que, depuis Napoléon, il est dévoré du désir d'être César. Messaline peut lui procurer cette illusion. Il recherchera donc Messaline ou Joséphine. C'est simple. Si sa femme n'a pas le tempérament de ces généreuses impératrices, si, d'autre part, elle est peu excitante, ce qui arrive trop souvent, il s'efforcera de l'éperonner quand même, persuadé que le cocuage est le destin des hommes supérieurs. Une petite aventure avec le garçon boucher, comme entrée de jeu, ne serait pas pour lui déplaire et le dentiste survenant lui serait plutôt agréable. Il espérerait alors le premier adjoint ou un archiduc en voyage. Son rôle deviendrait alors considérable et son bonheur à la manille ou aux dominos serait insolent.

Ceux qui verraient en cet homme un mari trompé seraient bien peu pénétrants. Il sait tout et il voit tout. Si les farces de sa femme ne le font pas monter dans la gloire, elles lui donnent du moins une certaine considération et ses affaires ne s'en trouvent pas plus mal. J'irai jusqu'à dire, en priant les âmes pures de fermer les yeux et les oreilles, que ce mari se cocufie

lui-même en une manière, et qu'une source de sales délices, connue de lui seul, est au fond du jardin d'amour où les rossignols de son épouse viennent chanter. Qui oserait me contredire parmi les cochons modernes?

Le Lieu Commun du mari trompé n'a donc pas de sens et la femme elle-même, si bête qu'elle soit, le sait fort bien. Ces deux misérables sont en réalité deux morts ayant assassiné leurs propres âmes, et les morts ne peuvent tromper ni être trompés. Ils sont l'un à l'autre deux miroirs d'ébène, au fond de l'abîme.

LVII

On n'est sali que par la boue

Cela dépend. Il y a la boue matérielle et la boue spirituelle. Il peut arriver qu'une bourgeoise pleine de boue spirituelle se plaigne avec rage d'être éclaboussée par un omnibus. Elle sera forcée de changer de robe et de parfumer à nouveau son intime ordure. Il peut arriver aussi qu'une autre bourgeoise non moins élégante et parfumée, soit victime de la médisance des boutiquiers de sa rue. « On n'est sali que par la boue », dira-t-elle, en haussant les épaules.

« Ces gens-là me traînent dans la boue, mais j'ai ma conscience pour moi. » Elle marque ainsi son dédain pour une certaine boue spirituelle qu'elle voit dans les autres et dont l'*infériorité* lui est connue.

Ces deux bourgeoises, qui pourraient n'en faire qu'une seule, ont parfaitement raison. La boue spirituelle qui ne salit que l'âme et dont on a soi-même à revendre ne mérite que le dédain, mais l'autre boue qui compromet les toilettes appelle naturellement l'indignation et même la rage. C'est la seule boue qui compte.

— Comme ça pue chez vous ! disais-je à une personne aimable qui me recevait en l'absence de son mari, sentez-vous cette odeur infâme qui nous arrive tout à coup ? — C'est la voisine qui ouvre son cœur, m'expliqua-t-elle. — On n'est jamais sali que par la boue, répondit tranquillement la voisine qui avait entendu.

LVIII

Le feu purifie tout

« Paris est purifié ! » s'écriait, en 1871, le pestilent Edgar Quinet, en contemplant les ruines fumantes laissées par la Commune. Il ne fut

pas purifié lui-même au feu des pelotons d'exécution, ayant su mettre à l'abri sa très précieuse carcasse. Les penseurs de sa force n'en avaient sans doute aucun besoin et il fut démontré que Paris était enfin débarrassé de toutes ses ordures. Après quarante ans de république le doute à cet égard n'est plus permis. Il suffit de regarder autour de soi. Quelle pureté ! quelle fraîcheur printanière ! quel air salubre ! quels Présidents et quels ministres candides ! quelle administration liliale et virginale ! Evidemment le feu a tout purifié.

Toutefois les purs ne le sont jamais assez et Job nous assure que les étoiles même ne sont pas pures au regard de Dieu. Le feu aurait donc encore quelque chose à faire et les compagnies d'assurance ne sont pas sans inquiétude.

La conscience des honnêtes gens a-t-elle besoin d'être purifiée ? me demandera-t-on. Assurément et beaucoup plus que celle des autres, devant rayonner partout, comme la lumière d'un astre bienfaisant qui pénétrerait dans les plus sombres cavernes où se cachent encore les derniers monstres du fanatisme religieux. La conscience d'un Emile Combes, par exemple, celle d'un Hanotaux ou d'un Anatole seront-elles jamais assez pures ? Elles le sont peut-être, mais pas trop, et j'estime qu'un bel incendie ne leur nuirait pas. Au surplus nous pouvons compter

sur ceux qui les admirent pour la fourniture des premiers fagots. Il n'est rien de tel que les disciples pour purifier les maîtres en leur mettant le feu au derrière.

LIX

Faire la part du feu

Un marchand de vin fait la part du feu lorsque, remplissant un tonneau de l'eau de son puits, il y laisse néanmoins subsister une quantité de vin suffisante pour la colorer. Un pharmacien fait la part du feu lorsqu'il ne vend que dix francs une drogue infâme qui lui a coûté 60 centimes. Un mari fait la part du feu quand il permet à sa femme de consoler quelques soupirants généreux. On peut dire aussi que lui-même représente la part du feu pour cette épouse combustible, etc.

Les chrétiens font la part du feu quand ils daignent accorder quelque chose à Dieu qui est précisément le Feu essentiel, le Feu central, éternellement allumé pour tout dévorer à la fin des fins.

LX

Le feu sacré, le feu de la composition, le feu de paille

Identité habituelle de ces trois feux. Difficiles à allumer, ils s'éteignent avec une rapidité incroyable. Quelquefois ils ne s'allument pas du tout, semblables à ces fameuses bougies de Robert Macaire dont on ne voyait pas la fin, parce qu'on ne parvenait jamais à les allumer.

Ce dernier cas paraît être celui de quelques-uns de nos plus illustres académiciens, tels que Paul Bourget ou René Bazin dont les livres peuvent être mis sans aucun danger dans les greniers les plus inflammables. Je pourrais en nommer plusieurs autres qui travaillent, dit-on, dans le feu et de qui les ouvrages, ordinairement recommandés pour les villégiatures estivales, ont cet avantage de procurer à ceux qui les lisent, la sensation désirable de l'onglée ou de la fraîcheur des puits. C'est ainsi que peut s'expliquer la pérennité de leur succès.

LXI

Jeter de l'huile sur le feu

C'est l'ancienne méthode pour activer les pauvres feux qui ne veulent pas flamber. On a trouvé mieux, le pétrole, par exemple, dont on a vu les magiques effets au temps de la Commune. Je me souviens de ces pompes à incendie vomissant des flots de pétrole sur l'Hôtel de Ville en feu. Jamais Paris n'avait été aussi bien éclairé.

Mais il s'agit bien de lumière. C'est la destruction qui est demandée et nous avons aujourd'hui les explosifs, la dynamite, la mélinite la panclastite, au choix des amateurs et à portée de la main, l'*Etna chez soi*, comme disait Villiers. La vieille huile de nos pères fait triste figure à côté, même chez les concierges, et j'imagine qu'une bonbonne de l'un ou l'autre de ces produits délicatement posée sur le plus petit feu d'une médisance ou d'une calomnie aurait un effet immédiat, incomparablement supérieur. J'offre cette idée à ceux qui se plaignent constamment des allumettes de la régie.

LXII

Jouer avec le feu

On affirme que c'est un jeu qui finit mal. Cela vient peut-être de ce que les règles en sont mal connues. On dit qu'une dame joue avec le feu quand elle se tient trop près d'un monsieur brûlant et *vice versa*. J'ai connu un capitaine de pompiers dont la femme et les deux filles jouaient continuellement avec le feu. Barbey d'Aurevilly qui m'introduisit dans cette maison, disait que l'outillage de la caserne voisine les rassurait. J'ignore quelle fut la fin.

J'ai, d'ailleurs, des pensées tout autres où les dames n'ont aucune part. Je sais qu'il existe un feu plus redoutable que celui des volcans, dont l'approche est bienfaisante, et que c'est une joie magnifique de jouer avec ce feu, une telle joie, mes chers amis, qu'elle vous fait semblables aux petits enfants et qu'on peut très bien en mourir. Mais il faut avoir navigué sur l'Eau du Déluge et n'avoir pas eu peur de suer le Sang avec Jésus, au Jardin de l'Agonie.

LXIII

Être entre deux feux

Un bon soldat est entre deux feux quand il ne peut pas prendre la fuite devant l'ennemi sans se faire immédiatement casser la tête par son capitaine. C'est, de manière ou d'autre, le cas de tous les braves gens qui se trouvent entre deux feux.

On est tout disposé à mal faire, on ne demande que cela et c'est tout à fait humain, puisque tel est l'instinct de la plupart des hommes. On a devant soi l'appel brûlant, à peu près irrésistible, des concupiscences ; mais, par derrière, il y a les gendarmes et, à leur défaut, les cuisantes gifles et les flamboyants coups de pied au cul de tous ceux qui n'ont pas encore été pincés ; enfin la déconsidération publique, indifférente, si on veut, mais défavorable aux ultérieures entreprises. Et on n'a pas même la ressource de se croiser les bras. Il faut faire ceci ou cela, absolument.

A tous ceux qui se trouveraient dans cette alternative angoissante, je ne peux que proposer

le magnanime désintéressement d'un bohème fameux dont voici l'histoire.

C'était en 1848, à l'époque des barricades. Cet homme se vit soudain au milieu d'une rue qui n'appartenait plus à personne. Troupe régulière d'un côté, insurgés de l'autre. Nul moyen de fuir. On allait naturellement lui demander ce qu'il foutait là. Se trouvant plus rapproché des patriotes et avisant l'un d'eux qui tirait fort mal, il lui prend très poliment le fusil des mains, ajuste un officier et le tue raide. « Voilà comment il faut s'y prendre », dit-il après ce beau coup, « je te rends ton fusil dont je n'ai que faire. *Ce n'est pas mon opinion.* » Il put alors s'en aller tranquillement, la tête haute et couvert de gloire.

LXIV

Se jeter dans le feu pour quelqu'un

« Je me jetterais dans le feu pour mon mari », dit une femme vertueuse. Pourquoi pas dans l'eau? Sans doute parce que le feu est son élément et que l'eau risquerait de l'éteindre, répond un de mes élèves. Cette réponse, je le reconnais, pourra paraître assez imbécile. Ne crève-t-il pas

les yeux que cette excellente personne déclare ainsi sa résolution de tout affronter pour celui qu'elle aime ? Vienne l'épreuve et vous connaîtrez son courage.

Pourtant, se jeter dans le feu pour un bourgeois, cela semble dur. Sans doute, il vous est loisible de le remplacer en imagination par un paladin, par un de ces héros sublimes à l'ombre desquels on serait heureux de mourir. Mais ceux-là sont rarement des maris. On ne se représente pas un demi-dieu ayant une épouse approuvant ses escapades et disposée à en partager les risques. Cela ne se voit guère aujourd'hui que dans les romans d'aventure que les dactylographes même ne lisent plus.

Il serait donc raisonnable de situer, en quelque sorte géographiquement, ce Lieu Commun, le délimiter, avec beaucoup d'exactitude, le dévouement qu'il implique. Ce n'est pas la chose la plus facile et je ne m'en charge pas. Je demande seulement qu'il me soit permis de présenter une observation tirée de mes souvenirs.

Si Mme Prud'homme voit son mari au milieu des flammes, ne pensera-t-elle pas tout d'abord, en vraie chrétienne, à sauver l'âme de cet homme, c'est-à-dire la caisse qui est aussi la prunelle de ses yeux ? Il le lui a si souvent dit ! Pour cela elle se risquera presque volontiers, offrant jusqu'à la révélation la plus intime de sa personne

à un chevaleresque sapeur qui promettra de la couvrir d'eau à l'aller et au retour. Si même M. Prud'homme, en train de rôtir, a un chien qu'il affectionne, le dévouement de son épouse ne lui permettra pas d'oublier ce quadrupède et elle reviendra, le plus tôt possible, s'évanouir d'héroïsme dans les bras de son pompier. Si, après cela, le mari, sauvé des flammes par miracle, tombe dans la rivière, faudra-t-il encore qu'elle s'y précipite? En mon âme et conscience, je ne le pense pas. Son rôle est uniquement de se jeter dans le feu et dans les pompiers.

LXV

Le baptême du feu

Il me tardait d'y arriver. Le fameux empereur iconoclaste, Constantin V, dit *Copronyme*, si justement admiré des protestants, doit son surnom immortel à ceci qu'au moment de son baptême par le Patriarche de la ville gardée de Dieu, il souilla de ses excréments l'eau du baptistère.

Dans le baptême du feu, cela se passe autrement. Il n'y a pas de patriarche et le baptistère est remplacé par les culottes des conscrits.

Cela fait une différence. Mais enfin, c'est un baptême, un des douze ou quinze baptêmes que le XIXe siècle a inventés.

Il y a, en effet, *le baptême de l'épée,* en usage dans les universités allemandes, et le « baptême de la science académique », découvert, il y a environ trente ans, par le père Didon, de judaïque mémoire. Plus récemment il y a eu le baptême civil institué par un de nos plus lyriques députés. Pourquoi pas le baptême des gifles et celui des coups de pied dans le derrière ? Pourquoi pas le baptême de la chronique, du roman feuilleton, des chiens écrasés, du notariat, de l'enregistrement, du cocuage, de la faillite frauduleuse ou de la police correctionnelle ? On n'en finirait pas et ce ne serait pas trop de faire feu des quatre pieds, s'il fallait énumérer tous les baptêmes imaginables.

Le seul qui ne compte pas, c'est le Sacrement de l'Eglise, lequel a cessé d'être une réalité pour les héritiers de la conscience du Copronyme.

LXVI

Où prenez-vous les belles choses que vous dites ?

C'est très simple, chère madame. Je recueille les pétales des fleurs de votre pensée. Je traduis comme je peux, en ma pauvre langue, « le sourire mystérieux de la Joconde » que j'aperçois sur vos lèvres et qui me suffit tellement ! Quand vous ne me parlez pas, il me semble que c'est une grâce que vous me faites. Mon esprit alors s'élève doucement. Quand vous me parlez, au contraire, il s'effarouche et s'envole très loin. Je crains d'entendre des choses trop belles que je serais inhabile à exprimer convenablement. Ne m'interrogez donc pas, je vous en prie. Contentez-vous de m'inspirer silencieusement et de savoir que je lis tous les Lieux Communs sur votre visage ravissant, comme je lirais un poème très difficile dans un manuscrit admirable enluminé avec génie par un grand artiste oublié.

LXVII

Vous êtes un original

Accusation redoutable. Tout peut être pardonné, excepté cela. Un bourgeois donnera sa fille à un banqueroutier, à un assassin ; il la donnera des deux mains à un proxénète infâme, à un courtier de trahisons et d'ignominies, à un ministre ! Il ne la donnera pas à un original. C'est une répugnance telle que la richesse même, toute vénérable et sainte qu'elle est à ses yeux, n'y peut rien ou presque rien.

Les poètes, les déclassés, les bohèmes se plaisent à croire que l'originalité est quelque chose. Ces pauvres diables pensent faire l'éloge d'un écrivain, par exemple, en disant qu'il est original, qu'il est lui-même et non pas un autre, et ils ne voient pas que cet éloge le déshonore. Oseraient-ils dire qu'un quincaillier ou un avoué de première instance peut avoir de l'originalité? Le sentiment du ridicule aussitôt les étranglerait. Que veut-on de plus concluant ?

Un bon écrivain, digne de l'Académie française, ne doit pas être plus original qu'un cordonnier ou un tanneur. Consultez là-dessus les

dames de Périgueux ou les professeurs de Brives-la-Gaillarde. Il a même le devoir d'exécrer l'originalité du plus profond de son cœur. On reconnaît un beau livre d'Anatole France ou de l'honnête Lavedan à ce signe qu'il ne choque personne et que tout le monde peut le lire avec délices. Un tableau, une œuvre de sculpture doivent pouvoir être appréciés par les perruquiers les plus estimables, et un monument public ou particulier exécuté par un architecte consciencieux ne doit pas demander plus d'invention qu'une étable à porcs. Cela, c'est l'expérience des siècles.

Un homme en vaut un autre et le suffrage universel à quoi nous devons tant de bienfaits, le démontre surabondamment. Penser ou agir autrement que tout le monde est injurieux pour la multitude. Platon qui voulait environner sa république des plus solides remparts, en éloignant tout ce qui pouvait porter atteinte à la morale, bannissait impitoyablement les poètes et ces autres faiseurs d'embarras qu'on appelle aujourd'hui des artistes originaux. Le plus sûr serait de les tuer. La vraie morale entrevue par le divin Platon, c'est d'être en troupeau, de ressembler à tout le monde, et la stricte honnêteté bourgeoise consiste à ne pas abuser de la confiance du propriétaire en décrochant les étoiles.

LXVIII

L'Honneur

Quel pourrait bien être, aujourd'hui, le sens de ce vieux mot? Un individu devenu chevalier de la Légion d'Honneur pour avoir tripoté fructueusement dans la politique, dans l'art ou dans la finance, peut fort bien n'avoir jamais été au champ d'honneur, n'avoir pas le moindre sentiment d'honneur, ignorer le point d'honneur, reculer devant une affaire d'honneur, ne pas faire honneur à ses affaires et obtenir pourtant à la fin les honneurs suprêmes. Il paraît que tout cela s'arrange très bien.

Le même chevalier manquera volontiers à sa parole d'honneur pour se tirer d'une sale affaire avec les honneurs de la guerre. Dînant en ville, on lui fera les honneurs de la maison, on lui donnera la place d'honneur et il fera honneur au repas, ayant un excellent appétit. S'il y a dans son cas quelque chose de louche nécessitant une mobilisation policière, il s'esquivera gentiment par l'escalier de service pendant que le commissaire montera par l'escalier d'honneur. Tout cela va encore très bien. Une femme sans un globule

d'honneur peut assurément et mieux qu'une autre être dame d'honneur d'une reine et aussi d'une impératrice. Cela s'est vu.

Ce qui ne se voit pas c'est un mariage bourgeois sans garçon d'honneur et sans fille d'honneur. Une famille qui se respecte tient à honneur de ne pas se passer de ces deux espèces, à défaut desquelles il est sûr que le mariage ne vaudrait rien.

Il y a aussi les dettes d'honneur qu'on n'est pas forcé de payer, surtout quand on a donné sa parole d'honneur à midi pour quatorze heures. On objectera peut-être les lois de l'honneur, mais ce code gothique, mal transcrit par les copistes et commenté par trop d'interprètes, est infiniment obscur. Le résultat de cet ensemble d'observations, c'est qu'il n'y a pas moyen de savoir exactement ce qu'on entend par l'honneur.

Après des méditations immenses et un nombre incalculable de repas copieux, je suis arrivé à ceci que l'honneur est un Dieu crépusculaire, un faux Dieu à déboulonner comme les autres et qu'il faudra élever un monument haut comme la lune au législateur généreux qui décrétera son abolition.

LXIX

L'Honnêteté

Voilà ce qu'il nous faut, l'honnêteté, c'est-à-dire l'art de se conformer à tout le monde opportunément, en sorte qu'il n'y ait aucune distinction admissible entre les hommes qui ont gagné de l'argent de manière ou d'autre. Inutile de chercher ailleurs. La possession de l'argent, c'est le signe de l'honnêteté, c'est l'honnêteté absolument.

En d'autres temps peu éloignés, alors même que le vieil honneur était déjà complètement démonétisé, on croyait encore un peu à l'honnêteté des pauvres. Cette erreur est heureusement dissipée. A cette époque on ne remarquait pas assez l'énorme inégalité de niveau entre l'homme honnête et *l'honnête homme*, entre la femme honnête et *l'honnête femme*, c'est-à-dire entre ceux qui sont en voyage sans connaître les chemins et ceux qui, les connaissant très bien, sont agréablement arrivés. Assurément cette inégalité peut cesser quelquefois soudain, par l'effet d'un cambriolage grandiose ou l'assassinat béni d'un ascendant pécunieux. En ce cas le qualificatif pré-

cédera le substantif au lieu de le suivre et il n'y a pas autre chose à dire.

L'homme honnête, la femme honnête manquent nécessairement d'argent et sont situés à cet étage inférieur de la société où on travaille pour gagner sa vie. Ils n'ont aucune part à l'Honnêteté suréminente signifiée par une majuscule. Les honnêtes gens, au contraire, logés à l'entresol ou au premier, les utilisent avec astuce et méritent, par conséquent, une bien autre considération.

Je pense qu'on ne me reprochera pas d'être un démonstrateur sans clarté. Que pourrait-on me demander de plus? « La vérité est en marche », disait Emile. *Omnia tempus habent*. Après l'honneur, l'honnêteté ; après l'honnêteté, le goujatisme et la crapule de l'enfer engendrés par elle avec amour. Nous irons plus loin.

LXX

Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd

C'est ce que dira ou pensera le Bourgeois forcé d'entendre la *Symphonie pastorale* ou un oratorio de Haendel. S'il devenait sourd comme

Beethoven, il lui ressemblerait sans doute en cette manière, mais à quel prix ! Songez qu'il n'entendrait plus le son divin de la monnaie d'or ou d'argent sur son comptoir, et que la musique délectable des sanglots du pauvre ne caresserait plus son tympan cérumineux ! Où serait l'intérêt de la vie pour l'honnête homme et quelle serait la récompense de ses travaux, s'il ne pouvait plus jouir du désespoir des indigents qui l'implorent, ceux-là ayant été cultivés par lui tant d'années et avec tant de soin, comme des fleurs de douleur dont l'épanouissement complet devait être pour lui la restitution de l'Eden perdu !

Car le Bourgeois est bien plus profond qu'on ne peut croire et qu'il ne le pense lui-même. Le Pauvre, c'est Jésus-Christ, Sauveur des hommes. Il n'en sait rien, c'est entendu, mais il le sent et le devine. Confusément il entrevoit que la victoire de ce Vainqueur de la mort lui serait contraire. A quelque prix que ce soit il faut l'empêcher. Si c'est impossible, il se fabriquera du moins un autre paradis terrestre, en faisant souffrir les miséreux dont Jésus est le Père, en remplaçant pour ceux-là le Jardin de Volupté par le jardin des tortures, en substituant pour lui-même leurs plaintes affreuses aux cantiques infiniment délicieux et infiniment perdus des rossignols éternels.

Sans doute, à défaut du sens de l'ouïe, il y aurait le sens de la vue et, certes! c'est bien quelque chose de voir souffrir Jésus dans ses pauvres membres ; oui, mais l'entendre gémir par la bouche des petits enfants et des mères, entendre pleurer des vieillards! Quelle symphonie incomparable ! et, pour l'honnête homme, quel enfer de ne pouvoir plus en être enivré!

LXXI

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits

C'est ce qui arrive au propriétaire qui a fait des frais et qui ne trouve rien à saisir. Etrange situation d'un roi moderne dont la majesté est ainsi lésée et qui n'a pas même le moyen de punir. Si les trop bénignes lois restrictives de son pouvoir qu'il a eu l'imprudence de concéder, lui laissaient du moins le privilège de rôtir son locataire et de le manger, ce serait sans doute une insuffisante compensation, mais il n'aurait pas tout perdu. Il pourrait croire encore à cette justice immanente qui fut la cousine-germaine de feu Gambetta et jouir, en même temps, d'un peu de justice transitoire.

Tout est à refaire. Quand la civilisation bour-

geoise aura pleinement triomphé de la barbarie chrétienne, on verra enfin renaître l'anthropophagie ; mais affinée, raffinée, perfectionnée, sportive et philanthropique par excellence, magnifiée, surnaturalisée même, en quelque sorte, par tous les prodiges de l'art culinaire et la table du roi deviendra *eucharistique*, si j'ose m'exprimer ainsi, puisqu'on y mangera le Pauvre. Je crois déjà lire une lettre gracieuse ainsi libellée : « M. et Mme Ducrétin ont l'honneur de vous inviter à la fortune du pot, vendredi saint. On aura du surhomme. » Les droits du monarque alors seraient imperdables, le locataire décrété comestible pouvant être abattu longtemps avant l'heure où il n'aurait plus que la peau sur les os, c'est-à-dire au moment précis où les connaisseurs verraient en lui un bon morceau. Mais que nous sommes loin encore de ces heureux jours !

LXXII

Etre à la peine. Etre à l'honneur

Ne serait-ce pas un double emploi, une vaine tautologie, un pléonasme ? Nous avons déjà vu et montré que l'honneur est une chose tout à

fait indéfinissable. Alors pourquoi veut-on que ce soit une récompense d'être à l'honneur quand on a été à la peine ? En quoi, je le demande, peut consister cette rémunération ?

Lorsqu'on m'envoya au bagne, il y a soixante-six ans, pour avoir cambriolé la Banque de France et assassiné la moitié du personnel, dois-je croire que j'étais à l'honneur en récompense de la peine que cette brillante opération m'avait coûtée ? Il s'en fallut d'un tout petit cheveu que je ne fusse envoyé à la guillotine. Dans ce cas l'honneur eût-il été plus grand encore ? Je n'y comprends rien, sinon que la langue française est bien difficile. Quand un académicien ou un sociologue m'écrit qu'il a bien l'honneur de me saluer, ne suis je pas autorisé à supposer que cette homme a obtenu enfin la chiourme en récompense de ses travaux et que son message m'arrive de Cayenne ou de la Nouvelle-Calédonie ? Dois-je le féliciter ou le plaindre ? Je prie mes affables correspondants de m'envoyer — par lettre chargée — les éclaircissements qu'ils pourront se procurer sur cet objet important.

LXXIII

Etre en bonne fortune

Quand vous voyez un monsieur bien mis entrer chez l'armurier, dites-vous qu'il est en bonne fortune. Vous m'objecterez que cela n'a pas de sens et je le crois comme vous. Mais nous sommes des Groenlandais et on ne peut pas exiger que nous connaissions toutes les finesses du langage.

On affirme qu'un homme est en bonne fortune quand il a un rendez-vous amoureux. C'est pourquoi il passe d'abord chez l'armurier pour se munir d'un bon revolver. De son côté la femme aimée en fait autant. Quelquefois aussi, elle s'approvisionne d'un peu de vitriol, et voilà un couple qui va joliment s'amuser. Jusqu'ici tout va très bien, il faut le croire sans chercher à comprendre. Tous les journaux du matin et même du soir vous apprendront que telles sont les mœurs et cela est sans réplique.

Mais il y a autre chose. Pourquoi dit-on qu'un homme est en bonne fortune et pourquoi ne dit-on jamais qu'une femme est en bonne fortune ? Pourquoi encore ne dirait-on pas qu'un

individu de l'un ou de l'autre sexe qui n'a pas de rendez-vous est en mauvaise fortune ? Questions sans réponse comme tant d'autres.

J'ai rêvé une fois qu'on arrachait à quelqu'un la peau de la tête et qu'on le rôtissait à petit feu. Cela se passait en Océanie ou en Macédoine, je ne sais plus, mais je crois me rappeler que le patient était missionnaire, qu'il avait un sourire de petite vierge et qu'il disait être en bonne fortune, ou quelque chose d'équivalent.

LXXIV

A la guerre comme à la guerre

Je fus réveillé par quelqu'un qui pleurait dans les ténèbres. Il était certainement plus de minuit. Les deux cornes de la décroissante lune s'avançaient au-dessus de ma tête, juste au fond de la coupole noire et les étoiles, si brillantes au petit matin, scintillaient encore frileusement sur les franges de la Voie lactée.

Je ne sentis d'abord qu'un très vif mécontentement. L'attendrissement n'est pas facile quand on est à moitié gelé, quand on n'a rien mangé depuis longtemps, et le blasphème n'était pas loin de mes lèvres lorsque, à travers les pleurs,

j'entendis — pour ne l'oublier jamais — ce verset central du MAGNIFICAT : *Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.*

Cela, dans la nuit noire et le grand silence polaire, était si étrange que je crus ouïr quelque chose qui n'était pas de la terre.

On était couché dans le voisinage des morts et on n'était pas bien sûr d'être encore parmi les vivants. Il avait fallu se battre la veille, à l'endroit même, et quelques-uns, les plus heureux peut-être, avaient été souper dans l'autre monde. Trois ou quatre gémissants avaient été emportés par des brancardiers qui ressemblaient à des ombres et les survivants de notre pauvre compagnie s'étaient étendus par terre, le ventre creux, en attendant la bataille annoncée pour le lendemain. D'autres que moi, sans doute, avant de fermer les yeux, s'étaient demandés ce que pourrait bien être le vrai nom du sommeil qu'ils allaient prendre. Il y en eut qui ne se réveillèrent pas...

Timentibus eum... Ces deux derniers mots furent prononcés trois fois, à intervalles réguliers, comme par une horloge fantastique à sonnerie articulée qui aurait annoncé trois heures, mais en s'affaiblissant chaque fois. Puis le silence... On parle quelquefois de la sueur froide quand on veut exprimer la sensation physique d'une grande angoisse du cœur...

C'était mon devoir de me lever, d'aller vers le camarade agonisant dont la dernière pensée était pour Celle qui fut enfantée avant les collines. J'y parvins non sans peine. *Timentibus eum.* La miséricorde de Dieu à ceux qui le craignent... Où sont-ils, ceux-là ? Et où était-il, celui qui disait une telle parole avant de mourir ? Je le reconnus enfin. C'était un petit séminariste fort intrépide qui ne voulait pas que les hérétiques prussiens devinssent les maîtres de la France. Il avait reçu, sans se plaindre, un très mauvais coup et il n'y avait plus rien à faire. « A la guerre comme à la guerre », murmura-t-il en m'apercevant et il expira.

Lorsque j'entends un bourgeois en villégiature dire cette pauvre chose à propos d'un malaise quelconque ou d'une friandise dont il est privé, je suis forcé de résister à la tentation de l'étrangler instantanément.

LXXV

Il y a un commencement à tout

Que tu es joli, mon cher Léon, combien tu me sembles beau ! Les almanachs disent que tu es vieux, mais vraiment il n'y paraît pas, et nous

autres femmes pleines de confiance, nous attendons toujours ton commencement, le commencement de ta gloire. Il y a si longtemps qu'elle est annoncée ! A l'époque déjà bien éloignée où on la croyait très prochaine, de petits hommes naissaient qui ont fait aujourd'hui leur service militaire et engendré des fils capables d'admirer Barrès. Mais il y a un commencement à tout et il n'est jamais trop tard. Ainsi parlait une de mes victimes.

— Ma douce enfant, vous n'y êtes pas, lui ai-je répondu avec bonté. Je ne suis pas de ceux qui commencent et je m'y refuse absolument, ne voulant pas être de ceux dont le destin est de finir. Ne voyez-vous pas que cette manière d'être est ce qu'il faut pour me faire un peu plus semblable à Dieu qui n'a ni commencement ni fin? Les sales bourgeois, dont vous empruntez le langage, ignorent l'Éternité, d'une ignorance invincible, et cette ignorance est attestée formidablement par ce Lieu Commun qui vous paraît innocent.

Si je voyais commencer ce que vous appelez bizarrement ma gloire, si les gens se mettaient à me lire, si les jeunes hommes se *déracinaient* de Barrès et de quelques autres qui lui ressemblent pour se transplanter en moi, ne comprenez-vous pas que l'insuccès de mes livres cessant tout à coup d'être éternel, la notion même de

l'Eternité divine, qui subsiste encore un peu dans quelques cerveaux, serait compromise et risquerait de s'éteindre? En même temps j'aurais ce que vous nommez un commencement, c'est-à-dire une fin probable, inévitable et peu éloignée. Dès demain, mes admirateurs les plus frémissants me verraient poncif, délabré, ruiné, usé, cassé, rouillé, montrant la corde et la ficelle comme une vieille redingote, poussiéreux, écaillé, craquelé, caduc, chenu, archaïque, fossile, antédiluvien, préhistorique, paléontologique, immémorial, et pis que tout cela, romantique!

Ah! plutôt mille fois l'obscurité à jamais, l'obscurité bienheureuse, la vierge noire aux doigts d'épines qui fut toujours ma compagne et dont la fidélité me confère une adolescence éternelle!

LXXVI

Rien n'est éternel

Identique au précédent. Cependant, ô Bourgeois, ta sottise a bien le caractère de l'éternité. J'ai beau faire, je n'imagine pas une durée moindre et je n'arrive pas à concevoir un instant de

cette durée où tu cesserais d'être un imbécile. Cela seul doit forcer à croire à l'Eternité divine.

En admettant même que tu n'aies pas d'âme immortelle, ce qui comblerait tes vœux, ta sottise flotterait quand même et à jamais sur ta misérable poussière, comme le Saint-Esprit sur les ossements des Martyrs. Pour ce qui est de ton commencement, je ne parviens pas non plus à le discerner, en sorte que tu me parais un prodige.

Tu es tellement imbécile, mon pauvre garçon, que tu décourages, en même temps, la métaphysique et la zoologie curieuses de tes origines. Tes gestes continuellement automatiques et immodifiables et les sons plus ou moins articulés que tu profères, te font si semblable aux animaux qui n'ont qu'une existence collective, qui font exactement ce que faisaient leurs ancêtres, il y a des milliers d'années, sans qu'aucune éducation ni culture les puisse détourner de cet instinct ! A ce titre même, tu es inclassable. Serait-ce que tu n'es véritablement qu'une illusion, une sorte de buée mauvaise exhalée en amont des temps par celui des anges détestables qui préfigura le *juste milieu* de Louis-Philippe avant d'être précipité ?

LXXVII

Une bonne moyenne

Le président Jules Grévy venait d'inaugurer le Salon des Champs-Elysées. Il dit à ceux qui le reconduisaient à la sortie : « C'est cela, messieurs, c'est cela. Pas de génie, mais une bonne moyenne, voilà ce qu'il faut à notre démocratie! »

LXXVIII

Les extrêmes se touchent

Voici peut-être ce que veulent dire ces mots. Lorsque vous êtes à bout de patience et sur le point de vous livrer à une colère de lion, une lueur de bon sens vous montre que vous n'êtes pas le plus fort et que l'éclat de votre colère ne serait dangereux que pour vous-même. Alors subitement vous devenez semblable à un agneau. C'est le cas le plus ordinaire. Mais il y a beaucoup d'autres interprétations.

Par exemple, vous pouvez, madame, être à la fois extrêmement belle et extrêmement stupide. Un financier de tout repos peut prendre le bateau avec l'or de sa clientèle, au moment précis où la limpidité proverbiale de ses opérations est récompensée de la croix d'honneur. Un homme politique dont le nom seul évoque les plus mémorables infamies, peut devenir instantanément un Aristide, si le zéphyr de la vertu enfle tout à coup ses voiles dans la direction de la Toison d'or. Un écrivain illustre affligé d'une idiotie congénitale peut, d'un jour à l'autre, se profiler en homme de génie, s'il a eu le flair de subtiliser le manuscrit d'un rêveur mourant de faim. Il peut arriver aussi qu'un académicien de première grandeur et congestionné de sublime, tel que Bourget, se résigne héroïquement à n'écrire que des platitudes pour ne pas humilier ses collègues en effarouchant ses lecteurs, etc., etc.

Tous les bourgeois vous diront qu'il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu entre les extrêmes. C'est pour cela qu'ils en ont horreur et qu'ils préconisent la médiocrité, le juste milieu, la bonne moyenne, le fil à couper le beurre, estimant, dans leur sagesse, que les taupes n'ont pas besoin de l'oculiste et que les crapauds sont moins exposés aux coups de soleil que les licornes ou les alérions.

LXXIX

Etre bien pensant ou Reculer pour mieux sauter

On est bien pensant comme on était autrefois croquant, c'est-à-dire ne croquant rien ou presque rien. On sait combien je suis attentif à ne manquer de respect à personne, mais je ne vois pas le moyen d'attribuer une pensée quelconque au comte de Mun, généralissime des *Bien Pensants*, depuis environ un tiers de siècle, individu comparable seulement au somptueux imbécile des deux mondes qui fut le marquis de La Fayette et qui a, dans Paris, une rue de plusieurs kilomètres.

Qu'on juge par là de l'étendue de la Bonne Pensée chez les catholiques actuels commandés par un tel chef ! Cette pensée toute militaire, bien plus profonde qu'on ne saurait croire, consiste à reculer indéfiniment pour mieux sauter. C'est une stratégie admirable. On est en présence de l'ennemi. Il serait peut-être facile de le vaincre en se jetant sur lui résolument. Les occasions n'ont pas manqué. Mais c'est une chose d'être

bien pensant et une autre chose d'être casse-cou, surtout quand on a de l'argent et une peau. La *cunctation* classique est alors toute indiquée. On recule fièrement et habilement, abandonnant à l'adversaire tout ce qu'il veut prendre, au besoin lui envoyant avec générosité des armes, des munitions et des déserteurs, quand on voit flotter sa ligne de bataille. Il y a, d'ailleurs, la ressource de l'amuser en lui permettant le pillage des établissements religieux ou la torture des pauvres curés et des pères de famille sans défense. La charité chrétienne des Bien Pensants leur interdit de s'y opposer par des voies de fait qui pourraient avoir des inconvénients pour eux-mêmes. Pas d'affaires, disent ces vaillants, surtout pas de sanglantes affaires. Ne suffit-il pas d'envoyer de loin des bombes ou des obus de protestation légale, d'une indiscutable efficacité ? Puis enfin, si cela ne suffit pas, on a toujours l'expédient de capituler honorablement et de sauter du haut des remparts dans le fleuve limpide et calme de sa conscience, après une abondante moisson de coups de pied au derrière.

LXXX

Remplir ses devoirs religieux

Le mot *remplir* me fait penser au tonneau percé des Danaïdes. Apologue ou similitude. Ceux qui remplissent leurs devoirs religieux ne sont-ils pas, en ce sens, des espèces de damnés forcés d'accomplir une tâche dont l'inutilité leur est connue ? Quelque bêtes que soient ordinairement ces galériens des Convenances ou de l'Habitude, ils doivent bien voir que le mot *remplir*, employé de la sorte, est une véritable dérision et qu'en réalité, ils ne remplissent rien du tout. Étant vides eux-mêmes, d'une vacuité infinie, comment se pourrait-il que, par eux, une chose quelconque cessât d'être vide ? Devoirs religieux, *devoirs du monde*, devoirs d'état, devoirs de citoyens, devoirs funèbres, autant de tonneaux percés. *Vacuitas vacuitatum.* Les gens du monde qui remplissent leurs devoirs religieux en pratiquant certains gestes strictement indispensables, sans être, une seule minute, effleurés par cette idée rudimentaire que la *Sainteté* leur est demandée — strictement, — par quels insectes, au dernier jour, ne seront-ils pas jugés et condamnés ?

Autrefois, dans des temps très anciens, quand ce Lieu Commun n'existait pas, on voulait « la plénitude de l'âge du Christ », selon l'expression très mystérieuse de l'Apôtre chargé d'instruire les nations et qui fut lui-même le Vase qui ne pourra jamais être épuisé. On avait le mépris de toute autre plénitude ; on se laissait couper en morceaux ou dévorer par les animaux féroces et toutes les cuves de la Joie qui ne doit pas finir se remplissaient sous le pressoir des Martyrs.

Aujourd'hui, c'est la plénitude des dispenses et la plénitude des estomacs aux jours de jeûne. Il y a bien une trentaine d'oiseaux aquatiques permis en carême et assimilés à des poissons. Victoire décisive du canard sur la morue, mais c'est la pauvre religion blessée à mort qui reste sur le champ de bataille.

LXXXI

Travailler c'est prier

Labiis orare, prier par les lèvres, telle est l'étymologie probable du verbe latin *lab-orare* qui signifie travailler et même souffrir. Les citoyens

de Babel qui font usage de ce Lieu Commun ne s'en doutent guère. Il est vrai qu'on s'occupait de construire Babel deux ou trois mille ans avant la fondation de Rome et cinq ou six mille avant la naissance des Sorbonnards qui s'efforcent aujourd'hui de réédifier la fameuse Tour où la parole humaine sera remplacée par des aboiements. C'est une excuse.

Mais faut-il que la langue, même dévastée, devenue pareille à un sépulcre, ait gardé encore de force divine pour contraindre les plus lamentables imbéciles à proclamer quand même la Vérité, exactement comme le démon est forcé de confesser Jésus-Christ par la vertu de l'exorcisme !

« Je ne vais pas à l'église », dit le concierge, « parce que je n'aurais plus le temps de balayer l'escalier, ni de lire les lettres des locataires, et les jours où je pourrais *aller à confesse* — inutilement, d'ailleurs, n'ayant rien à me reprocher — sont ordinairement ceux où je ne peux me dispenser de nettoyer les commodités parce que j'ai du monde à recevoir. » — « Vous me reprochez de ne pas servir Dieu », crie l'épicier. « Avant tout je dois servir mes clients, à commencer par vous-même qui venez me faire la leçon au moment où je pèse votre fromage », etc. D'ailleurs travailler, c'est prier, affirment l'un et l'autre, péremptoirement. Ainsi parlent dans

les ténèbres de la mort tous ces abjects, à jamais incapables de comprendre qu'ils se bafouent et se condamnent eux-mêmes sans pardon.

J'ai nommé Babel. Je repense tout à coup à cette prodigieuse Entreprise humaine que nous avons peine à concevoir et qui ne put être interrompue que par le miracle de la Confusion des langues, et je me dis avec stupeur, que les Lieux Communs nous ramènent précisément à l'époque si peu connue qui précéda immédiatement la catastrophe. « En ce temps-là », dit la *Genèse*, « la terre était d'une seule langue. » Ne voit-on pas que les Lieux Communs réalisent quelque chose de semblable et qu'ils sont peut-être, en réalité, les matériaux de bêtise indestructible qui nous serviront à rebâtir la Tour superbe dont le Seigneur Dieu ne voulut pas ?

LXXXII

Le Fanatisme

Le Fanatisme c'est de prononcer *oui* ou *non* sur n'importe quoi. Il n'y a pas d'autre définition. « Que votre discours soit : Oui, oui ; Non, non ; tout ce qui se dit de plus vient du diable. » Telle est la formule du fanatisme dans

le Sermon sur la Montagne. Vous voyez combien c'est simple. Seulement il faut savoir.

Quand on vous demande : Etes-vous chrétien ? si vous répondez : Oui, sans périphrase, vous êtes un fanatique. Si vous répondez : Non, vous êtes encore un fanatique. Si vous ne répondez pas du tout, on vous soupçonnera du fanatisme le plus dangereux. Et il en sera de même s'il s'agit de tout autre chose que de religion.

En général le laconisme, la concision et, conséquemment, toute espèce de précision est soupçonnable de fanatisme et les fagots s'allument d'eux-mêmes. Un sectaire capable de vociférer avec abondance, un avocat braillard, un député loquace et même ventriloque, un saltimbanque sur son tréteau, ne seront jamais des fanatiques. Je pense que cela n'a pas besoin de plus ample démonstration.

LXXXIII

La parole de Dieu

Pour éloigner sûrement le soupçon de fanatisme, les prédicateurs modernes se sont avisés de ce qu'ils appellent avec modestie la Parole

de Dieu. Cela consiste à palabrer des heures entières en esquivant avec une habileté parfaite le oui ou le non.

« Allez donc entendre les conférences du Père Machin », me dit-on. « Si ça ne vous fait pas de mal, ça ne vous fera certainement pas de bien, mais c'est une manière de tuer le temps. »

Docile comme un petit mouton, je vais entendre le Père Machin qui est évidemment le moins fanatique des prédicateurs. Il parle si longtemps et de façon si véhémente qu'on a soif pour lui. Ce que j'admire surtout, c'est l'agilité de gazelle avec laquelle il franchit tous les obstacles qui pourraient le séparer de son auditoire : les Douze Articles du Symbole, l'Ecriture, la Tradition, le culte des Saints, la Pénitence, les Fins dernières, l'Enfer surtout et plusieurs autres vieilleries sur lesquelles il serait ridicule d'insister. La philosophie moderne, celle de M. Bergson bien entendu, est d'un grand secours et remplace très avantageusement la Révélation. Avec ça on est sûr de captiver son public, en ayant soin d'y mêler quelques allusions discrètes aux bienfaits de la démocratie et à la tolérance éclairée des gouvernants actuels, par quoi se trouvent assurés les incontestables et merveilleux progrès de la foi. De l'Amour divin pas un seul mot. C'est ainsi et non autrement que la Parole de

Dieu est annoncée. Habituellement je m'endors et je ronfle d'admiration.

LXXXIV

Une vie édifiante

C'est la vie de Mlle Purge que tout le monde peut rencontrer, chaque jour et à toute heure, dans l'église des Saints-Innocents. On ne se lasse pas d'admirer cette chrétienne redoutée du clergé de la paroisse et qui ressemble extérieurement à un examen de conscience, de ta conscience, ô tiède fidèle ! Située fort exactement entre trente-cinq et soixante ans, ainsi qu'il convient à ces vierges attentives qui, ayant toujours de l'huile dans leurs lampes, n'ont pas besoin de courir au milieu de la nuit chez l'épicier, les étrangers eux-mêmes la reconnaissent, croyant l'avoir vue, ici ou là, dans leur plus lointaine enfance.

Ses vêtements font penser aux murs inexpugnables de Babylone sur lesquels pouvait manœuvrer à l'aise la cavalerie assyrienne. Le seul aspect de cette forteresse de la vertu décourage les capitaines expérimentés et fait reculer les fantassins les plus téméraires.

Pour ce qui est de sa figure ou plutôt de l'expression de sa figure mouvante comme un kaléidoscope, c'est un tel conflit de hargne et de componction, un si furieux mélange de pâmoison et d'acrimonie, de sucreries et de vinaigre, de bénédictine et de pétrole ,qu'il est impossible de la fixer avec précision. Un instantané de cette personne indéfinissable donnerait aux imaginatifs la sensation d'un étalage confus de bazar métropolitain où tous les articles seraient hors de prix et devant lequel les marchands des quatre-saisons, pourchassés par les sergots, s'arrêteraient comme pétrifiés de stupeur.

Sa voix de maréchal des logis, quand une étrangère s'est installée sur sa chaise, prend des notes cristallines d'harmonica ou d'expirantes sonorités de viole d'amour quand elle récite le chapelet ou les litanies. Celui qui n'a pas entendu ça n'a rien entendu.

Mlle Purge est rentière et propriétaire d'une maison habitée par d'infortunés ouvriers qui doivent envier le sort des nègres. C'est elle qui faisant expulser une famille de miséreux qui la suppliaient de patienter, comme ils auraient imploré le Pic du Midi, leur fit cette réponse cornélienne : « Il faut bien que les propriétaires mangent ! »

L'église paroissiale aussi lui appartient comme le polygone appartient aux artilleurs. Le curé et

les vicaires tremblent sous elle, sachant trop que rien ne pourrait marcher sans ce hanneton charitable qui est à la tête de toutes les œuvres. Quand elle fait la quête, ce qui arrive très souvent, il faudrait une hardiesse plus qu'ordinaire pour se dérober. Elle a une façon de vous tendre obstinément son aumônière et de vous la secouer à la figure qui ne permet aucune évasion.

Appartenant au diocèse de Versailles, elle a même organisé une société de gymnastique dont elle administre les fonds et que Monseigneur est venu bénir. On assure qu'elle a chez elle un trapèze et qu'elle fait du rétablissement et des haltères entre les offices.

Elle fut avantagée par son père, ancien universitaire mitigé de bonne mort à qui nous devons une traduction de Catulle en vers acrostiches, du doux nom de Lesbie qui la complète admirablement. Sa vie entière est transparente comme le cristal et même à claire-voie. Ce serait du délire de lui chercher des aventures. Il ne tint qu'à elle d'épouser des boucs innombrables alléchés par ses écus, mais la Providence qui veille sur les brebis ne le permit pas et sa place est au Commun des vierges à qui n'a manqué que l'occasion ou le martyre.

Un assomptionniste sécularisé, grand amateur de friture et guetté par la concupiscence des yeux, est en train d'écrire son histoire qu'il in-

titulera sans doute *Une Vie édifiante*, pour être publiée avec l'imprimatur de l'Ordinaire et l'approbation de plusieurs pontifes. Ces quelques lignes émues pourront lui servir de préface.

LXXXV

Ne savoir plus à quel saint se vouer

C'est une plainte fréquente chez les gens qui ne croient pas aux saints et qui sont incapables de former pour eux-mêmes un vœu quelconque de sainteté. A ceux-là, je conseillerais saint Expédit qui a l'avantage sur les autres saints de n'avoir jamais existé. Ce prétendu martyr dont l'histoire est introuvable fut inventé, je crois, dans les vingt dernières années du dernier siècle. On l'invoquait pour les affaires qui ne marchaient pas et dont l'expédition rapide était désirée.

Une image édifiante qui se vendait dans une boutique pieuse, aux environs du *Bon Marché*, le représentait brandissant un glaive, sur la lame duquel était écrit le mot Hodie, *aujourd'hui*, et foulant aux pieds un noir corbeau qui exhalait en phylactère le haïssable adverbe Cras

significatif de *demain*. Si donc on avait une échéance pour aujourd'hui, on était immédiatement tiré d'affaire par saint Expédit. De même si le train avait du retard et qu'on eût besoin d'arriver le jour même, il suffisait d'invoquer saint Expédit et on pouvait être sûr de voir le train entrer en gare à minuit moins cinq. Si une rosserie quelconque menaçait d'être infructueuse après le coucher du soleil, saint Expédit intervenait aussitôt. Ainsi de toutes choses et jusqu'aux moindres. Un coup de poing en pleine figure ou un coup de pied au derrière arrivait avec la même promptitude qu'une lettre chargée ou une épouse vagabonde, et le corbeau sinistre expirait en *croassant*.

Il est infiniment regrettable que l'autorité ecclésiastique ait condamné cette dévotion si bien assortie à l'intelligence et à la taille de nos bourgeois !

LXXXVI

L'homme propose et Dieu dispose

M. Miasme propose une affaire tout à fait américaine qui doit rapporter dans les seize ou dix-huit cents pour cent et accroître le nom-

bre des décès dans des proportions inconnues. Les pauvres écoperont d'une manière prodigieuse insoupçonnée jusqu'ici. Mais Dieu dispose d'un insecte redoutable, le *pavor participum prædæ* des entomologistes connu sous le nom vulgaire de *frousse des actionnaires*, lequel s'attaque particulièrement au diaphragme et aux émonctoires, et voici que la combinaison colossale de M. Miasme s'effondre soudain.

M. Emile Combes, cousin-germain de M. Miasme, proposa la démolition de l'Eglise, mais une tuile disposée par la main de Dieu lui tombe sur le crâne et on espère ne pas le sauver. Ce matin, je suis informé qu'il n'en a plus que pour quelques jours.

LXXXVII

Attendu comme le Messie

Il est connu que personne, même dans la société juive, n'attend plus aucun Messie. Mais dans la société bourgeoise, on est attendu comme le Messie, quand on est indispensable, et rendu comme un lavement, quand on devient inutile.

LXXXVIII

Qui donne aux pauvres prête à Dieu

Y pensez-vous ? C'est la situation la plus dangereuse. Qui dit prêteur dit créancier. L'ennemi mortel du créancier c'est le débiteur. La conséquence est épouvantable. En donnant aux pauvres, on s'expose à l'inimitié de Dieu, puisqu'on lui prête. Donc il ne faut jamais donner aux pauvres, si on veut garder l'amitié de Dieu. Il faut se garder de faire l'aumône comme de l'aspic et du basilic. Cela saute aux yeux. Mais le contraire d'une proposition devant nécessairement entraîner des conséquences contraires, il est évident que le plus sûr moyen de se faire un ami de Dieu, c'est de dépouiller le pauvre autant qu'on le peut. En agissant ainsi, on est certain d'avoir Dieu pour soi et de se faire admirer des honnêtes gens, ce qu'il fallait démontrer.

LXXXIX

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles

Je retrouve ceci dans mon Journal à la date du 23 décembre 1889 :

« Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit un lieu commun éternel. Je souscris avec élan à cette parole forte. Cependant si l'absence de nouvelles de mon ami X, signifie que tout va bien pour lui, je dois nécessairement conclure qu'une nouvelle, même excellente, de ce très cher, prouverait que tout va mal et que plusieurs nouvelles, bonnes ou mauvaises, donneraient à craindre une catastrophe.

« Rien de plus limpide. Mais, tout de même, c'est enfantin, car enfin, si des nouvelles ne peuvent être bonnes qu'à la condition de *n'être pas* puisqu'il est dit que les bonnes nouvelles ne sauraient jaillir que du néant de toutes nouvelles, il n'est pas moins absurde d'en supposer de mauvaises, puisque ces mauvaises ne seraient pas et ne pourraient pas être des *nouvelles*, — la nature, l'essence même des nouvelles étant, comme on se crève à le démontrer, de n'être pas bonnes, parce qu'alors il faudrait invincible-

ment les taire ; ou de n'être pas mauvaises, ce qui forcerait de les déclarer, chose précisément impossible.

« Pour corroborer ma démonstration, j'ajoute que les petits ruisseaux font les grandes rivières, que l'habit ne fait pas le moine, qu'il faut manger pour vivre et hurler avec les loups, enfin qu'il y a bougrement loin de la coupe aux lèvres et qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, etc. »

Voilà qui est clair et il faut renoncer à l'exercice de la raison ou conclure de bonne foi que tout va bien du côté des morts, puisqu'ils ne donnent jamais de leurs nouvelles. Il est donc tout à fait inutile de prier pour eux et c'est ce que les bourgeois ont parfaitement compris. Vous me direz qu'il n'y a pas de service postal de l'un à l'autre monde et que, par conséquent, il ne peut y avoir aucun échange de nouvelles. Sans doute, mais ne voit-on pas que s'il en était autrement, ce Lieu Commun aurait encore plus d'évidence et d'énergie ?

Si on apprenait, par exemple, je ne sais comment, qu'un honnête homme est tourmenté dans les flammes, ainsi qu'il est raconté d'un certain riche dans l'Evangile de saint Luc, la nouvelle étant mauvaise et surtout inquiétante pour les autres honnêtes gens qui n'ont pas encore été enterrés, il faudrait nécessairement la considé-

rer comme non avenue : 1° pour la rendre aussi bonne que possible ; 2° pour sauver l'infaillibilité du Lieu Commun ; 3° parce qu'il n'est écrit nulle part que les honnêtes gens sont des fricandeaux.

D'ailleurs, encore une fois, on ne se représente pas les morts envoyant des messages. Une belle nuit d'hiver, je grelottais chez moi devant un feu misérable qui allait mourir. J'étais sans bois, sans charbon, sans allumettes, sans argent, sans aucune nouvelle de qui que ce fût. Je m'endormais de l'affreux sommeil de ceux qui souffrent du froid, de la faim et de tous les chagrins imaginables, lorsque je vis paraître un gigot, un de ces somptueux gigots piqués d'ail, comme on en mange dans mon Périgord ou ailleurs, avec ou sans nouvelles des absents et des défunts. C'était un rêve si vous voulez, et cependant ce n'était pas tout à fait un rêve. Je reconnus ce gigot. C'était le gigot normand qui avait été servi, quinze ans auparavant, à un grand écrivain de mes amis sur une falaise du Cotentin. Ce dîneur, ayant pris quelques tranches et oubliant qu'il y a des indigents, donna l'énorme pièce de viande au chien de l'auberge afin de jouir de la stupeur des pauvres gens assis dans le voisinage. Bien longtemps après, il en riait encore...

Je l'ai vu mourir. Au moment où il expirait,

deux ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Depuis vingt-quatre ans, je suis sans nouvelles de sa pauvre âme et je vous laisse à penser si ce silence me rassure.

XC

Eclairer sa religion

Un magistrat éminent, un merdeux huissier, un citoyen quelconque, disent volontiers : « Je veux éclairer ma religion, je ne veux pas laisser surprendre ma religion ; la religion d'Hanotaux a été surprise ; etc. » Il y a comme ça beaucoup de choses qui se disent couramment et qu'il est impossible de comprendre. Ne comptez pas sur moi pour vous expliquer celle-ci. Tout ce que des recherches patientes m'ont permis de démêler, c'est qu'une religion qui a besoin d'être éclairée est une religion dans les ténèbres et que la même religion privée de lumière peut aisément se laisser surprendre.

Je désire de tout mon cœur que cette trouvaille vous contente, mais elle est loin de me paraître décisive. Etant un homme d'une extrême simplicité, j'ai toujours pensé que la re-

ligion éclairait d'elle-même, sans nul besoin qu'on l'éclairât et la religion obscure d'un juge de paix ou d'un commissaire de police, qu'on peut surprendre, me paraît une chose d'autant plus surprenante que, très souvent ces personnages intègres se déclarent sans religion. Alors je n'y suis plus du tout.

Une excellente fille de ma connaissance qui gagne sa vie sur le trottoir, m'a fourni charitablement ce commentaire : — Dans notre métier nous disons que nous sommes *éclairées* quand un client nous donne de l'argent, ce qui ne nous empêche pas d'avoir de la religion, croyez-le bien. Ecrivez ça tout simplement, mon cher monsieur, et ne vous faites plus de bile. Si les gros individus respectables dont vous parlez voulaient être sincères, ils vous diraient exactement la même chose.

XCI

Faire d'une pierre deux coups

Intention probable de chacun de ceux qui lapidaient saint Etienne. Question de ricochets. Ruiner deux familles à la fois par le moyen

d'une seule opération commerciale ; obtenir en même temps un ministère et la malédiction des gens de bien ; expulser des religieuses hospitalières en condamnant des vieillards à mourir de faim et de misère ; publier un manuel scolaire qui ait ce double effet d'empoisonner et d'idiotifier l'enfance ; écrire un livre inepte qui sera immanquablement récompensé d'un prix académique d'abord et, aussitôt après, de l'admiration des imbéciles ; tuer son âme et celle des autres par le procédé infaillible du divorce ; — toutes ces pratiques et beaucoup d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer sont ce qu'on appelle faire d'une pierre deux coups et même un grand nombre de coups, en raison de l'éventuelle dextérité du lapidateur.

XCII

Prendre part au deuil de quelqu'un

C'est le retour aux premiers temps du christianisme. « Tous ceux qui croyaient étaient unis de cœur et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs biens et ils en partageaient le prix entre tous selon les besoins de

chacun, etc. » Ainsi parle saint Luc au deuxième chapitre des Actes. On croirait que cela vient d'être écrit et que l'encre n'a pas eu le temps de sécher.

Vous avez la douleur de perdre votre chère femme, ce qui arrive quelquefois. Aussitôt vous envoyez des lettres de faire-part et, tout de suite, si vous êtes en observation au premier étage, vous voyez venir de tous les côtés des lettres mouillées de larmes d'un tas d'amis à qui vous n'aviez jamais pensé et qui déclarent prendre *la plus vive part* à votre douleur. Comme ils vous donnent, en même temps, l'assurance de leur dévouement absolu, il ne tient qu'à vous d'en user à l'instant même, et vous serez certainement émerveillé de l'expérience.

Je vous le dis, c'est le retour aux temps apostoliques. On est tellement aimé de tout le monde, aujourd'hui, que la main ne suffit plus pour tant de lettres compatissantes et qu'il a fallu inventer des machines à écrire capables d'exprimer tous les sentiments des cœurs.

Etes-vous logé au septième étage et avez-vous besoin d'argent? Le millionnaire le plus proche, informé par vous de ce besoin, fera fonctionner sa machine et vous ne tarderez pas à savoir qu'il prend part à votre ennui, une part incroyable, au point d'être pénétré du plus noir chagrin, mais qu'il lui est matériellement im-

possible de faire quoi que ce soit, ne fût-ce qu'un prêt de cent sous, ayant été forcé, la veille, de payer quarante-cinq mille francs à son tapissier. Ce contre-temps fâcheux ne l'empêche pas d'ailleurs de vous chérir et la peine qu'il en éprouve doit vous consoler.

On vous fera partout la même réponse et vous aurez ainsi la preuve de l'immense amour qui vous environne. Votre propriétaire lui-même, en témoignage de son grandissant intérêt, s'empressera de vous augmenter. Tout ce qui est de vous, tout ce qui vous appartient sera mis en commun, chacun prenant la plus large part de vos lambeaux, et vous croirez être au milieu des premiers chrétiens.

XCIII

Tout à vous de cœur !

Qui pourrait dire la place immense du cœur dans les formes variées du langage des honnêtes gens ? J'ai mentionné plus haut le Cœur d'Or qui est un privilège inestimable et je n'ai pas à y revenir, le sujet me paraissant épuisé. En ce moment j'ai seulement en vue cette locution qui a l'air d'un protocole banal, mais qui dit si

bien ce qu'elle veut dire, qui exprime avec tant d'exactitude et en si peu de mots, l'admirable fraternité qui nous consume. Et ce qui est profondément touchant, c'est que l'usage en est universel et qu'elle intervient dans toutes les circonstances. On ne peut presque pas s'en empêcher, tant les âmes sont amoureuses ! Que vous écriviez à votre maîtresse ou à votre pédicure, ces mots viendront naturellement sous votre plume et il vous faudra un effort d'imagination pour en trouver d'autres. Epoque sublime où n'existe plus d'autre situation sociale que celle d'ami de cœur ou d'amant de cœur de tout le monde !

XCIV

Promettre et tenir sont deux

Deux quoi ? me demande-t-on. Belle question ! Deux mouvements du cœur, naturellement. On promet pour faire plaisir, pour donner de l'espérance et de la joie, et aussi parce que cela profite quelquefois. Les députés le savent et les spéculateurs ne l'ignorent pas. On promet de gros dividendes à ceux qui voudraient concourir de leur argent à l'extension patriotique de

la culture du poirier. Excellente affaire pour les bas de laine et affluence des capitaux. Les actionnaires joyeux pourront attendre les résultats sous l'orme de leur village.

Le second mouvement n'est pas moins beau que le premier. On *tient* certainement quelque chose et on est attentif à ne pas le lâcher. On se ferait tuer plutôt. C'est la phase héroïque. On est dépositaire de ce qui constitue le bonheur des autres et, s'il le faut, on poussera la fidélité jusqu'à courir à l'extrémité du monde pour conserver intact le dépôt. Cela ne va pas sans inquiétudes, mais la conscience est voluptueusement parfumée, puisqu'on a donné, ne fût-ce que pour peu de jours, à quelques hommes, ce qu'il y a de plus précieux, c'est-à-dire l'Espérance qui est celle des trois Vertus théologales par laquelle nous sommes assurés de posséder Dieu.

XCV

Avoir des espérances

Voilà un pluriel très singulier et j'étonnerai peut-être quelques personnes en leur apprenant que l'homme qui a *des espérances* est mieux si-

tué que les autres pour accomplir le quatrième Commandement: « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. » C'est pourtant bien simple.

Vos vieux parents ont du bien et vous êtes leur héritier. C'est ce qu'on appelle, dans le langage noble, avoir des espérances. Les aimant avec tendresse et n'ayant plus beaucoup d'illusions sur cette vallée de larmes, vous désirez naturellement la fin de leur exil, considérant que c'est à vous de porter maintenant leur fardeau. Rien de plus filial. En même temps vous les honorez de la façon la plus excellente, les jugeant à point pour la béatitude et la gloire du paradis. S'il n'y avait pas tant de préjugés, tant d'obstacles humains, tant de lois, pour parler net, vous vous décideriez peut-être par piété et avec un désintéressement carthaginois, à précipiter leur départ, assuré, après un tel coup, de devenir au moins centenaire. Ce serait beau, mais peu compris.

En 1870, un brave curé de campagne chez qui je logeais, me raconta, non sans épouvante, que, dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, tous les paysans étaient parricides. Quand un vieux n'était plus bon à rien, on l'expédiait sans violence, en lui donnant à manger des choses nuisibles, en lui prodiguant le chaud et le froid, en plaçant un barreau pourri en haut d'une

échelle, en lui procurant une chute quelconque ; parfois, mais plus rarement, en accrochant une faux tranchante à un mauvais clou juste au-dessus de son lit. Le procédé le plus ordinaire et le plus simple consistait à le laisser crever de faim et de froid sur les chemins. Le pauvre prêtre, horrifié de ces choses, n'aurait rien compris à mes explications évangéliques et je m'abstins de les lui offrir.

XCVI

Mourir de sa belle mort

Le plus savant des dictionnaires nous affirme que cela signifie mourir de mort naturelle. Nous voilà bien avancés ! Cela implique simplement qu'il peut y avoir des cas de mort *surnaturelle*, mais il paraît difficile de les préciser, surtout dans la société bourgeoise où je n'ai jamais eu l'occasion d'en observer.

On y meurt ordinairement de maladie et jusqu'à l'abolition du sens des mots, je croirai que toute maladie physique est naturelle. Le choléra, la fièvre jaune, l'apoplexie, la rage, et, sans exception, toutes les maladies pouvant procurer la mort sont parfaitement naturelles.

De même, si vous êtes écrasé par un autobus ou qu'une cheminée vous tombe sur la tête, il est naturel que la mort s'ensuive. De même encore si vous êtes empoisonné, revolvérisé, poignardé, noyé ou guillotiné. Impossible de s'exprimer autrement.

Alors il faut conclure que chacun meurt de mort naturelle, c'est-à-dire de sa belle mort et que tout le monde a une belle mort, aussi bien Thiers, victime d'une indigestion de haricots, que notre Emile asphyxié dans les excréments de ses chiens ; et si vous êtes, avec cela, quelque peu dans l'Absolu, vous reconnaîtrez que ces deux illustres défunts ont eu, respectivement, la plus belle mort possible, celle qui convenait le mieux à leurs mérites exceptionnels de penseurs et d'historiens.

XCVII

Se perdre en conjectures

Après la belle mort, les gens qui ont du loisir peuvent se livrer à des conjectures infinies sur le sort à venir, ou réalisé déjà, des défunts. Si on pense à une autre vie, rien n'est plus facile et raisonnable que de la supposer glorieuse

ou bienheureuse, à condition toutefois que le décédé ait eu la précaution de gagner beaucoup d'argent avant de mourir. Cependant il se trouve des esprits chagrins et pointilleux, des fanatiques, pour tout dire, qui affectent vilainement de ne pas en être très sûrs et qui forment, dans ce sens, les plus dégoûtantes conjectures.

Laissons cela et revenons sur la terre. Il y a la haute question de l'héritage matériel qui procure déjà pas mal de tintouin aux légataires présumables et l'occasion, aux notaires, de noircir, avantageusement pour eux-mêmes, le plus puant papier qu'il y ait au monde. Mais, dans le cas d'enterrés tels que Zola, Paul Bourget ou cinquante autres ayant été des dominateurs littéraires, il y a la question, moindre sans doute quoique très grave encore, de la succession intellectuelle, et cela donne lieu à des conjectures où il est facile de se perdre. Quelques-uns se persuaderont que la farce de la gloire de ces écrivains va continuer indéfiniment. D'autres, moins pieux, penseront, au contraire, que tous leurs imprimés iront immédiatement aux latrines ou chez les marchands de comestibles, ce qui semble réalisé déjà pour ceux du grand Emile. D'autres encore, situés, j'imagine, au cran d'arrêt de la compréhension littéraire, rêveront d'une sélection très certainement imprévue par tous les anges de lumière.

On se perdra aussitôt en conjectures, comme si on était à la veille de la fin du monde, lorsque tous les bourgeois éperdus et se liquéfiant iront çà et là, disant aux hommes et aux animaux immondes : « Que se passe-t-il et qu'allons-nous faire ? Où placerons-nous notre aimable argent qui a coûté tant de larmes et quelquefois tant de sang aux pauvres idiots qui mettaient leur confiance en Dieu ? Ces montagnes qui menacent de tomber sur nous offriront-elles à notre angoisse des cachettes sûres, et ces bondissantes collines qui accourent de l'horizon pourront-elles nous servir de coffres-forts ? Comment sortir de ce dédale de conjectures ? »

Alors, peut-être, un volcan pitoyable leur répondra : « Confiez-vous à moi et jetez-vous dans mon cratère, je suis le tombeau des secrets des morts. »

XCVIII

Aux grands maux les grands remèdes

Tous les honnêtes gens vous diront que les plus grands maux sont la ruine et la perte de la santé, quand on est atteint soi-même, bien entendu. Dans le premier cas, il faut *se refaire*

n'importe comment, aux dépens de n'importe qui et tous les moyens sont bons. C'est élémentaire, l'honnête homme n'étant séparé du bagne que par une cloison très mince, je l'ai fait remarquer ailleurs, plusieurs fois déjà. Dans le second cas, c'est-à-dire si on est devenu paralytique ou gâteux, il n'y a plus que le suicide. C'est ce que nous appelons les grands remèdes. Les autres maux, quels qu'ils soient, ne sont, en comparaison, que de petits maux et n'exigent que de petits remèdes.

Pour ce qui est des maux d'autrui, petits ou grands, il serait ridicule de songer à y remédier. On a mieux à faire. Chacun pour soi et le bon Dieu pour tous. Souvent même il est avantageux de les aggraver avec astuce. « Profit de l'un est dommage de l'autre », a dit Montaigne qui était un penseur d'une incomparable certitude.

XCIX

La science n'a pas dit son dernier mot

Il serait difficile de préciser l'époque où elle a dit le premier. On serait tenté de croire que c'est une époque diablement ancienne et ce mot

diablement, par lequel est évoqué le récit de la Genèse, est vraiment à sa place ici. Les savants actuels peu favorables à Moïse et que les chiffres n'intimident pas, s'embarrassent médiocrement de plusieurs centaines de milliers d'années pour la date approximative de ce premier mot, et la vie est trop courte pour une vérification de leur comput.

Entre nous, j'aimerais mieux que la science n'eût jamais dit son premier mot, persuadé qu'on serait aujourd'hui beaucoup moins ignorant et beaucoup moins bête. Mais cela est une opinion personnelle qui n'engage ni les membres de l'Institut ni les Sorbonnards. Ce que je crains plus que tout, c'est le dernier *mot* de la science, ayant, par nature, une insurmontable horreur pour les manifestations scatologiques.

C

Je ne parle pas au hasard

C'est ce qui se dit ordinairement quand on veut appuyer du témoignage de sa conscience une abominable calomnie. On donne à entendre par là qu'on sait parfaitement à quoi s'en tenir

et qu'on dit exactement ce qu'il faut dire, sans un mot de plus ni un mot de moins. En pareil cas on est si puissamment dominé par le sentiment généreux d'une implacable justice qu'on blasphème, sans même s'en apercevoir, le seul Dieu qui ait encore des adorateurs : le tout-puissant, l'éternel, l'incompréhensible Hasard qui a tout fait et à qui tout est dû, le hasard bienheureux, le hasard providentiel, le hasard des batailles, le hasard du jeu, le hasard de la fourchette, le hasard qui punit, le hasard qui récompense, *le pur hasard* enfin, pour tout dire.

Avec une assurance et une tranquille impiété qui font frémir, on déclare qu'on *ne lui parle pas,* ce qui est le reniement bien caractérisé.

A qui ou à quoi, je le demande, osera-t-on parler, si on ne parle pas au hasard ? Que restera-t-il aux orateurs parlementaires ou non parlementaires, aux prédicateurs de carême, aux avocats, aux conférenciers, aux professeurs de philosophie ou de morale, aux historiens, aux savants, aux médecins, aux vétérinaires, aux psychologues, aux sociologues, aux pîtres de foire, aux journalistes enfin sans lesquels nous ne pourrions pas vivre ?

Ne pas parler au hasard !... Je voudrais que me fût donné le pouvoir de faire sentir la terrifique énormité de ce blasphème.

CII

Je ne suis pas né d'hier

J'ai remarqué la fréquence de cette affirmation chez les idiots de naissance. Ils veulent qu'on sache qu'ils ont une grande pratique des choses de ce monde, et qu'on ne les roulerait pas facilement. Demandez-leur ce qu'ils entendent par *hier*, ils vous traiteront de farceur et vous parleront du soleil et de la lune. Vous jugeant naïf, il vous proposeront peut-être une partie de cartes intéressée ou une partie de billard, pour vous éblouir de leur compétence en ces exercices joyeux. S'il leur arrive de perdre, il mettront cela au compte du Hasard qui leur fait crédit et ils n'insisteront pas pour régler les consommations.

— Qu'est-ce que tu as donc à pleurer comme un veau ? demande le garde champêtre à un de ses administrés qui gémissait au bord du chemin. — Je suis cocu, répond l'interpellé pleurant plus fort. — Ah ! et depuis combien de temps ? — Depuis huit jours.

Le garde champêtre qui n'est pas né d'hier et qui a fait le tour des choses, ayant été facteur

rural, lui tient alors ce langage : — Depuis huit jours seulement et tu pleures ! Moi, je le suis depuis trente-cinq ans, viennent les fourrages, et qu'est-ce que trente-cinq ans, auprès de l'éternité ?

CII

Le temps passé ne revient pas

Ici, il faut faire attention, nous allons marcher sur des queues de vipères. On entend dire souvent : Un tel ne me revient pas. Il a une tête qui ne me revient pas. Cela signifie probablement qu'on a le dégoût de sa figure et qu'on désire qu'il ne revienne pas lorsqu'il est parti. Cette façon gracieuse de parler est-elle applicable au temps passé ? Je serais tenté de le croire, en remarquant le ton péremptoire et la voix sèche de nos bourgeois quand ils disent : « Ce qui est passé est passé, n'en parlons plus. » Le passé les gène ordinairement et visiblement.

Sans doute il y a eu de bons moments et ils peuvent évoquer le souvenir d'anciennes farces qui furent agréables, mais, en général, ils aiment mieux ne pas regarder de ce côté-là. Leur conscience a beau être morte, tout de même elle

frétille encore un peu quand il est fait allusion, par exemple, à l'origine de certaines fortunes, quand il est parlé de certains morts qu'on se souvient d'avoir mal enterrés, lorsque tel ou tel événement contemporain en rappelle d'autres avec trop de précision. Il faudrait pouvoir tout oublier. La figure du passé ne revient pas aux honnêtes gens, précisément parce qu'elle leur revient trop distinctement. C'est pour cela qu'on a tant travaillé à fausser et à défigurer l'Histoire, le passé des nations modernes étant aussi importun que le passé des individus.

« Au détour d'un sentier une charogne infâme », a dit Baudelaire. Voilà ce qu'on a fait des plus belles choses d'autrefois. Il est préférable de fermer les yeux et de se boucher les narines. Les assassins n'aiment pas la confrontation et cette charogne apparaît dans tous leurs miroirs. Cependant une voix mystérieuse leur dit que le passé demeure toujours, qu'il reviendra, quand même, à la Fin, qu'il reviendra *sur eux*, quoi qu'ils fassent, non pas sous cet aspect de déréliction et d'ignominie affreuses que le poète suppose, mais avec sa vraie figure infiniment auguste, et grave, et implacable, accompagnée de la conscience miraculeusement ressuscitée des uns et des autres.

CIII

Depuis que le monde est monde

Quelle chronologie invoque-t-on lorsqu'on parle ainsi et quelle idée se forme-t-on d'un monde qui aurait pu commencer à l'époque immémoriale, mais nécessairement imprécise, où chacun imagine le point initial des pensées ou des sentiments qu'il croit avoir ? Depuis que le monde est monde, on a toujours fait telle ou telle chose, on a toujours cru ceci ou cela. C'est le niveau intellectuel du cantonnier qui pense qu'on a toujours cassé des pierres comme lui sur toutes les routes de l'ancien ou du nouveau monde. C'est le concept du juge incapable d'imaginer, au cours des siècles, un moment où il n'aurait pas fallu des lois pénales et des magistrats lucides pour les appliquer. Ce qui se voit s'est toujours vu, est-il dit du haut en bas de l'échelle, et ce Lieu Commun n'a pas d'autre sens. On sous-entend que cela se verra toujours, Dieu n'ayant pas la permission de faire des choses nouvelles.

Fort bien, mais nous continuons à ignorer ce que c'est que ce monde qui est toujours monde

et dont il est parlé de manière si absolue. L'Évangile dit qu'un jour « la tribulation sera si grande qu'il n'y en aura jamais eu de pareille depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais ». Cette parole ne congédie pas expressément les cantonniers ni les juges, mais elle infirme leur témoignage quant à la permanence et au *ne varietur* d'un monde qui peut être bouleversé en un instant et n'avoir plus figure de monde.

Or, venant à considérer la menaçante et mystérieuse importunité des vieux Vocables échelonnés sur la route de Thèbes, quand on revient stupide et humilié, du Paradis perdu, je me dis que l'explication de ce Lieu Commun est bien simple si on se rappelle qu'au sens mystique, le Monde signifie l'empire du Diable. A l'instant tout est clarifié.

« Depuis que le démon est démon », il y a les devoirs du monde, les personnes du monde, les imbéciles qui vont dans le monde et la rue est à tout le monde ; il y a le grand monde, le petit monde, le monde savant, le monde littéraire le monde catholique, le demi-monde ; il y a même le *Monde illustré*, et les gens du monde exempts de l'héroïsme et de la dyspepsie ne se sentent pas mourir.

CIV

Où allons-nous ?

Quatre-vingt dix-neuf fois sur cent je vous répondrai avec certitude que nous allons au diable, et je ne serai démenti que par un petit nombre de sacristains sans aveu qui voudront se faire passer pour des gens du monde en exhibant de jolies manières. Oui, mes amis, nous allons tous au diable et nous sommes dans un train rapide. Les voyageurs ne devant pas revenir, il n'y a qu'une seule voie sans signaux et aucun tamponnement n'est à craindre.

Je ne résiste pas à la tentation de citer un fragment de mon *Désespéré* publié en 1887 :

« Une inqualifiable librairie de la rue de Sèvres vend ceci : *Indicateur de la ligne du Ciel.* La première page offre la vue consolante d'un train de chemin de fer, sur le point de s'engouffrer dans un tunnel, au-dessous d'une petite montagne semée de tombes. C'est « le tunnel de la mort », au delà duquel se trouve « le Ciel, l'Eternité bienheureuse, la *Fête* du Paradis ». Ces choses sont expliquées en trois pages minuscules de cette écriture liquoreusement joviale que

le journal le *Pèlerin* a propagée jusqu'aux derniers confins de la planète et qui paraît être le dernier jus littéraire de la saliveuse caducité du christianisme. On prend son billet d'aller *sans retour,* au guichet de la pénitence, on paie en bonnes œuvres qui servent, en même temps, de bagages ; il n'y a pas de wagons-lits et les trains les plus rapides sont précisément ceux où on est le plus mal. Enfin deux locomotives : l'*amour* en tête et la *crainte* en queue. « En voiture, *messieurs,* en voiture ! »

Le petit papier ne disait rien des dames qu'on supposait montées les premières. C'est à peu près la même chose aujourd'hui, mais on a changé le tracé et la destination n'est plus tout à fait la même. Puis on a introduit quelques modifications. Ainsi le compartiment probable des dames seules a été supprimé à la suite de plaintes motivées et pour éviter le scandale. Des wagons-lits où on dort très bien ont été reconnus utiles. On a créé un couloir où il est recommandé de se promener complètement nu si la chaleur est insupportable, ce qui permet aux plus myopes de vérifier l'heureux effet des entraînements sportifs pour l'amélioration de la race. Les journaux, tout dernièrement, ont signalé la fière prestance des gymnastes de Seine-et-Oise et des aéronautes du dernier concours qui partaient ensemble en s'excitant par des cris

d'animaux admirablement imités. Enfin on a supprimé cette absurde locomotive en queue dont l'inutilité parfaite était démontrée depuis longtemps.

C'est ainsi qu'on peut, aujourd'hui, aller confortablement au diable et même à tous les diables. On a beau multiplier les trains, ils sont toujours bondés, et, à tous les départs, on est forcé de refuser des voyageurs. On m'a parlé d'un congrès extraordinaire où plusieurs archevêques et cardinaux se seraient fait inscrire.

CV

Avoir de l'argent

Avez-vous lu *le Consulat et l'Empire* de Thiers ? Ce qui paraît tenir le plus de place dans cette histoire, d'ailleurs inexacte, de la plus grande époque du monde, c'est l'argent. L'encombrante question financière marche tout le temps sur les pieds de l'héroïsme et de la victoire.

Napoléon avait de l'argent ! et il en donnait immensément à ses serviteurs souvent infidèles. Cela hypnotise Thiers qui fait le compte de tou-

tes les sommes versées à chacun des généraux de la grande armée, après la merveilleuse campagne de 1805. Il sait à quels lecteurs il s'adresse et il leur sert exactement ce qui peut leur plaire, étant plus qu'eux-mêmes et par son expérience personnelle, un appréciateur compétent de la quantité de monnaie dont il convient de récompenser le mérite et de rémunérer la gloire.

CVI

Je ne connais que l'argent

Tu voudrais sans doute, épicier immonde, que l'argent ne connût que toi. Mais il en connaît beaucoup d'autres qui te valent bien et tu es trop bête pour le fixer dans ta boutique. Invente donc quelque chose, cochon, ne fût-ce qu'un cirage ou une graisse pour frotter les huissiers et les chiens galeux. La réclame aidant, tu verrais peut-être venir un peu plus d'argent, de ce cher argent, de cet argent bien-aimé que tu crois connaître, à l'exclusion de tout ce qui peut être connu; avec qui tu couches, avec qui tu dors, de qui la vision peuple tes ignobles songes et qui remplit tout ton sale cœur !

Un affamé te suppliait, il y a quelques instants, de lui donner, *pour l'amour de Dieu*, quelques débris invendables qui l'eussent peut-être empêché de mourir. Tu répondis à ce pauvre que tu ne connaissais que l'argent ; ta digne femme le menaça de la police et il s'éloigna en vous maudissant. Voilà qui t'est bien égal, me diras-tu. Il est probable, cependant, que ce mendiant était Jésus-Christ dont c'est le travestissement ordinaire et qui est signifié symboliquement par l'argent dans les divines Ecritures. — C'est moi qui suis l'Argent, te dira-t-il un jour, et je ne te connais pas.

CVII

Je ne crache pas sur l'argent

Est-il donc plus difficile de cracher sur l'argent que de cracher sur la Face du Fils de Dieu ? On le croirait. Les extatiques ont vu ruisseler sur cette Face les crachats horribles de la canaille de Jérusalem. Les adorateurs de l'argent n'ont jamais vu de crachats sur une pièce de cent sous. Si cette pièce tombait dans les ordures, ils la recueilleraient pieusement et la nettoieraient

avec respect. Peut-être la parfumeraient-ils de quelques baisers.

J'ai lu qu'un grand seigneur du XVIIIe siècle avait de si riches appartements dans son château qu'on ne voyait pas le moyen de cracher ailleurs que sur la figure du propriétaire. C'est ce qui arrive au Verbe incarné. Il a fait l'univers si beau qu'il n'y a plus que sa Face douloureuse qui puisse être conspuée. Alors pourquoi se gènerait-on ? Tout ce qui est autour de lui a une valeur inappréciable. Le fumier même fait pousser les pommes de terre qui valent de l'argent et qui sont autrement avantageuses que la Rédemption pour engraisser les porcs. Le choix pourrait-il être douteux un seul instant ?

On raconte qu'il y a eu autrefois des hommes étranges qui faisaient profession de mépriser les richesses, les considérant comme de la boue et qui s'en débarrassaient comme on se débarrasse de la vermine. On assure qu'il en existe encore quelques-uns. Que voulez-vous que je vous dise ? Tout ce qu'on peut faire, c'est de les conspuer de la même manière que Celui dont ils se disent les disciples et dont ils se prétendent les imitateurs. Ils pourront alors, tant qu'il voudront, se prévaloir de leurs guenilles et rêver de leur Paradis.

CVIII

Mettre un peu d'argent de côté

Ce Lieu Commun ressemble à une église où tout le monde irait prier, jeunes ou vieux, bons ou méchants. Pèlerinage infaillible où l'impétration serait aussi certaine que la mort. Celui qui met un peu d'argent de côté est semblable à un homme qui se ferait construire un sépulcre dans un endroit sec à l'abri des vers. Précaution contre les pauvres locataires des maisons humides et toujours disposés à ronger les imprévoyants. Chaque petite somme économisée est ainsi comme une parcelle de la substance qui lui a été confiée et dont il lui faudra rendre compte un jour. En mettant un peu d'argent de côté, vous préparez votre avenir et vous donnez aux pauvres un exemple infiniment plus précieux que toutes les aumônes.

Croyez-moi, fussiez-vous très riche, il faut toujours mettre un peu d'argent de côté. Si vous rencontrez un miséreux, un mourant de faim que sauverait le don de quelque monnaie, il se peut, le cœur de l'homme étant fragile, que vous vous sentiez ému. Prenez garde, c'est le moment

de l'épreuve, c'est l'heure de la tentation redoutable. Soyez généreux et refusez avec énergie. Souvenez-vous que le premier de tous vos devoirs est de mettre de l'argent de côté et que l'ombre de Benjamin Franklin vous regarde.

Je me souviens d'un sublime bourgeois de l'Indre ou de la Creuse qui était, je crois, dans les Contributions directes et qui eut la gloire de crever sans avoir jamais donné un sou à personne, ayant, chaque jour, mis un peu d'argent de côté. Cet homme héroïque eut trois fils. Il voulut que le premier se nommât Voltaire, le second Rousseau et le troisième Franklin, lequel fit, après la mort de son père, une noce à tout casser. On ne rencontre plus de ces caractères.

CIX

On n'emporte pas sa fortune en mourant

Cela se dit comme tant d'autres choses, mais le Bourgeois ne s'y trompe pas. Sans doute il sait, aussi bien que vous et moi, qu'il n'emportera ni or ni argent. Il n'emportera pas non plus des billets de banque, ni des billets à or-

dre sur les pauvres diables, ni même des billets de faveur pour n'importe quel spectacle de l'autre monde. Mais le malin qu'il est emportera ses *titres,* sa vraie richesse cousue à son âme, ses titres à lui que ses héritiers ne pourraient, en aucune façon, négocier ni réaliser et qui lui assureront infailliblement une place dans l'Eternité.

CX

Le Bon Dieu, c'est l'argent

Il y a plus de quarante ans, mais je ne pourrais jamais oublier cette scène. C'était rue de Sèvres, environ le temps de ma lune de miel avec la splendide misère qui me fut toujours fidèle.

Une pauvre vieille attelée à une voiture à bras criait du poisson ou des légumes. Une bourgeoise considérable l'arrête et se met à marchander, offrant des prix dérisoires. — C'est bien, madame, n'en parlons plus, dit la vendeuse, vous me faites perdre mon temps. Le Bon Dieu saura bien m'envoyer d'autres clients. — Le Bon Dieu, c'est la pièce de cent sous ! répond la bourgeoise en ricanant.

L'effet de cette parole, je ne sais pas mieux

le comparer qu'à celui d'un tison dans une tonne de poudre. La vieille se transfigura et devint terrible.

— Et c'est à moi que vous osez parler ainsi ! cria-t-elle, montée soudain au plus haut degré de l'indignation et de la fureur. C'est en présence d'une chrétienne qui gagne sa vie honorablement que vous avez l'audace d'outrager le Dieu des pauvres en disant des mots dont rougirait une fille du trottoir ! Vous mériteriez d'être fouettée publiquement comme une méchante putain et j'en appelle à toutes les personnes qui peuvent m'entendre. Voici, ajouta-t-elle, de plus en plus excitée et brandissant une menaçante main vers l'ennemie qui cherchait vainement à fuir à travers la foule amassée en un instant, voilà une salope qui dit que le Bon Dieu est une pièce de cent sous, la pièce de cent sous qu'elle a gagnée peut-être avec ses saletés et qui a l'insolence de venir me le dire à moi, croyant que je n'oserai pas lui répondre parce que je suis une pauvre femme. Je demande des hommes de bonne volonté pour la reconduire à coups de pieds au derrière chez son maquereau, etc.

Elle continua ainsi quelque temps, au contentement visible des spectateurs qui s'opposaient à l'évasion de la victime, s'exaspérant à chaque mot, aboyant comme une Hécube, remplissant de ses imprécations la rue tout entière. Il fal-

lut l'intervention des sergents de ville pour dégager la provocatrice à moitié morte de honte et de rage.

Cela, je le répète, se passait, il y a plus de quarante ans, c'est-à-dire avant la funeste guerre et la dégradante république, époque où tout n'était pas encore détruit. Aujourd'hui le blasphème le plus immonde est l'expression exacte du sentiment universel, et c'est la pauvre vieille, défendant et vengeant à sa manière le Dieu des chrétiens, qui serait conspuée par la multitude.

CXI

On ne connaît pas la couleur de son argent

Celui dont on dit cela est au dernier degré de l'abjection. Si on disait simplement qu'on ne connaît pas son argent, ce serait beaucoup moins grave. Mais la *couleur* de son argent, songez donc !

Il est connu que l'argent n'a pas d'odeur. Les personnes les plus délicates, celles dont l'odorat est d'une finesse extrême, le proclament. Mais on exige qu'il ait de la couleur et on veut voir

cette couleur. Concevez-vous quelque chose de plus beau qu'une pièce de cent sous dans la main d'un nègre ? Et où est le bourgeois capable de mépriser les trente beaux deniers d'argent dans la main sale de l'Iscariote ? Ce traître aimable et plein de baisers pour lequel on a été si dur pouvait dire du moins qu'il connaissait la couleur de l'argent des princes des prêtres, n'étant pas de ces étourneaux à qui on en fait accroire.

Je vois, de temps en temps, des pièces d'argent teintées de rouge, ayant été manipulées par un boucher ou un assassin, et la vue de cette monnaie me fait rêveur. Songeant à l'origine probable de ce signe de la richesse, je me dis que c'est là sa vraie couleur, la couleur qu'il devrait, qu'il *doit* avoir, la couleur que prirent sans doute les deniers de Judas qui cessa de les *reconnaître* alors et les rapporta sur-le-champ aux fourbes insignes qui les lui avaient donnés. Ceux-ci, ne les reconnaissant pas eux-mêmes, ne voulurent pas remettre dans le trésor du Temple un argent de si étrange couleur. Tout le monde sait qu'ils s'en servirent pour acheter le *champ du sang,* nom générique applicable, j'imagine, à toutes les propriétés bourgeoises, depuis la Flagellation et le Crucifiement de Jésus-Christ.

CXII

Faire crédit, ouvrir un crédit

Evidemment, c'est ce que vous n'obtiendrez de personne, si on ne connaît pas la couleur de votre argent. Mais si, montrant une couleur plausible et n'étant pas milliardaire, vous obtenez un crédit quelconque, vous serez dans une situation inférieure à celle des galériens les plus diffamés. Vous serez le nègre, l'esclave antique des commerçants fétides qui vous ouvriront les veines en même temps qu'ils vous ouvriront leur crédit, et qui découperont des tranches de votre chair quand il leur plaira. Le plus bas détaillant qui vous fait crédit est votre maître comme le démon est le maître de ses damnés.

Celui à qui on fait crédit peut se croire en villégiature, c'est-à-dire dans la situation d'un homme que nous supposerons dénué de superflu qui, ayant quitté le bien-être de sa maison et renoncé, pour un temps, à ses habitudes les plus chères, à ses amis, à ses travaux, pour l'illusion décevante et horriblement coûteuse d'un air plus pur, se verrait dans les griffes des monstres de la campagne embusqués sur tous les

chemins et décidés à ne le laisser fuir que dépouillé complètement, désespéré, à moitié mort — certains, d'ailleurs, qu'un inexplicable besoin de souffrir le ramènera infailliblement l'année suivante.

Le crédit est un jardinier fort attentif qui vous arrose aussi longtemps qu'il voit en vous un reste de vie, une possibilité de reverdir et de fructifier. Quand s'évanouit cette espérance, il vous arrache pour le feu ou pour le fumier et laboure tranquillement la plate-bande.

CXIII

Etre criblé de dettes

Ce n'est peut-être pas mon cas ni le vôtre, ni celui de personne, mais on sait que la chose est possible et cela suffit. Un poète qui doit un pain de quatre livres, quelques kilos de charbon et deux ou trois douzaines de rames de papier, peut fort bien passer pour un individu criblé de dettes. Cela s'est vu et se verra. L'expression, d'ailleurs, est curieuse, quoique difficile à comprendre.

Si je ne me trompe, être criblé signifie avoir été

passé au crible ou, si on veut, ressembler à un crible à force de blessures, image certainement excessive et inapplicable aux dettes qu'on peut avoir, lesquelles ne font de trous qu'à la bourse du créancier. Dans le premier cas, l'opération, bien connue des bonnes ménagères, consiste, s'il s'agit des résidus de leur foyer, à séparer, par le moyen d'un tamis, les cendres inutiles de ce qui peut encore être brûlé. On sait que des cendres obtenues de la sorte par le prophète Daniel démontrèrent au roi de Babylone la fraude impie des prêtres de Bel. Par extension, il est parlé quelquefois du crible de la conscience, instrument défectueux et infidèle, laissant passer trop de choses et pouvant être comparé à un de ces vieux paniers percés dont il est imprudent de se servir. Il y a aussi le crible du diable mentionné dans l'Evangile : « Satan a demandé à vous cribler comme le froment », ce qui est une occasion d'inquiétude, Satan étant le pire de tous les menteurs. Mais tout cela n'explique pas notre Lieu Commun.

Signifie-t-il simplement qu'on a beaucoup de dettes, qu'on en est couvert ? Dans ce cas l'agitation violente ou harmonieusement rythmique du tamis m'aura peut-être débarrassé de cette poussière, à moins qu'il ne me soit arrivé de passer moi-même avec elle par l'un des trous, ce qui est peu vraisemblable. Enfin je n'y comprends

rien, sinon qu'il est extrêmement embêtant d'avoir des dettes et infiniment désagréable de les payer.

CXIV

Jeter l'argent par les fenêtres

A quel moment et dans quelles circonstances jette-t-on l'argent par les fenêtres ? C'est un point de casuistique bourgeoise. Un ignorant pourrait croire que c'est au moment où on verse au percepteur le montant des impositions pour les portes et fenêtres, en oubliant qu'il n'est question ici que des *fenêtres*, à l'exclusion des portes ou des soupiraux, des chattières ou des trous de souris par lesquels on pourrait tout aussi bien faire passer des pièces de monnaie.

Je prie les personnes qui veulent s'instruire de remarquer qu'on ne dit jamais : jeter l'*or* par les fenêtres. Cette façon de parler aurait quelque chose de monstrueux. Il faut laisser aux poètes et autres gens dénués de précision ces ridicules excès de langage. C'est déjà une assez dangereuse concession à la poésie de nommer l'argent.

En réalité on le jette par les fenêtres lorsqu'on

donne un sou à un pauvre. Cela est élémentaire et n'a pas besoin de démonstration. Un vrai bourgeois ne doit jamais donner. Mais il y a bien d'autres manières. Exemples : Si vous ratez l'occasion de faire passer un bouton de culotte pour une pièce de 50 centimes ; si vous êtes assez idiot pour faire remarquer à un conducteur d'omnibus, père de huit enfants, qu'il vous a rendu trop de monnaie sur une pièce de quarante sous ; si vous achetez, ne fût-ce qu'à vil prix, un chef-d'œuvre littéraire pour votre plaisir ou un objet d'art que vous n'avez pas l'intention de brocanter ; si vous gratifiez sottement d'une faible somme un pauvre diable qui vous a sauvé d'un péril grave en risquant sa vie, au lieu de le faire empoigner par les sergots, etc. Les circonstances où on est exposé à jeter l'argent par les fenêtres sont à l'infini et l'honnête homme doit y apporter la plus sévère attention.

CXV

Joindre les deux bouts

C'est le vieux symbole du serpent qui se mord la queue, le symbole de l'Infini dans tous les temps et tous les pays. L'Infini n'est pourtant

pas la préoccupation du Bourgeois. Mais il s'interrompt ici de le dédaigner, le Lieu Commun des Deux Bouts lui paraissant une occasion de manifester sa sagesse, de se profiler surhumainement. Ai-je besoin de dire qu'il s'agit d'argent comme toujours ? Vous allez voir combien c'est simple.

On possède une fortune quelconque, cent mille francs ou cent millions, si vous le préférez. Le Capital ne devant jamais être entamé, il s'agit d'aller d'un bout de l'année à l'autre avec le seul revenu auquel on suppose une suffisante élasticité. C'est un véritable tour de force dont très peu d'hommes sont capables. Proposez-le à un imaginatif, à un rêveur, à un magnifique, à un *charitable*. Les plus hardis vous avoueront qu'ils ne répondent de rien. Quelques-uns que le blasphème n'épouvante pas iront jusqu'à vous dire que la richesse doit être répandue comme du fumier et que l'intangibilité du Capital produisant toujours, comme Dieu, et ne s'épuisant jamais, est une abomination.

Si le Bourgeois suffisamment occupé à filer la quenouille d'argent de son année, avait du temps à perdre, il répliquerait fort tranquillement que ce Dieu qu'on a l'audace d'opposer au Capital est un pauvre Dieu s'il inspire à ses adorateurs de tels sentiments ; que lui, bourgeois honorable et capitaliste, ne craint pas de

mettre au défi ce prétendu Tout-Puissant de savoir par quel bout le prendre...

Et tout de suite, inexplicablement devenu vociférateur furieux et écumant, il gueulera : — Je joins les deux bouts, je tiens les deux bouts, ma queue d'argent est dans ma gueule d'argent et votre Bon Dieu est crucifié par mon Capital. Je suis un honnête homme et je me fous de la religion.

Vous penserez alors au cimetière situé au *bout* de cette belle avenue de sapins qui commence au cabanon.

CXVI

Ce qui coûte les yeux de la tête

Un aveugle me disait un jour que son chien lui coûtait les yeux de la tête. C'était un aveugle de l'Académie Française devenu tel par éblouissement, à force de lire Hanotaux et Paul Bourget. Comme je m'étonnais qu'il ne fût pas devenu idiot en même temps, il eut un sourire supérieur que je ne compris pas.

J'ai su depuis que c'est un aveugle intermittent et conditionnel qui sait très bien distinguer les pièces démonétisées de celles qui sont ac-

ceptées par les bourgeois les plus attentifs. Alors j'ai cru deviner que ce qui coûte les yeux de la tête, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile au monde, c'est de voir *plus bas* que soi, quand on est académicien.

CXVII

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne

Celui-ci est d'extraction noble. C'est un vers du grand Corneille et une Providence ironique a voulu que ce vers fût un des premiers du *Menteur*. Le Bourgeois, hermétiquement bouché à toute littérature, ignore cela, bien entendu, mais il trouve ce vers à sa convenance et il l'utilise quand il veut qu'on prenne de lui la plus haute idée. C'est une ressource, mais il faut du tact et du doigté.

J'ai connu un majestueux brocanteur de tableaux qui se contentait d'un modeste bénéfice de 500 à 1500 pour 100. Il fut, il y a quelques années, le bienfaiteur d'un peintre très pauvre, devenu célèbre aujourd'hui, dont les toiles étaient déjà recherchées. Cet homme habile, exploitant avec sagesse la criante misère de

l'artiste, lui achetait à vil prix les plus curieuses esquisses et les revendait infiniment cher à des collectionneurs de sa clientèle, réalisant ainsi loyalement des gains appréciables.

Cela se passait le plus affectueusement du monde. Aussi tutélaire que juste, le bon commerçant faisait quelquefois d'aimables surprises à son écorché : un sac de bonbons pour les enfants, un vieux pantalon, un paquet de tabac, un *porte-monnaie* de 2 fr. 50 ! Sans doute on ne pouvait pas dire que ce fût grand'chose, mais le cœur y était et quel cœur ! Quels doux sourires aussi, quelles tendres poignées de main ! « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne », pensait-il, en aiguisant son couteau. Il ne le disait pas positivement, ayant un grand tact, mais cela se lisait si bien sur son affable figure !... J'ai le chagrin d'ajouter qu'il fut payé de l'ingratitude la plus noire et que le poème se termina par des claques retentissantes.

Je n'ai pas moins admiré un autre bienfaiteur de la même école. Celui-ci n'était pas commerçant. C'était un millionnaire besogneux de gloire qui décida, un jour, d'acquérir le renom d'un grand écrivain. Il avait eu le flair de dénicher un indigent de qui le talent robuste lui parut convenir à son dessein. Pendant dix ans, ce crétin d'or utilisa le malheureux, obtenant

de lui, pour de faibles sommes, des travaux qui n'eussent pas été trop payés de la moitié de sa richesse, — en y ajoutant même la peau de sa femme ; — des œuvres inventées, exécutées, *réalisées* entièrement, qu'il ne manquait jamais d'estropier un peu de sa plume d'imbécile, pour qu'il ne fût pas dit qu'il n'avait rien fait, mais qui lui valurent une notoriété considérable et des récompenses *en argent*. Il est, aujourd'hui, à l'Académie, officier de la Légion d'Honneur et décoré par plusieurs monarques. Il a même fini par croire qu'il a du génie et il ne dessoûle plus.

L'auteur véritable et de plus en plus miséreux, désormais abandonné, finira comme il pourra. Aussi longtemps qu'on en eut besoin, il fut comblé, celui-là aussi, de petits cadeaux charmants prodigués avec cette délicatesse raffinée dont les riches secourables et les hippopotames furieux paraissent avoir le secret. Il y a des façons si exquises de donner l'enfer !

CXVIII

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée

Si la métaphore de ceinture dorée signifie la richesse, d'après les interprètes, on est en droit de se demander pourquoi et comment la renommée prétendue bonne peut valoir mieux, puisque c'est exactement la même chose, en réalité ou en apparence. Il est sans exemple qu'une personne riche n'ait pas une bonne renommée. Si elle en avait une mauvaise ce serait monstrueux et profondément immoral, la richesse étant ce qu'il y a de plus respectable sur la terre.

Et cependant il doit y avoir une distinction, car les Lieux Communs sont infaillibles. Il est connu que la Renommée, bonne ou mauvaise, a des trompettes et des ailes, tous les professeurs de rhétorique vous le diront, et cela ne peut être affirmé d'aucune ceinture. C'est une évidente supériorité. On pourrait alors expliquer ainsi le geste d'une jolie femme dénouant sa ceinture, dorée ou non, et même y renonçant tout à fait pour acquérir de la renommée,

pour attraper des ailes et se faire accompagner ou précéder d'une fanfare. La ceinture abandonnée se dorerait d'elle-même naturellement. Je ne vois pas mieux à faire que de creuser ça. Les Lieux Communs ne se révèlent qu'à ceux qui les étudient humblement et avec une grande pureté de cœur.

CXIX

Je n'ai pas encore fait ma caisse

Nous sommes à Tours, l'une des villes de France où le Lieu Commun est le plus honoré. Plusieurs autres villes, il est vrai, se disputent la gloire de lui avoir donné le jour. Mais Tours doit avoir été son berceau. C'est l'opinion la plus probable. J'en appelle à la statue de Descartes !

Un étranger venu pour s'instruire pénètre dans une église après avoir fait l'aumône au mendiant attitré. Par l'effet de je ne sais quelle absorbante préoccupation, il a donné vingt francs croyant ne donner qu'un sou et ne s'aperçoit de l'erreur que beaucoup plus tard. Il retourne à l'église, mais le mendiant venait de partir. Il expose alors le cas au bedeau qui le

rassure, affirmant que ce mendiant, dont il donne aussitôt l'adresse, est un fonctionnaire des plus honorables et que la pièce lui sera scrupuleusement restituée, moyennant une nouvelle et insignifiante aumône.

Le voyageur arrive à une maison très confortable où il est aussitôt reçu avec politesse par un personnage convenablement vêtu dans lequel il a quelque peine à reconnaître son mendiant. « Mon cher monsieur », dit celui-ci, « ne vous tourmentez pas. Ces erreurs arrivent quelquefois dans notre profession. Mais *je n'ai pas encore fait ma caisse*. Prenez donc la peine de vous asseoir. » Un quart d'heure après la pièce était retrouvée et restituée avec des excuses.

Je n'ai raconté cette histoire parfaitement véridique, on le comprendra, que pour rendre justice à une corporation estimable trop souvent calomniée par des bourgeois qui font, eux aussi, leur caisse attentivement, mais pour ne rien rendre, et qui refusent toute solidarité avec les mendiants, comme s'ils n'étaient pas eux-mêmes, au spirituel, des guenilleux, des truands, des besaciers, des calamiteux, des claquedents, des marmiteux, des pouilleux, des couche-tout-nu sous le pont aux ânes de la gueuserie universelle, des assistés lamentables de la bêtise et de la vilenie modernes exprimées par les Lieux Communs dont ils font usage ; — en réalité

les cadets et les inférieurs de ces pauvres diables à la main tendue qu'ils méprisent parce qu'ils sont les derniers à nous représenter encore tant soit peu la mendicité rédemptrice du Fils de Dieu !

CXX

Erreur n'est pas compte

Tel était, on vient de le voir, l'avis du mendiant de Tours. Une vérification exacte s'imposait à ce candide professionnel. Elle s'impose de même à tous les commerçants, mais comme ils sont moins candides et parce qu'il ne faut pas se ruiner, ils l'entendent d'une autre sorte. Ils veulent, eux aussi, cela va sans dire, des comptes exacts, à leur manière, sans aucune erreur. Cela s'obtient facilement quand on a de l'arithmétique, de l'estomac et une solide armure. La loi, d'ailleurs, est pour eux, puisqu'elle dit que leurs livres *font foi*, comme l'Evangile.

Vous commandez à votre épicier qui est la crème des honnêtes gens, un kilo de sucre, une livre de café, une demi-douzaine de bouteilles. Il vous livre tout cela en conscience, mais, *professionnellement*, il inscrit *douze* bouteilles, *deux*

livres de café, et *deux* kilos de sucre. Puis il fait une addition exacte en ayant soin de se tromper de quelques centimes à son désavantage dans le report, afin de pouvoir vous édifier plus tard sur sa bonne foi, en rectifiant devant vous cette imperceptible erreur, au cas où vous seriez tenté de vérifier. « Erreur n'est pas compte », dira-t-il avec un sourire de miel. S'il a du frottement, il ajoutera peut-être : « *Errare humanum est* », en élargissant son sourire, et vous partirez, un peu étonné de l'énormité imprévue de vos dépenses, mais touché quand même de la probité minutieuse de ce négociant qui aimerait mieux s'exposer à perdre quelques sous que vous causer le moindre dommage.

J'ai connu un épicier de cette valeur morale dans le temps de ma célèbre captivité à Cochons-sur-Marne. Un jour que le total de ses additions me suffoquait, il proposa loyalement de m'ouvrir ses livres. « Je lirai vos livres », lui répondis-je, « lorsque vous aurez lu les miens », et je me résignai à payer. Je me suis demandé quelquefois avec inquiétude si je n'avais pas, ce jour-là, déterminé, sans le vouloir, une vocation littéraire. Cet homme est peut-être devenu un lauréat de l'Académie Goncourt.

CXXI

Tirer son épingle du jeu

On tire son épingle du jeu quand on lâche avec promptitude une jeune fille qu'on a séduite. Je dis cela sans aucune intention pornographique, on est prié de le croire. Mais il y a beaucoup d'autres manières. En général il s'agit de savoir se débrouiller, d'être ce qu'on appelle un débrouillard.

Quand vous assassinez un vieux rentier, après l'avoir cambriolé profitablement, faites en sorte que *les pièces à conviction* puissent être trouvées chez le percepteur ou le juge de paix et, sans vous découvrir le moins du monde, suggérez habilement à la justice l'une ou l'autre de ces deux pistes. Si vous êtes un manieur d'affaires, arrangez-vous pour que les capitaux soient centralisés en un point déterminé de l'espace que nous appellerons, si vous voulez, votre caisse ; munissez-vous, au préalable, de tous les horaires utiles et lorsque le bon moment sera venu, empruntez les ailes du condor et envolez-vous en silence, après avoir coupé, autant que possible, toutes les communications. Les co-intéres-

sés se débrouilleront à leur tour comme ils pourront dans une comptabilité que vous aurez rendue aussi parfaitement inextricable qu'une forêt vierge de l'Amazone ou du Haut-Congo.

Je vous fais grâce des autres conseils de mon expérience, mais ces indications sommaires doivent suffire. Au surplus vous n'avez qu'à étudier l'histoire contemporaine. Les combinaisons diplomatiques de l'heure actuelle vous éclaireront supérieurement.

CXXII

Se retirer des affaires

C'est une vilaine et basse manière de tirer définitivement son épingle du jeu. Il est superflu d'ajouter qu'on ne doit se retirer des affaires qu'après fortune faite. Autrement ce serait se retirer du champ de bataille avant la victoire.

— J'ai gagné, me dites-vous, de quoi vivre tranquillement à la campagne et je me retire des affaires. J'en ai assez de votre sale commerce. Je veux faire du jardinage et pêcher à la ligne.

Eh! bien, je réponds sans hésiter que vous êtes un idiot et un renégat. Vous êtes comme un mauvais prêtre que dégoûterait l'autel. Vous n'avez

donc jamais compris, ô misérable, que l'homme n'existe que pour les affaires, que les affaires sont sa fin dernière et qu'il n'y a que cela de vrai. Que prétendez-vous en vous retirant et qu'allez-vous devenir ? Etes-vous poète ou dévot pour vivre dans la solitude et vous passer de la vue roborative d'un comptoir ? Vous êtes incapable de penser, de rêver, d'aimer. Le plus beau paysage sera pour vous ce qu'il peut être pour une vache ou pour un mulet. Toute autre lecture que celle des catalogues, des mercuriales ou des bulletins financiers vous est impossible. Jusqu'à présent vous n'avez été qu'abject, vous allez devenir infiniment stupide et, longtemps avant votre mort qui sera malpropre, vous serez considéré comme un gâteux.

Comment pouvez-vous être indifférent au spectacle de cette multitude courageuse de commerçants et d'industriels qui luttent avec constance — comme autrefois les martyrs — et qui donnent généreusement leur vie pour les affaires sans jamais être tentés de les renier ? Vous avez été témoin cependant de la fin sublime du grand Chauchard qui combattit jusqu'à la dernière heure et dont la carcasse miraculeuse fut escortée par tout un peuple sanglotant ! Vous voyez aujourd'hui le surhumain Pierpont Morgan crevant avec sa pomme de terre sur un paquet de milliards ! Trouverez-vous, dans les

épopées de l'histoire ou dans la vie des plus fameux saints, quelque chose à leur comparer ?

Ah ! ne blasphémons jamais les affaires, les saintes Affaires ! Elles peuvent se retirer de nous quelquefois, à cause de notre indignité ou par l'effet de quelque malchance très mystérieuse, mais on ne doit pas se retirer d'elles, si on est un homme.

Quand j'ai dit tout à l'heure qu'on le pouvait, *après fortune faite*, je parlais aux faibles. Les forts n'entendent pas ce langage. Pour eux, il n'y a pas de fortune faite, il n'y a même pas de fortune. Il y a les affaires, rien que les affaires, c'est-à-dire la seule Réalité, l'unique Splendeur à laquelle on doive sacrifier sa vie, — et surtout la vie des autres — depuis l'extinction du christianisme.

CXXIII

Au bout du fossé la culbute
Après nous le déluge

Quand le Bourgeois dit l'une ou l'autre de ces deux choses, gardez-vous de croire que vous êtes en présence d'un désespéré qui se résigne aux pires catastrophes. Il se réjouit, au

contraire, de savoir qu'il n'en sera pas, qu'il ne pourra pas en être la victime. Il *sait* profondément que le monde entier dût-il périr, lui seul sera sauvé dans une arche, comme le juste Noë avec ses bêtes. Pourquoi se troublerait-il ? La multitude pâle des humains a-t-elle autre chose à faire que de payer pour lui, de souffrir pour lui, tout ce qu'il peut y avoir à payer et à souffrir ?

Personne encore, je crois, ne s'est avisé de ceci que la destinée sublime du Bourgeois est exactement la contre-partie ou le contre-pied de la Rédemption telle que la conçoivent les chrétiens. C'est pour lui seul que le genre humain doit être crucifié. Vous m'entendez bien, *pour lui seul.*

Il a fallu, dit-on, que le Fils de Dieu s'incarnât, qu'il souffrît sous Ponce Pilate et mourût en croix pour que tous les hommes fussent rachetés. Voici l'inverse. Il est indispensable, il est nécessaire, absolument et de toute éternité, que la totalité des créatures s'immole volontairement ou involontairement pour que le Bourgeois digère en paix, pour qu'il ait la sécurité de ses tripes et de ses rognons, pour qu'on sache qu'il est le vrai Dieu et que tout a été fait pour lui.

Vous pouvez, après cela, fabriquer des apologétiques, entreprendre des démonstrations de

la divinité du Christianisme, le Bourgeois s'assied dessus, et c'est vous qui ferez la culbute et qui serez noyé dans le déluge de ses déjections.

CXXIV

Le plus beau jour de la vie

L'hésitation est permise. Il y a deux témoignages. Le second vicaire de la paroisse affirme que c'est le jour de la première communion et M. Prudhomme dit, avec une inquiétante fermeté, que c'est un sabre. « Ce sabre fut le plus beau jour de ma vie ». A qui entendre ?

Si on me faisait l'honneur de me consulter, je dirais que c'est le jour où on a vu, pour la première fois, un aéroplane. — C'est possible, répondront aussitôt les guerriers allemands, mais le dirigeable « habille mieux ».

CXXV

Vivre sa vie

Cela consiste à prendre la vie des autres. Tel est le sentiment de nos anarchistes les plus estimables. Les vampires ne diraient pas mieux. Un homme de bien, un saint, si vous y tenez, ne vit pas sa vie, ne vit pas du tout, pour être exact. On ne peut même pas affirmer qu'il végète. Il est inexistant.

N'allez pas croire cependant que pour vivre sa vie, il soit indispensable de massacrer des bourgeois, sport agréable sans doute, mais imprudent et pouvant avoir cet effet de troubler la sérénité des paysages en mobilisant des sapeurs et des artilleurs. On risquerait même de passer pour un héros, ce qui est de l'enfantillage romantique. Inutile d'aller jusque-là.

On vit sa vie quand on a su s'installer dans un très ferme propos d'ignorer qu'il y a des hommes qui souffrent, des femmes au désespoir, des enfants qui meurent, et qu'on est en situation de profiter voluptueusement de tout cela. On vit sa vie quand on fait uniquement ce qui plaît aux sens, en ne voulant pas savoir

qu'il y a des âmes dans le vaste monde et qu'on a soi-même une très pauvre âme exposée à d'étranges et redoutables surprises.

Cette expression est, d'ailleurs, un solécisme et ceux qui s'en servent sont eux-mêmes des solécismes humains qui ne peuvent intéresser l'Ange confortateur de l'Agonie et que ne *rapatriera* certainement aucune pitié.

CXXVI

Voir la mort en face

Tous les héros de roman-feuilleton sont habitués à voir la mort en face. Faut-il croire qu'aucun d'eux ne l'a jamais vue de profil ? C'est peut-être plus effrayant. Mais dire cela, c'est absolument comme si on ne disait rien. Où est le boutiquier qui croit à la mort ? Je ne l'ai jamais rencontré, celui-là. Personne ne croit à la mort. Un huissier qui a reçu des coups de pied au derrière et qui dit avoir vu la mort en face, n'impressionnera personne.

Sans doute on sait que le cimetière n'est pas fait pour les chiens, quoiqu'il y en ait un, du côté d'Asnières, où ces animaux ont des tombes

avec épitaphes et où les charognes des bourgeois ne sont point admises. Oui, on sait cela et autre chose, mais la *réalité* de la mort n'existe pas pour les individus qui sont dans les rentes ou la marchandise.

Le cimetière est un jardin où on vient apporter des fleurs une fois par an. Occasion de ribotes sentimentales, occasion aussi, quelquefois, de se faire un peu de réclame ou de préparer une affaire, les sépulcres étant les meilleurs endroits pour parler de ce qui est puant et périssable. Et c'est tout. Nul de ces visiteurs n'emportera sur sa face d'imbécile ou de Judas une empreinte quelconque des doigts de la mort, une impression, si vague soit-elle, un commencement de diarrhée prémonitoire l'avertissant de la nécessité de finir un jour. Tout au plus sera-t-il inspiré, à la troisième bouteille, de consulter une tireuse de cartes ou un avocat généalogiste pour savoir s'il n'y aurait pas lieu de revendiquer un héritage inconnu.

Mais, mon doux propriétaire, faut-il que tu sois aveugle pour ne pas me voir en face, tel que je suis, moi, ton locataire bien-aimé qui représente la mort, quand je viens te la rappeler tous les trois mois ! Mais tu n'as d'yeux que pour l'argent que je t'apporte. Tu comptes attentivement les pièces de vingt francs ou les pièces de cent sous qui sont le sang de mes

enfants ou le mien propre que j'ai sué goutte à goutte et tu ne comprends pas qu'il faudra que tu me le rendes peu à peu sous les espèces de ta misérable vie de punaise que ce sang trop généreux fera crever.

Tu ne penses guère aux morts, n'est-ce pas ? Cependant tu n'es plus jeune et si tu n'es pas complètement stupide, tu as dû remarquer la ressemblance étonnante que prennent, aux yeux d'un vieillard, toutes les figures humaines, — comme une affirmation plus précise de l'identité universelle, — à mesure qu'on s'éloigne des ondoyantes illusions de l'adolescence. On en arrive presque à ne plus voir qu'un seul homme dans tous les hommes, quand on s'approche de la tombe.

Il en est ainsi dans le monde immense des morts qui se ressemblent tous et à qui tu ressembles de plus en plus, mon cher Crésus. Ils t'environnent déjà. Ils sont autour de ta table, autour de ta caisse, autour de ton lit, et si ton vieux cœur avait des oreilles, tu les entendrais se dire entre eux : — Comme il nous ressemble, ce fantôme qui compte l'argent des pauvres ! Et pourquoi tarde-t-il tant à venir ?

CXXVII

J'en passe et des meilleurs

Ainsi ferai-je. On ne pourrait pas continuer sans danger. La constante manipulation de ces matières exige une tête de bronze et un estomac d'airain qui m'ont été malheureusement refusés. Puis, on court le risque très grave de rabâcher, les Lieux Communs n'étant pas aussi variés qu'on pourrait croire. Les *meilleurs*, si on peut s'exprimer ainsi, ceux qui semblent aller dans les profondeurs inexplorées, sont précisément les plus stupides, les plus capables d'accélérer l'abrutissement.

J'ai donc décidé de m'arrêter. Je veux espérer que les contemporains apprécieront mes efforts, parfois un peu héroïques, au cours de ces pages où j'ai tâché d'instaurer pour eux un enseignement qui n'est offert par personne et dont le besoin se faisait sentir.

∴

Post Scripta. — S'il se rencontrait un homme assez courageux pour entreprendre une conti-

nuation de mon *Exégèse*, voici quelques Lieux Communs assez importants que j'ai laissés sur mon assiette et qui pourront le sustenter provisoirement.

Etre de l'Académie française ; Etre connu comme le loup blanc ; Ménager la chèvre et le chou ; Avoir réponse à tout ; Remuer ciel et terre ; Faire des conquêtes ; Ne pas attacher ses chiens avec des saucisses ; Venir à son heure et Boire la coupe jusqu'à la lie, puis Mettre la clef sous la porte en Pleurant des larmes de sang. Il serait utile aussi et même urgent de traiter à fond le Burin de l'histoire ; le Chant du cygne ; l'Esprit de corps ; l'Opinion publique ; le Bon Combat ; la Bonne Presse ; en ayant soin de faire observer que Noblesse oblige ; qu'Il n'y a pas de fumée sans feu ; qu'Un clou chasse l'autre ; que Ce sont toujours les bons qui s'en vont ; qu'On s'instruit à tout âge ; enfin et surtout qu'On ne prend pas les mouches avec du vinaigre et que Les cordonniers sont ordinairement les plus mal chaussés.

Cette nouvelle et intéressante série pourrait être intitulée : Le Secret de Polichinelle.

CONCLUSION

Benedictionibus abyssi
jacentis deorsum.

Gen., XLIX, 25.

On a souvent demandé où pouvait bien être situé le Paradis terrestre. Platon et mon savant ami de l'Institut, Pierre Termier, m'ont donné le moyen de l'identifier.

Le Paradis terrestre, le lumineux Eden d'où furent expulsés nos premiers Parents n'était et ne pouvait être que l'Atlantide.

Je sais que cela a été dit déjà par j'ignore quels Américains qui voudraient sans doute faire croire que ce continent disparu depuis tant de siècles fut autrefois une partie considérable de *leur* continent et que l'Amérique actuelle pro-

longe, en cette manière, à travers les âges, le biblique Jardin de Volupté. Il suffit d'avoir vu, ne fût-ce qu'en passant, le soi-disant béatifique empire du Dollar, pour savoir ce qu'il faut penser de cette prétention. Mais ils ajoutent sottement et lourdement que le Déluge qu'on croyait universel est assez expliqué par la submersion de la seule Atlantide et l'anéantissement simultané du premier Eden. Je cesse alors d'écouter ces protestants spécieux et je reviens au divin Platon qui ne savait rien du Paradis terrestre, mais qui paraît avoir été l'irrécusable témoin d'une tradition archiséculaire.

En son admirable conférence à l'Institut Océanographique, le 30 novembre 1912, Pierre Termier a supérieurement démontré, par les plus récentes acquisitions de la science géologique, la véracité du grand philosophe qui raconte imperturbablement, depuis vingt-quatre siècles, l'histoire de l'Atlantide en ses *Dialogues*.

« Géologiquement parlant », dit Termier, « cette histoire platonicienne est extrêmement vraisemblable. Les amoureux des belles légendes peuvent y croire. La science elle-même, la plus moderne science, par ma voix, les y invite. C'est elle-même qui, les prenant par la main et les conduisant sur la rive de l'Océan fertile en naufrages, évoque à leurs yeux, avec les milliers de navires désemparés, submergés, ré-

duits à l'état d'épaves, les continents et les îles sans nombre ensevelis au fond des abîmes. »

*
* *

C'est merveilleux et un peu angoissant de suivre notre géologue sur les montagnes que cache la mer ou dans les vallées de l'Océan qu'il a, un instant, vidé entièrement de ses eaux, remplaçant par la lumière du jour les impénétrables ténèbres de ses gouffres. Quelle inconcevable vision !

On a, sous les yeux, tracée de sa main, la carte en relief du lit de l'Atlantique, avec ses fosses descendant à plus de 6.000 mètres, ses rampes vertigineuses, ses coteaux arides comme l'enfer qui eussent épouvanté le Dante, ses cirques d'effroi, ses Alpes inconnues, ses chaînes inimaginées et leurs contreforts, leur crêtes, leurs pics, leurs croupes indomptées, leurs éperons, leurs falaises, leurs gorges terrifiques hantées par des monstres ignorés dont la seule vue ferait mourir ; enfin, çà et là, des pyramides ou de fabuleux piliers soutenant des îles enchantées pleines de lumière et de verdure, où des hommes joyeux ou privés de joie subsistent, sans se douter qu'ils sont, en réalité, sur l'extrême pointe d'une aiguille que la plus légère secousse plutonienne peut casser demain ; car les volcans se

promènent en bas, dans les vallées immenses qui vont probablement d'un pôle à l'autre, sans parler des énormes dépressions transversales, méditerranéennes ou autres, mal connues encore.

Tout cela est, pour l'âme, l'occasion d'un trouble étrange. On se sent précaire et misérable infiniment. On voit que cette terre est un rêve, le rêve d'un rêve, et qu'il est absurde d'y compter. « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme. » Cette menace terrible n'est pas seulement pour les hommes ; elle est aussi pour les îles, pour les continents, pour la terre entière.

Le gigantesque naufrage de l'Atlantide n'est pas une tradition isolée. A une époque infiniment moins éloignée, à la fin du IVe siècle, un morceau considérable de notre Armorique fut avalé par la mer. La superbe et puissante ville d'Is où régnait le roi Grallon disparut en une nuit avec son peuple et ses richesses et l'emplacement de ce territoire se nomme la baie de Douarnenez. On montre encore, m'a-t-on dit, quelques vestiges de la voie pavée qui menait de l'abbaye fameuse de Landévénec à la cité engloutie. On la voit s'enfoncer et se perdre sous les eaux...

*
* *

Platon ne pouvant être que l'écho d'une tra-

dition qu'on doit supposer très ancienne, s'exprime naturellement d'une manière symbolique, à l'instar de tous les poètes qui n'ont jamais pu et ne pourront jamais conter — avec ou sans symbolisme — que le Paradis perdu, préoccupation ou désespoir unique de l'Humanité déchue. Par l'effet d'une intuition supérieure et, sans rien savoir de ce Paradis, Platon le voit dans l'Atlantide, « île plus grande que l'Asie et l'Afrique », dit-il pour donner à ceux qui l'écoutent l'idée d'une immensité. C'était un séjour de délices et la plus fertile des plaines où régnaient « des rois d'une grande et merveilleuse puissance », ayant sous eux de nombreux villages riches et populeux, mais surtout une ville magnifique dont les palais et les temples étaient construits « en pierres de trois couleurs », d'une signification très mystérieuse... Termier explique en géologue ces trois couleurs, sans préjudice de l'explication symbolique pour laquelle aucun Œdipe chrétien ou païen ne s'est encore présenté.

Toutes ces images qui ressemblent aux souvenirs confus d'un beau songe, peuvent convenir à la tradition presque effacée du Jardin biblique où Dieu avait placé ses magnifiques enfants qui ne purent le retrouver, après en être sortis pour se répandre sur la terre. Mais on est certain de l'extrême diffusion de cette réminis-

cence légendaire dans le monde antique et on ne voit pas que l'inquiétude païenne ait cherché d'un autre côté l'origine de la Catastrophe primordiale.

*
* *

On est donc autorisé à situer le Paradis terrestre dans cette Atlantide évanouie, sans doute, mais non pas *perdue*. Beaucoup de saints, l'Église elle-même, ont cru à la permanence de ce « Jardin de Volupté ». Quelques-uns, tels que le sublime Christophe Colomb, entreprirent sa recherche dans le monde encore inexploré. On ne pouvait admettre qu'une création aussi divine eût été anéantie. Certainement elle existe encore et *à la même place*, mais en une manière qu'on ne sait pas.

« *Hodie mecum eris in paradiso.* Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Ainsi parle, avant de mourir, Jésus en Croix à saint Dismas le bon compagnon de son supplice, aux environs de la sixième heure et les ténèbres étant sur le point de couvrir la terre. En Paradis et aujourd'hui même ! Que signifie cette parole ? Jésus ne doit monter au ciel et entrer dans son Paradis céleste qu'après quarante jours, c'est-à-dire à l'Ascension. Auparavant, aujourd'hui même, il

lui faut descendre aux enfers. Cela est formel dans le Symbole de la Foi. Pour que s'accomplisse la Promesse infaillible du Christ expirant, il ne reste donc plus que le *Paradis terrestre*.

Or ce Paradis était fermé autant qu'introuvable depuis l'Expulsion, et il ne s'est ouvert qu'à l'arrivée de cet admirable Voleur qui représentait l'Humanité sauvée au Calvaire et dont l'Église a fixé la fête au 24 avril. C'est le sentiment des anciens Pères, avant et après saint Cyrille de Jérusalem qui mourut au IVe siècle, que les âmes des défunts, aussitôt après le Purgatoire, sont transférées au *Paradis d'Adam*, vestibule nécessaire du Paradis éternel, en quelque lieu du monde qu'il soit, et que le Bon Larron a pour mission et privilège d'y introduire les âmes ; le patriarche Hénoch et le prophète Elie, seuls humains préservés de la mort, ayant été les seuls habitants de ce désert de béatitude, — fort différent de l'irrévélable nécropole des Limbes envisagée seulement comme l'étage supérieur du Purgatoire, — aussi longtemps que la mort du Sauveur n'en avait pas rompu les barres et les vantaux. C'est ce qu'ont pensé saint Justin, saint Irenée, saint Hilaire de Poitiers et une foule d'autres. Saint Dismas a reçu les clefs du Paradis terrestre comme saint Pierre a reçu les clefs du Royaume des cieux.

*
* *

Une créature extraordinaire m'a dit un jour : « Ce que Dieu veut cacher, il le cache *dans la maison du voleur.* »

Il y a plus de trente ans que je vis sur cette parole qui a illuminé tant de choses pour moi. Chercher le Paradis terrestre, c'est chercher le Bon Larron. Mais où le chercher, sinon à la place même où il a disparu, c'est-à-dire au fond du gouffre où s'est engloutie l'Atlantide ? Le Jardin de Volupté a dû descendre, lui aussi, comme Jésus, tout près des enfers jusqu'à cet endroit où les sondages les plus ambitieux ne peuvent atteindre. Il y est descendu avec sa glorieuse Lumière, avec les Flammes surnaturelles qui l'environnent comme un rempart et contre lesquelles ne peuvent prévaloir ni les ténèbres ni les eaux immenses. *Ignis in aqua valebat supra suam virtutem et aqua extinguentis naturæ obliviscebatur*, est-il dit au Livre de la *Sagesse.* Les miracles n'embarrassent pas le Seigneur.

*
* *

Et maintenant, qu'allons-nous faire de notre pauvre Bourgeois et de ses Lieux Communs dont nous nous sommes si prodigieusement

éloignés ? Irons-nous le reprendre où nous l'avons laissé ? Les Anges et Ministres de la Grâce qui sont nos gardiens, y consentiraient-ils et quels d'entre eux obtiendraient du Dieu vivant la permission de nous accompagner ?

A supposer qu'il fût possible de l'amener jusqu'ici, de le mettre là où nous sommes, dans ce crépuscule divin où nous frémissons d'amour, ne nous redemanderait-il pas aussitôt sa chère ordure en nous salissant de son immonde sagesse ? Il nous dirait, de manière ou d'autre, que le Paradis terrestre, c'est lui-même et qu'il ne conseille à aucun larron de chercher à s'y introduire, les portes de son intelligence et les portes de son cœur étant admirablement fermées. Il nous dirait que sa propre lumière lui suffit et qu'il n'a besoin d'aucune illumination surnaturelle ; que, d'ailleurs, l'Atlantide est une fable ridicule et que s'il y avait un Paradis terrestre, ça se saurait. Pour ce qui est des âmes, ajouterait-il, personne n'en a jamais vu, et lorsqu'on est mort, on est bien mort. Quant à vos volcans et à vos convulsions terrestres, c'est encore une bonne blague. Les savants diront ce qu'ils voudront. C'est leur métier de faire peur au pauvre monde, mais je les défie bien de me couper l'appétit, etc.

« La voie de Dieu est dans la mer et ses sentiers dans la profondeur de l'abîme. » Sans

doute, ô Bourgeois, ces mots du psalmiste ne signifient pas grand'chose pour toi, ils doivent même te sembler au-dessous du rien. Cependant, s'il arrivait que ce fût ton notaire qui les prononçât, ton notaire inconcevablement illuminé tout à coup, et te révélant que tu es toi-même un abîme où chemine, quand il lui plaît, le propriétaire de tous les abîmes, oui, vraiment, si ce miracle arrivait, que dirais-tu et que deviendrait ton appétit ?

Pense donc ! un abîme que nul ne peut mesurer, comme il est écrit dans le Saint Livre, et où les Yeux du Seigneur, *lucidiores super solem*, sont seuls capables de pénétrer ! Toi, le boutiquier irréprochable et considéré, tu serais l'abîme de Job disant : « La sagesse n'est pas en moi », tu serais l'abîme invoquant l'abîme, et combien en vain ! lorsque Celui que tu veux ignorer te présentera la quittance de ton loyer d'abîme !

Il faudrait pourtant y songer, pauvre imbécile, et, en y songeant, s'arrêter un peu d'être stupide et de faire souffrir les malheureux. Car nous sommes cela, toi et moi, et rien que cela, des abîmes !

Bourg-la-Reine, 18 avril 1913.

TABLE

—

DÉDICACE 3

PRÉLUDE

IL FAUT SE METTRE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE 7

I. A LA FORTUNE DU POT OU, QUAND IL Y EN A POUR DEUX, IL Y EN A POUR TROIS. 11

II. LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE. 13

III. UN HOMME SANS AVEU 15

IV. UN HOMME DE POIDS 17

V. PROMETTRE PLUS DE BEURRE QUE DE PAIN 18

VI. MANGER SON PAIN BLANC LE PREMIER. 19

VII. EN TOUT BIEN ET TOUT HONNEUR . . 21

VIII. PAYEZ ET VOUS SEREZ CONSIDÉRÉ . . 23

IX. IL N'Y A QUE LE PREMIER PAS QUI COÛTE. 25

X. METTRE LA CHARRUE DEVANT LES BŒUFS. 26

XI. LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS. 28

XII. PORTER BONHEUR, PORTER MALHEUR . 29

XIII. BOUCHER UN TROU 31

XIV. AVOIR UNE MAUVAISE AFFAIRE SUR LES BRAS 32

XV. ÊTRE SUR DES CHARBONS 34
XVI. AVOIR DES CHARGES 35
XVII. FAIRE SON CHEMIN 37
XVIII. FAIRE DES CÉRÉMONIES 38
XIX. FAIRE BIEN LES CHOSES. 40
XX. FAIRE DIRE A QUELQU'UN BIEN DES CHOSES 42
XXI. FAIRE DU BIEN AUTOUR DE SOI . . . 43
XXII. FAIRE DE SON MIEUX. 45
XXIII. FAIRE LA VIE 46
XXIV. FAIRE FORTUNE 48
XXV. FAIRE LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS . . 50
XXVI. FAIRE LA CHARITÉ. 51
XXVII. FAIRE L'AMOUR. 54
XXVIII. IL VAUT MIEUX FAIRE ENVIE QUE PITIÉ. 55
XXIX. FAIRE UN BOUT DE TOILETTE 57
XXX. FAITES COMME CHEZ VOUS 58
XXXI. SE FAIRE UNE PINTE DE BON SANG . . 58
XXXII. LES MEILLEURES CHOSES N'ONT QU'UN TEMPS. 60
XXXIII. UN BONHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL . . 61
XXXIV. IL N'EST SI BONNE SOCIÉTÉ QUI NE SE QUITTE 62
XXXV. AVOIR DE L'ORDRE 64
XXXVI. AVOIR DU TOUPET. 67
XXXVII. AVOIR FAIT SES PREUVES 69
XXXVIII. AVOIR PLUSIEURS CORDES A SON ARC . 72
XXXIX. AVOIR DU FOIN DANS SES BOTTES. . . 73
XL. AVOIR UN CŒUR D'OR 74
XLI. AVOIR LE TÉMOIGNAGE DE SA CONSCIENCE. 75
XLII. ÊTRE POUR LE SOLIDE 82

XLIII. IL VAUT MIEUX AVOIR AFFAIRE A DIEU QU'A SES SAINTS 84
XLIV. LA RELIGION EST SI CONSOLANTE ! . . 87
XLV. LES PENSÉES DE DERRIÈRE LA TÊTE. . 90
XLVI. LIRE ENTRE LES LIGNES. 92
XLVII. LIRE A TÊTE REPOSÉE 93
XLVIII. DEVOIR A DIEU ET AU DIABLE. . . . 94
XLIX. COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE. 96
L. METTRE DE L'EAU DANS SON VIN . . . 97

INTERMÈDE

BIEN FAIRE ET LAISSER DIRE 99
LI. LE LATIN DE CUISINE 104
LII. LE LATIN, DANS LES MOTS, BRAVE L'HONNÊTETÉ 107
LIII. LE LATIN EST UNE LANGUE MORTE . . 108
LIV. J'Y PERDS MON LATIN 110
LV. LE MARIAGE EST UNE LOTERIE. . . . 111
LVI. TROMPER SON MARI 112
LVII. ON N'EST SALI QUE PAR LA BOUE. . . 114
LVIII. LE FEU PURIFIE TOUT 115
LIX. FAIRE LA PART DU FEU 117
LX. LE FEU SACRÉ, LE FEU DE LA COMPOSITION, LE FEU DE PAILLE. 118
LXI. JETER DE L'HUILE SUR LE FEU . . . 119
LXII. JOUER AVEC LE FEU 120
LXIII. ÈTRE ENTRE DEUX FEUX. 121
LXIV. SE JETER DANS LE FEU POUR QUELQU'UN. 122
LXV. LE BAPTÊME DU FEU. 124
LXVI. OÙ PRENEZ-VOUS LES BELLES CHOSES QUE VOUS DITES ? 126

LXVII. VOUS ÊTES UN ORIGINAL. 127
LXVIII. L'HONNEUR 129
LXIX. L'HONNÊTETÉ 131
LXX. IL VAUT MIEUX ENTENDRE ÇA QUE D'ÊTRE SOURD. 132
LXXI. OÙ IL N'Y A RIEN, LE ROI PERD SES DROITS 134
LXXII. ÊTRE A LA PEINE, ÊTRE A L'HONNEUR. 135
LXXIII. ÊTRE EN BONNE FORTUNE 137
LXXIV. A LA GUERRE COMME A LA GUERRE . . 138
LXXV. IL Y A UN COMMENCEMENT A TOUT . . 140
LXXVI. RIEN N'EST ÉTERNEL. 142
LXXVII. UNE BONNE MOYENNE 144
LXXVIII. LES EXTRÊMES SE TOUCHENT 144
LXXIX. ÊTRE BIEN PENSANT OU RECULER POUR MIEUX SAUTER. 146
LXXX. REMPLIR SES DEVOIRS RELIGIEUX. . . 148
LXXXI. TRAVAILLER C'EST PRIER. 149
LXXXII. LE FANATISME 151
LXXXIII. LA PAROLE DE DIEU 153
LXXXIV. UNE VIE ÉDIFIANTE 154
LXXXV. NE PLUS SAVOIR A QUEL SAINT SE VOUER. 157
LXXXVI. L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE. . 158
LXXXVII. ATTENDU COMME LE MESSIE 159
LXXXVIII. QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU. 160
LXXXIX. PAS DE NOUVELLES, BONNES NOUVELLES. 161
XC. ÉCLAIRER SA RELIGION 164
XCI. FAIRE D'UNE PIERRE DEUX COUPS . . 165
XCII. PRENDRE PART AU DEUIL DE QUELQU'UN. 166
XCIII. TOUT A VOUS DE CŒUR 168
XCIV. PROMETTRE ET TENIR SONT DEUX . . 169

XCV. AVOIR DES ESPÉRANCES. 170
XCVI. MOURIR DE SA BELLE MORT 172
XCVII. SE PERDRE EN CONJECTURES 173
XCVIII. AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES. 175
XCIX. LA SCIENCE N'A PAS DIT SON DERNIER MOT 176
C. JE NE PARLE PAS AU HASARD 177
CI. JE NE SUIS PAS NÉ D'HIER. 179
CII. LE TEMPS PASSÉ NE REVIENT PAS . . 180
CIII. DEPUIS QUE LE MONDE EST MONDE . . 182
CIV. OU ALLONS-NOUS ? 184
CV. AVOIR DE L'ARGENT 186
CVI. JE NE CONNAIS QUE L'ARGENT. . . . 187
CVII. JE NE CRACHE PAS SUR L'ARGENT . . 188
CVIII. METTRE UN PEU D'ARGENT DE CÔTÉ. . 190
CIX. ON N'EMPORTE PAS SA FORTUNE EN MOURANT 191
CX. LE BON DIEU, C'EST L'ARGENT. . . . 192
CXI. ON NE CONNAÎT PAS LA COULEUR DE SON ARGENT 194
CXII. FAIRE CRÉDIT, OUVRIR UN CRÉDIT. . . 196
CXIII. ÊTRE CRIBLÉ DE DETTES 197
CXIV. JETER L'ARGENT PAR LES FENÊTRES . 199
CXV. JOINDRE LES DEUX BOUTS 200
CXVI. CE QUI COUTE LES YEUX DE LA TÊTE . 202
CXVII. LA FAÇON DE DONNER VAUT MIEUX QUE CE QU'ON DONNE 203
CXVIII. BONNE RENOMMÉE VAUT MIEUX QUE CEINTURE DORÉE 206
CXIX. JE N'AI PAS ENCORE FAIT MA CAISSE. . 207
CXX. ERREUR N'EST PAS COMPTE. 209

CXXI. TIRER SON ÉPINGLE DU JEU 211
CXXII. SE RETIRER DES AFFAIRES 212
CXXIII. AU BOUT DU FOSSÉ LA CULBUTE, APRÈS NOUS LE DÉLUGE 214
CXXIV. LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE . . . 216
CXXV. VIVRE SA VIE 217
CXXVI. VOIR LA MORT EN FACE 218
CXXVII. J'EN PASSE ET DES MEILLEURS. . . . 221

CONCLUSION. 223

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux octobre mil neuf cent treize

PAR

CH. COLIN

à Mayenne

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

2480 4
169

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 26 '79
23 '79
JAN 07 '80
JAN 21 '80
FEB 18 '80
MAR 03 '80
APR 14 '80
APR 28 '80
MAY 12 '80
JUN 21 '80
JUL 05 '80
JUL 19 '80
JUL 19 '80
25 JUIL. 1989
17 JUIL
06 MARS 1995
FEV 25 1995
AOUT AUG 17 2004
SEP 16 2004
APR 23 2005
MAY 07 2006
MAY 07 2006
05 MAI 2006

a39003 003483582b

CE PQ 2198
.B18E9 1913
COO BLOY, LEON. EXEGESE DES
ACC# 1220584